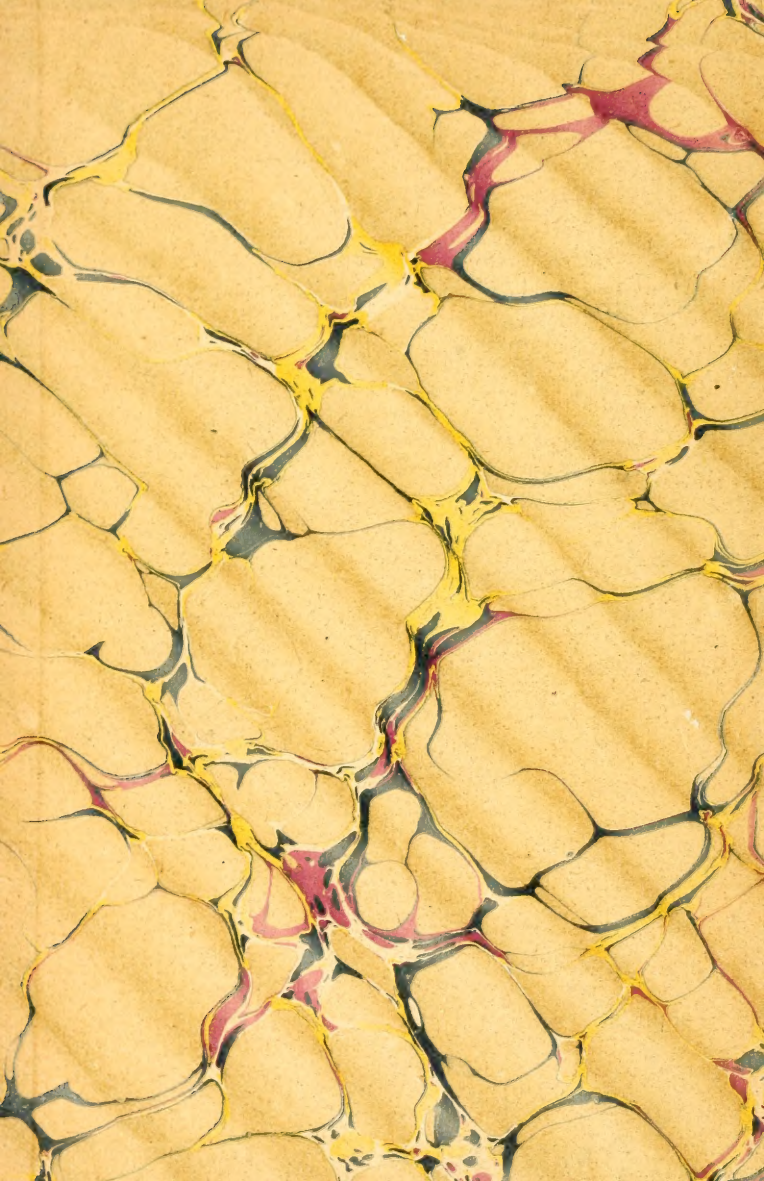
3 1761 05318200 2



PORTRAITS DE FEMMES

ET D'ENFANTS

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

Les Yeux qui s'ouvrent.

Les Roquevillard.

L'Écran brisé. — *La Maison maudite.* — *La Jeune Fille aux oiseaux.* — *La Visionnaire.* Un vol.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie)

La Peur de vivre.

Le Pays natal.

La Voie sans retour.

L'Amour en fuite. — *Une Honnête Femme.* — *Le Paon blanc.* Un vol.

Le Lac noir.

La Petite Mademoiselle.

(Librairie A. Fontemoing)

ESSAIS DE CRITIQUE ET VOYAGES

Paysages romanesques.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie)

Pèlerinages littéraires.

Vies intimes.

(Librairie A. Fontemoing)

Ames modernes.

(Librairie Perrin)

Promenades en Savoie.

(Librairie nationale)

THÉATRE

L'Écran brisé.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie)

EN PRÉPARATION

Le droit chemin, roman.

PARIS — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 12703.

B 72.75 po

HENRY BORDEAUX

PORTRAITS DE FEMMES ET D'ENFANTS

Mme DE CHARMOISY — LA COMTESSE DE BOIGNE
Mme DE CHARRIÈRE — Mlle DE LESPINASSE
TROIS COMÉDIENNES — UNE INCONNUE DE SAINTE-BEUVE
L'ENFANCE DE BAYART — L'ENFANCE DE MISTRAL

102384
13/6/1

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1909

Tous droits réservés

CT
3420
B6

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Published 3 March 1909.
Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March 3d 1905 by Plon-Nourrit et Cie.

AVANT-PROPOS

Ces études, groupées artificiellement sans doute, relèvent de cette méthode biographique dont Sainte-Beuve nous a laissé de si parfaits modèles. Peu de vies humaines sont sans intérêt. Pour le leur restituer, le peintre a seulement besoin d'un bon éclairage, un éclairage qui permette de voir sous la peau les veines où le sang circule, sous le front la pensée et sous les paupières un peu de ce regard tourné vers le dedans, qui interroge l'origine de nos sentiments.

Il est moins malaisé, je crois, de peindre exactement des femmes et des enfants que de peindre des caractères d'hommes. Les enfants et les femmes ont dans leurs gestes plus de spontanéité, et dans le mensonge même plus de grâce naturelle. Ils sont moins compliqués et combinés. Leur esprit est plus étroitement uni à leurs sensations

Pour rassembler cette galerie de portraits, j'ai gaspillé bien des projets de livres. *Mme de Charmoisy* aurait trouvé sa place parmi *les Correspondantes de saint François de Sales,* ces occasions de vérifier la culture — et non le culte — du *moi*. *La Comtesse de Boigne* et *Mme de Charrière* qui, toutes deux, à des âges différents, ont traversé la Révolution en sauvegardant la politesse et le désenchantement du dix-huitième siècle, auraient pu servir à la composition d'un essai sur la modification de la sensibilité française à cette date, en s'opposant aux Pauline de Beaumont, aux Delphine de Custine, toutes chargées déjà, mais avec une sincérité raisonnable, de la mélancolie romantique. Enfin, l'enfance qui fournit aux artistes à peu près toutes leurs images et toute leur lumière, aurait mérité d'être surprise ailleurs encore que chez notre grand Mistral.

J'admire les hommes à qui une vie suffit pour l'exécution de leurs projets. Le temps court si vite qu'on ne peut le rattraper. Il est doux, aussi, de le laisser faire, mais il n'en faut pas abuser. Ainsi arrive-t-il qu'on se contente d'ébauches. *Portraits de femmes et d'enfants,* comme *Vies intimes,* est l'ouvrage d'un romancier qui se divertit à la critique. La vie réelle

nous autorise à la fantaisie. Elle est quelquefois plus invraisemblable et mêlée qu'on ne le peut exprimer dans un roman. L'analyse qui s'appuie sur des faits ne s'embarrasse de rien. J'espère cependant qu'on me saura gré de mes recherches. Je me suis mis à l'école des bons érudits. Quand je l'ai pu, j'ai complété les documents écrits par des témoignages oraux. Et j'ai visité les lieux dont l'atmosphère persistante est si précieuse pour expliquer le passé.

Mais le roman ne se contente pas de l'analyse. La nature, les formes, les couleurs, les mœurs lui appartiennent comme la vie intérieure. Il peut remonter aux causes et envisager les effets. Il n'a pas de limites, il a le choix entre tant d'éléments divers pourvu qu'il les ordonne. Il se contente d'un visage, ou il immobilise la foule. Il précise la joie, et dans la tristesse même introduit un secret plaisir. Surtout il est libre. Tandis que les autres arts reçoivent un cadre à remplir, il se fait le sien quand il veut et comme il veut, ou plutôt comme son sujet l'exige. Tout peut y rentrer, l'autobiographie comme la métaphysique, le réalisme comme la poésie. Après la conquête du monde par les yeux, il en recrée quelque fragment. En vérité, c'est aujourd'hui le premier de tous les arts littéraires. Quand on

a goûté l'agrément qu'il donne, quand on a mesuré avec étonnement ses merveilleuses ressources, on ne saurait lui faire de bien longues infidélités...

Le Maupas, 25 juillet 1908.

LA VIE INTÉRIEURE

MADAME DE CHARMOISY

MADAME DE CHARMOISY[1]

Les syllabes de ce nom de Charmoisy sont parmi les premières qui aient frappé mon oreille. Elles désignaient un village tout proche de la maison de campagne où je passais les vacances

(1) *Œuvres de saint François de Sales*, éditées par les soins des religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy, t. III, *Introduction à la vie dévote* ; — t. XIII, XIV et XV, *Lettres* (librairie catholique Emmanuel Vitte). — *Histoire du Bienheureux François de Sales*, 2 vol., t. II, par Charles-Auguste DE SALES (Louis Vives, édit., 1857). — *Sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, Lettres*, t. I et III (Plon, édit., 1877). — *La Philothée de saint François de Sales, Vie de Mme de Charmoisy*, par Jules VUY, 2 vol. (Tremblay à Genève, 1878, épuisé). — *Histoire de sainte Jeanne de Chantal et des Origines de la Visitation*, par Mgr BOUGAUD, nouvelle édition, 2 vol. (Poussielgue, édit., 1892). — *Œuvres historiques* de l'abbé GONTHIER 3 vol., t. I et II (Massôn, édit. à Thonon, 1901 et 1902). — *La Correspondance du président Favre*, premier président du Sénat de Savoie (1557-1624), publiée par François MUGNIER, 1re partie, t. Ier (Mémoires et documents publiés par la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie). — *Monographie du prieuré de Contamine-sur-Arve*, par l'abbé BOUCHAGE, *id.* — *Mémoires et documents publiés par l'Académie chablaisienne*, t. XIX et XX. — *Saint François de Sales, Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au dix-septième siècle*, par Fortunat STROWSKI (Plon, édit., 1898). — *Archives de la Visitation de*

quand j'étais enfant, un tout petit village de Savoie, adossé à la jolie montagne boisée des Hermones, et cerné d'eaux qui mettaient en mouvement des roues de moulins. La promenade n'était pas longue : on y allait en traversant un bois de châtaigniers qu'on appelait le bois du Paradis, sans doute à cause de ses beaux arbres qui répandaient, l'été, une agréable fraicheur, et de la vue qu'on avait de sa lisière en terrasse d'où l'on embrassait la courbe harmonieuse du lac Léman et la plaine du Chablais à peine rompue dans sa douceur par l'ondulation de la colline des Allinges.

Au pied de ces châtaigniers, dans la mousse, j'ai cueilli mes premiers champignons, petits bolets charnus et aromatiques que j'étais fier de découvrir, mais que pour rien au monde je n'eusse mangés. Aujourd'hui, si j'en cherche encore, je n'en trouve guère, et j'en mange volontiers, car on change.

Enfin, Charmoisy possédait encore un autre genre d'attraction : c'était un crétin dont la déchéance m'apparaissait chargée de mystère et bien digne de retenir la curiosité. J'allais le voir, pour en avoir peur et me sauver. Comme on le devine, voilà bien des impressions ineffaçables.

Thonon (inéd.). — *Archives du comte Amédée de Foras,* collection Raisin à Genève, inéd.

Quel ne fut pas mon étonnement, quelques années plus tard, d'entendre affubler une dame, une dame inconnue, du nom même de mon village! Et cette dame avait habité notre maison de la ville. Un prêtre, personne digne de foi, racontait ces choses étranges :

— C'est bien ici, disait-il, car je l'entends encore. Un immeuble à Thonon, entre la rue de Vallon et la rue dite *derrière les murs*.

Cette rue dite si gentiment *derrière les murs* et qui donne sur des jardins, s'appelle depuis peu *boulevard Carnot*. La plupart de mes escapades de collégien se sont passées *derrière les murs :* boulevard Carnot, ce nom respectable doit figer les collégiens d'aujourd'hui.

Il ajouta :

— Oui, ce doit être la maison de Mme de Charmoisy. Auparavant, elle avait appartenu à une dame du Maney, et saint François de Sales y était venu. Vers la fin de sa vie, Mme de Charmoisy la céda au couvent de la Visitation. Sainte Jeanne de Chantal y vint à son tour pour l'installation de ses filles...

Le prêtre qui évoquait cet illustre passé ne se doutait pas de la présence de son petit auditeur. Des saints étaient venus dans *ma* maison. Je savais ce que c'était que des saints. Mme de Chantal ne m'impressionnait guère. Mais saint François de Sales! La terre du Chablais est toute imprégnée de

son souvenir. Dès que leurs petites jambes sont capables de les y porter, on conduit les enfants aux Allinges où il se réfugiait pendant qu'il évangélisait ces messieurs de Thonon, acquis au protestantisme. Les ruines de la vieille forteresse en indiquent encore l'étendue. Bien qu'envahies par les ronces, elles font sur l'horizon un dessin émouvant. Les environs ne sont pas moins favorisés. A la Chavane, c'est un châtaignier géant, toujours debout quoique menacé, sur lequel le saint dut grimper pour échapper, une nuit d'hiver, à des loups qui le poursuivaient. Dans les bois de Lonnaz il s'égara et trouva les restes d'un ermitage où il s'abrita. A Noyer, dont tous les habitants refusèrent de le recevoir, il se blottit un soir dans un four. Noyer, les bois de Lonnaz, la Chavane, ce sont des promenades dont ces traditions augmentent l'intérêt. Ainsi le saint continue d'habiter ces lieux dont il refit une terre catholique. Les petits garçons et les petites filles le connaissent bien avant d'avoir lu son histoire. Ils l'ont rencontré à chaque instant, et il a bien fallu qu'on les renseignât sur cet évêque à grande barbe qui leur fait de grands signes pour les attirer, car il a pour leurs âmes candides une dilection particulière.

Qui était donc cette dame de Charmoisy dont le nom se trouvait mêlé au souvenir de saint François de Sales? Pendant longtemps, je n'ai su

d'elle que ce qu'il est aisé à chacun d'en connaître. Désireuse de pratiquer dans le monde la dévotion, elle fut dirigée dans cette voie par l'évêque de Genève, et l'*Introduction à la vie dévote* fut écrite à son usage. Dans la merveilleuse édition des œuvres complètes de saint François de Sales, publiée par les soins du couvent de la Visitation d'Annecy qui fait de cette publication un véritable monument à l'honneur des lettres françaises, j'eus l'occasion de lire quelques lettres que le saint lui adressait. De nouveau son nom m'obséda. Et je résolus de satisfaire ma curiosité très ancienne à son endroit. J'ai visité toutes ses demeures, j'ai lu bien des études locales, et même fouillé des archives. C'est le fruit de mes recherches que je prie le lecteur de cueillir. Il le trouvera assez savoureux, s'il y prend le goût de relire, ou de lire, quelque ouvrage de François de Sales et surtout sa correspondance.

I. — LA PHILOTHÉE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Avant d'écrire la biographie de Mme de Charmoisy, n'importe-t-il pas de résoudre un petit problème d'histoire? Est-elle ou non la Philothée de saint François de Sales? Est-ce vraiment à son intention que l'*Introduction à la vie dévote* fut

écrite, et bénéficions-nous des religieux désirs de cette âme délicate? Le traité de saint François de Sales parut au commencement de l'année 1609 (et non à la fin de 1608 comme on l'admet généralement) : une lettre à Mme de Chantal, à qui il en envoie deux exemplaires, datée de février 1609, permet de fixer cette date à coup sûr; sans doute il n'eût pas retardé cet envoi qui lui devait tenir à cœur. Ce fut un succès prodigieux. Les *marchands libraires* se trouvèrent en peine d'en fournir à tous ceux qui en demandaient. Le premier monastère de la Visitation d'Annecy a conservé un exemplaire de l'édition princeps *(à Lyon, chez Pierre Rigaud, en ruë Mercière, au coing de la rue Ferrandière, à l'Horloge, MDCIX)* et l'a fait reproduire à la suite de l'édition définitive, celle de 1619. Il fallut réimprimer l'ouvrage sans délai, mais non sans corrections, compléments et embellissements. On le traduisit en dix-sept langues. Cependant il ne reçut pas de tous un accueil aussi enthousiaste. Dans sa préface du *Traité de l'amour de Dieu*, l'évêque de Genève nous apprend qu'« il ne fut point exempt d'une rude censure de quelques-uns qui non seulement blâmèrent l'auteur, mais le bafouèrent âprement en public ». Et les lettres de Mme de Chantal assurent en effet qu'il fut maltraité en chaire. Bossuet, dans son panégyrique du saint, rappelle cette opposition et admire que l'évêque ne s'en fâchât point. Or, une

tradition s'est formée sur l'origine de ce livre. Charles-Auguste de Sales va nous la rapporter très fidèlement, dans son style pittoresque dont le tour rappelle celui de son oncle :

Ceste année-là (1609) sortit en lumière le livre tout d'or, voyre plus précieux et désirable que l'or et le topaze, l'*Introduction à la vie dévote*, auquel il bailla commencement, ou plustost le sainct Esprit par son moyen, en ceste manière. Il y avoit quelque temps que Louyse du Chastel, femme du Seigneur de Charmoisy, esmuë par la force de ses prédications, avait conçeu un ardent désir de la vie dévote. Or, comme elle estoit doüée d'un très bon esprit et d'un courage masle pour une entreprise si saincte, elle lui proposoit toutes ses difficultés et demandoit ses advis, soit de bouche, soit par lettres ; et le sainct Evesque ne manquoit jamais de lui respondre, voire il luy escrivoit quelquefois des traictez entiers de quelque matiere spirituelle. Au bout de l'an, elle eut un grand nombre de papiers, lesquels de fortune ayant faict voir au Pere Jean l'orier, de la Compagnie de Jésus, qui estoit pour lors recteur du college de Chambéry, ce grand religieux admira la solidité et excellence de tant de beaux préceptes, et la pria de les luy laisser avec un peu plus de loisir pour les considérer et en faire son profit ; ce qu'elle lui accorda ; et cependant il escrivît au bien-heureux François, le priant de mettre ces papiers en lumiere, à la plus grande gloire de Dieu et salut des ames. Le sainct homme, qui n'avoit jamais pensé que ces fragements fussent veus en public, refusa de prim'abord absolument : mais le Pere ne cessa point de le solliciter, adjoustant mesme des menaces, que s'il ne luy plaisoit pas de le faire imprimer, il le feroit luy-mesme, et ne s'en deferoit point autrement, puisqu'il voyait fort clairement que plusieurs ames en feroient leur advancement au royaume de Dieu.

Alors l'humble Prelat s'arresta fort long-temps à considerer ce qui seroit de faire; et offrit à Dieu des sacrifices, afin qu'il luy pleust de lui faire sçavoir sa volonté; en fin il luy vint en l'esprit qu'il n'y avoit point de danger, après que tant de docteurs et escrivains avoient descrit la dévotion loing des affaires seculieres, en la solitude, dans les monasteres, en l'austerité de la vie, s'il entreprenoit de l'enseigner dans la cour, dans les palais et chasteaux, dans les armées, dans les places publiques, dans les mesnages et dans le tracas des affaires, et de monstrer qu'il peut y avoir lieu, tout de mesme que dans la mer salée on trouve des fontaines d'eau douce et que les piraustes volent parmy les flammes sans se brusler les ailes. Il pria donc le Pere Forier et la dame de Charmoisy de lui envoyer tous ces papiers et fragements, qui estoient sans aucun ordre, d'autant qu'ils estoient sortis de sa plume selon les occasions; il les releut, en retrancha, adjousta, embellit, distribua, et en fin composa ce livre qui n'aura jamais son semblable (1).

Tous les critiques qui se sont occupés de l'*Introduction à la vie dévote*, Sainte-Beuve y compris, ont adopté cette version d'un ouvrage de circonstance composé avec des lettres de direction heureusement conservées par la destinataire, et simplement revues et mises en ordre. L'hypothèse d'une intervention de Henri IV n'a jamais été jugée digne de retenir l'attention. Mais le savant dom Mackay, chargé par les sœurs de la Visitation d'Annecy de surveiller, annoter et présenter

(1) *Histoire de la vie et des faits du Bienheureux Francois de Sales, évêque et prince de Genève*, par Charles-Auguste DE SALES, t. II, p. 30.

les œuvres de saint François de Sales, et pourvu à ce titre d'une autorité incontestable en tout ce qui concerne l'évêque de Genève, révoqua en doute une tradition aussi accréditée, dans la préface même qu'il écrivit en tête de l'*Introduction*. « On ne saurait admettre, dit-il, que les relations de notre saint avec Mme de Charmoisy et les instances du P. Fourier pour obtenir que les conseils donnés à cette âme choisie fussent mis à la portée de tous, aient été la cause principale de la rédaction de l'*Introduction à la vie dévote*. Ce que dit saint François de Sales à ce sujet dans sa préface et dans une lettre écrite en 1609 à l'archevêque de Vienne, n'est que l'effet de l'humble coutume qu'il avait d'attribuer à l'insinuation d'autrui toute entreprise capable de tourner à sa louange... » Affirmation surprenante d'un érudit aussi bien informé de la vie et des habitudes de notre saint. Dom Mackay, dans la suite de sa préface, semble d'ailleurs prendre à tâche de fournir des armes contre lui. Il cite tout du long un témoignage de Mme de Charmoisy qui, s'il n'établissait pas la véritable origine du fameux traité, convaincrait celle-ci d'une abominable imposture : « Au commencement que je remis mon âme entre les mains du dict serviteur de Dieu, écrit-elle, il se présenta occasion que je debvois retourner à la cour, et comme je l'appréhendai grandement, j'en allay conférer avec le dict serviteur de Dieu, luy décla-

rant mes appréhensions. Lhors il me dit : Courage, ma fille, ne craignés poinct que pour cela vous retourniés en arrière; car si vous estes fidelle à Dieu il ne vous manquera jamais, et quand il debvrayt reculer le soleil et la lune il vous donneroit assez de temps pour faire vos exercices et tout le reste de ce que vous devés. Il se résolut pour cela de me donner des advis par escript pour ce subject, lesquelz je communiquay à un Père jésuite qui les trouva si excellentz et si utilles qu'il sollicita le bienheureux serviteur de Dieu de les faire imprimer; et cela fut le subject qu'il composa l'*Introduction à la vie dévote*, auquel livre il les inséra. »

Rapprochons de ce témoignage celui de l'évêque lui-même, non seulement dans sa *Préface* et dans une lettre adressée en 1609 à l'archevêque de Vienne, mais dans une autre lettre, écrite en italien, retrouvée dernièrement, et adressée le 10 décembre 1609 au P. Antoine Possevin, de la Compagnie de Jésus (1). Cette lettre, que dom Mackay n'a peut-être pas connue, est plus explicite encore : elle relate l'intervention de Mme de Charmoisy et du P. Fourier, et même la sorte de contrainte subie pour imprimer les avis spécialement écrits à l'intention de cette dame sans nul souci de publication. Et comment infirmer une

(1) Voy. *Lettres de saint François de Sales*, vol. IV, édition de la Visitation, p. 225.

tradition que la Visitation a toujours admise? Les archives du monastère de Thonon la qualifient de *vraie Philothée du glorieux saint François de Sales :* « C'est elle-même, ajoutent-elles, dont le saint prélat parle si avantageusement dans la préface de son précieux livre de l'*Introduction à la vie dévote;* c'est à elle-même que la sainte Église sera à jamais redevable de l'impression de ce volume tout céleste, parce qu'elle avait conservé les manuscrits du saint évêque, et qu'à sa sollicitation, il en fit ensuite un corps d'ouvrages spirituels dignes de tous les siècles, en y ajoutant les documents propres à tous les âges, à tous les états et à toutes les conditions. »

Dom Mackay, il est vrai, devant les preuves qu'il rencontre, bat en retraite, et concède bien à Mme de Charmoisy une certaine influence, mais il n'admet pas qu'elle ait inspiré l'*Introduction*. Pour lui, ce traité fut rédigé méthodiquement. L'évêque de Genève la fit simplement bénéficier de fragments qui lui pouvaient convenir, comme il en communiqua d'autres à Mme de Chantal, à Mme Brulart, etc. Cette assertion n'est pas davantage admissible. Elle subit les mêmes dénégations. Et même elle suscite d'autres objections encore. Elle est contraire à tout ce que nous savons des habitudes de composition de saint François de Sales. L'évêque de Genève n'est point du tout un homme de cabinet, écrivant à loisir

des traités abstraits. Il est un pasteur avant tout préoccupé de son troupeau. Un érudit de haut mérite, l'abbé Gonthier, a pris la peine de rédiger le journal de son épiscopat, mois par mois et quelquefois jour par jour (1). Cette série de dates est éloquente à miracle. C'est le spectacle d'une activité sans relâche : le prélat est toujours en route à travers son diocèse, prêchant, dirigeant, confessant, enseignant. En 1606, par exemple, il visite cent quatre-vingt-cinq paroisses dans le Faucigny. On ne se le représente plus que par monts et par chemins, quand on a jeté les yeux sur cette nomenclature. Il trouvait néanmoins le temps de faire face à une correspondance de plus en plus alourdie : le recueil de ses lettres le démontre. Mais ces lettres représentaient une part de son ministère. Tous ses livres ont été écrits dans un but déterminé qui était le bien de ses ouailles, de son diocèse, de sa Visitation, et qui s'est trouvé, par surcroît et tout naturellement, être le bien de l'Église, le *Livre des controverses* et la *Défense de l'étendard de la Sainte-Croix* pour ses missions en Chablais, l'*Introduction à la vie dévote* pour la direction de Mme de Charmoisy, le *Traité de l'amour de Dieu* pour la Mère de Chantal et les Visitandines. L'ordre et la mé-

(1) *Journal de saint François de Sales durant son épiscopat*, œuvres historiques de l'abbé Gonthier, t. Ier.

thode qui étaient dans son esprit accoutumé à la direction religieuse se transmettaient naturellement à ses écrits. Le biographe aimable et consciencieux de Mme de Charmoisy, Jules Vuÿ, prétend faire hommage à sa cliente non seulement de l'*Introduction*, mais aussi d'une partie du *Traité de l'amour de Dieu*, pour avoir relevé trois fois le nom de Philothée dans le VIIIe chapitre du Ier livre, ce qui semble indiquer en effet que l'évêque de Genève a employé dans ce traité quelques pages primitivement destinées à l'*Introduction à la vie dévote*. Mais contentons-nous de laisser à Mme de Charmoisy ce qui lui appartient en propre, c'est-à-dire les lettres et avis qu'elle avait soigneusement gardés, qu'elle remit au P. Fourier et qui servirent à composer la première édition de la *Vie dévote*. Le P. Navatel, qui dirige aujourd'hui, après dom Mackay, la publication des œuvres de saint François, et qui a déjà édité plusieurs volumes de la correspondance avec une érudition et une intelligence égales à celles de son prédécesseur, ne semble pas partager l'opinion de celui-ci. Non point qu'il la combatte; sa courtoisie s'y oppose. Mais il me suffira de citer cette phrase qui vient à l'appui de mon argumentation : « Ainsi que tous les chefs-d'œuvre de nos écrivains du dix-septième siècle, l'*Introduction à la vie dévote* fut avant tout une œuvre d'action, une œuvre de zèle, plutôt que la réalisation d'une

pensée d'art. » C'est-à-dire une direction précise, et non un traité méthodique. La lire, d'ailleurs, et comparer ses divers textes, de plus en plus riches, de moins en moins personnels, c'est toucher du doigt ses procédés de composition. L'évêque de Genève se trouva écrire l'*Introduction à la vie dévote* sans projet préconçu, au jour le jour, et parce que Mme de Charmoisy, mêlée à la vie du monde et voulant y demeurer en paix avec Dieu, lui confia le souci de son âme (1).

(1) M. Eugène Ritter, dans la *Revue savoisienne* (année 1908, fascicule 2), apporte à ces conclusions l'appui de son autorité. « Il y a quelques passages, écrit-il (*quelques* est corrigé sur *deux*), de l'*Introduction à la vie dévote*, qui semblent avoir été copiés tels quels sur les lettres que l'évêque de Genève avait adressées à Mme de Charmoisy. » Et il cite ces passages d'après l'édition princeps : 1re partie, chap. IX ; 3e partie, chap. II ; 3e partie, chap. IX ; 3e partie, chap. XV. François de Sales y conseille à Philothée d'invoquer Dieu, la Vierge, les Anges, *saint Louis*. Pourquoi ce saint Louis ainsi mis à part, sinon parce qu'il était le patron de Mme de Charmoisy qui s'appelait Louise? Ainsi l'évêque de Genève, dans la première édition de l'*Introduction*, aurait à peine revu les lettres de direction adressées à sa cousine. En outre, M. Eugène Ritter croit retrouver dans la série des dix *méditations* qui sont au milieu de la première partie du livre la trace des lettres qui auraient été écrites par le saint à Mme de Charmoisy en 1607, lettres qu'on n'a pas retrouvées et qui ont du être le premier jet de l'*Introduction*.

Je dois ajouter que la Visitation d'Annecy, se rangeant à l'avis de dom Mackay, ne consent pas à accorder un tel rôle à Mme de Charmoisy dans l'origine de l'*Introduction*. D'après elle, François de Sales avait dès 1602 composé de petits traités, des *écrits* pour la conduite spirituelle des âmes qui se confiaient à lui ; il aurait simplement communiqué à sa cousine quelques-uns de ces écrits dont il avait plusieurs copies, comme il en communiqua, sa correspondance le prouve, à Mme de Chantal, à

II. — LE MARIAGE DE LOUISE DUCHATEL

Mme de Charmoisy n'occupe dans les quatre volumes de la correspondance de saint François de Sales, publiés jusqu'à ce jour par la Visitation, qu'une place fort modeste : trois lettres dans le IIIe volume (janvier 1605-mars 1608), et deux dans le IVe (avril 1608-décembre 1610) (1). L'ab-

Mme Brulart, à Mme Bourgeois. Elle concède néanmoins que tout ce qui, dans l'édition princeps, concerne la *purgation de l'âme*, la préparation à la confession générale, y compris les *Méditations*, a été vraiment écrit pour Mme de Charmoisy. De même les exercices de la troisième partie, lesquels auraient été ensuite envoyés à Mme de Chantal. Cette concession, si importante, ne suffirait-elle pas à rétablir le rôle de Mme de Charmoisy? Que l'*Introduction* soit composée d'une part avec des lettres adressées à Mme de Charmoisy, et de l'autre avec des *écrits*, c'est-à-dire des avis spirituels (ou lettres de direction) plus développés qu'elle avait en sa possession, la question n'est pas discutée. Il s'agit simplement de savoir si ces *écrits* avaient été composés pour d'autres personnes, ou d'une façon générale et sans but précis, ou pour elle spécialement. Or, aucune autre personne ne les a revendiqués. On ne les a pas connus ailleurs antérieurement. Et le saint, nous l'avons vu, extraordinairement occupé, ne travaillait guère que sous la pression des circonstances. Plus il a remanié l'*Introduction* pour chaque édition nouvelle, plus il lui a donné un tour général. Néanmoins il importe de mentionner l'avis de la Visitation d'Annecy qui, en possession de tous les manuscrits du saint, peut réserver d'autres preuves.

(1) Dans le cinquième volume paru depuis cette étude, une seule lettre est adressée à Mme de Charmoisy (1613). Encore ne l'attribue-t-on à Philothée que parce que l'évêque y parle de saint Louis à sa correspondante. Nous avons vu, d'après M. Eugène Ritter, le même procédé employé dans l'*Introduction*.

besse du Puits d'Orbe et sa sœur la présidente Brulart, Mme de la Fléchère, Mlle de Bréchard, Mlle de Chastel, sont autrement favorisées : je ne parle pas de Mme de Chantal dont la sainte amitié avait ses privilèges.

Dans un imposant ouvrage consacré à saint François de Sales, et destiné à servir de préface à l'*Histoire du sentiment religieux en France au dix-septième siècle*, M. Fortunat Strowski, parlant des correspondantes du saint, s'écriait qu'il était dommage que ces âmes, d'une vie si intéressante et si individuelle au point de vue religieux, n'eussent aucun intérêt pour nous. Que voilà bien une réflexion de professeur et qu'elle eût diverti Sainte-Beuve ! Elle nous autoriserait presque à préjuger le talent de M. Strowski, remarquable dans les analyses idéologiques et dans l'art de déterminer les grands courants d'une époque, desséché dans le portrait et les réflexions de psychologie. Son héros n'est compris qu'à demi. Il le divise, pour ainsi dire, afin de l'étudier par morceaux, au lieu de le présenter vivant et agissant. Procédé d'enseignement et de thèse qui lui joue de méchants tours : après avoir souligné l'activité de l'évêque de Genève, M. Strowski oublie cette juste remarque pour ne plus voir en lui qu'un directeur de la vie intérieure, préoccupé uniquement d'exercices de piété, et c'est ainsi qu'il est amené, nous le verrons, à interpréter cette direction de travers. Mais

précisément, si nous connaissions mieux ces correspondantes de saint François de Sales, nous apprécierions mieux aussi le succès ou l'insuccès de son influence sur elles, nous saisirions dans les faits mêmes le but qu'il poursuivait en les guidant. Les résultats ne sont pas inutiles, puisqu'ils servent de preuves. Je pense, au contraire, qu'il y aurait un livre exquis à écrire sur les correspondantes de saint François de Sales. On retrouverait, j'en suis sûr, bien des documents sur tant de personnes distinguées. Il y faudrait joindre la vie de cette villageoise, Pernette Boutey, dont le saint ne put apprendre la mort sans *se torcher les yeux*, et dont il confia la biographie à Claude d'Angeville, car il n'estimait rien de plus intéressant, lui, que le récit d'une existence, même toute humble et ménagère, lorsqu'on y pouvait voir le reflet d'une âme noble et le goût de Dieu. Et il y faudrait encore accorder un souvenir à cette pauvre veuve d'Annecy, qu'il aperçut « à la suite du Saint-Sacrement, et où les autres portaient de grands flambeaux de cire blanche, elle ne portait qu'une petite chandelle, que peut-être elle avait faite; encore le vent l'éteignit ; cela ne l'avança ni recula du Saint-Sacrement ; elle ne laissa pas d'être aussitôt que les autres à l'église (1) ».

On se tromperait, en effet, si l'on voyait en

(1) *Lettres*, vol. III, p. 82.

François de Sales un directeur à la mode, aux yeux de qui les conditions sociales ont leur importance. Jamais il ne flatta, ni dédaigna personne. Et il savait si bien se mettre de plain-pied avec les gens de campagne que, lorsqu'il les prêchait, ceux-ci mouraient d'envie de l'interrompre pour lui soumettre leurs objections et causer avec lui de leurs petites affaires. Près de Saint-Jean-de-Tholome, un jour, comme il visitait son diocèse, il s'assit, fatigué, au bord d'une fontaine et rappela à quelques paysans, qui le suivaient, les paroles que Jésus adressa à la Samaritaine au puits de Jacob. A ce moment, un essaim d'abeilles vint se poser sur lui : « Ne bougez pas, lui cria un de ses auditeurs, mais continuez ; elles vous quitteront sans vous piquer. » Il continua son discours et les abeilles ne le blessèrent point. M. Strowski a trop oublié ces tableaux de plein air dans son livre de cabinet.

Si la correspondance du saint nous offre peu de lettres adressées à Mme de Charmoisy, il est souvent question d'elle dans les lettres écrites à Mme de Chantal. Mais d'ailleurs, cette abstention est volontaire. Mme de Charmoisy avait remis au P. Fourier les lettres de direction qu'elle avait reçues, spécialement pendant un long séjour qu'elle fit à Chambéry pour un procès. Ce dessaisissement a sa beauté. Il implique une générosité de nature, et un sens du bien public assez rares

chez les femmes, plus portées d'habitude vers leurs intérêts privés, et plus disposées à accaparer le talent qu'à le répandre. La préface de l'*Introduction à la vie dévote* la désignait, il est vrai, mais ne la désignait qu'à ceux qui, déjà, connaissaient son rôle. Puisqu'on ne saurait l'incriminer de vanité, n'y a-t-il pas un trait de caractère dans cette acceptation d'un partage avec le public?

Pour composer sa biographie, un érudit de Genève, Jules Vuÿ, qui avait autant de modestie que de science et de talent, a beaucoup puisé dans les archives locales et a travaillé près de vingt ans à réunir des documents avec une conscience et un zèle merveilleux. Il y fut aidé par une société savante qui a rendu les plus grands services à l'archéologie et à l'histoire de Savoie, la Société florimontane. Néanmoins, les documents ne sont pas très abondants, et l'honorable écrivain est mal à l'aise dans l'analyse des caractères. Puis, ce fut toujours un peu la manie des biographes d'enjoliver la vérité, et comme il arrive si souvent au peintre en regardant son modèle, M. Jules Vuÿ est devenu amoureux de Mme de Charmoisy et se plaît fort à la louer. Tout en me servant de ses heureuses recherches, je me reporterai, pour crayonner ce portrait, aux lettres de Mme de Charmoisy, à celles de l'évêque de Genève et de Mme de Chantal, aux actes de l'état civil et aux registres des paroisses, et à l'*Introduction* même.

La famille de Charmoisy était la branche cadette des Vidomne de Chaumont. Le château de Chaumont, en Savoie, s'élève au pied du mont Vuache, qui domine le Rhône en face du fort de l'Écluse, il n'en subsiste que des ruines. Les Charmoisy possédaient de nombreux domaines dans le Faucigny, le Genevois et le Chablais : un hôtel, rue de l'Ile, à Annecy, le château de Folliet ou du Feuillet sur la route de Thônes, au bord du Fier, celui de Villy à Contamine-sur-Arve, celui de Marclaz près de Thonon, d'où dépendait la seigneurie de Charmoisy.

J'ai visité ces diverses habitations.

De l'hôtel de la rue de l'Ile, à Annecy, il ne reste rien qu'un portail roman surmonté d'armoiries brisées, et une tour ravalée à des emplois subalternes. Ce portail donne sur une cour, bordée d'une écurie et d'une remise, où s'étalent du fumier et des ordures, et à l'extrémité de laquelle un passage permet d'arriver au canal du Thiou. Du lac, on pouvait venir en barque jusqu'ici et, dans le mur, sont encore incrustées des boucles pour les amarres. C'est un quartier pittoresque de la vieille ville. Le Thiou lui donne un petit aspect vénitien, mais répand, l'été, une odeur fétide. Du pont Morens, on le voit qui entoure de ses deux bras la vieille prison (trop repeinte). La rue de l'Ile, jadis appelée rue de la Fontaine, à cause de la fontaine de pierre adossée aux arcades de droite,

s'en va jusqu'à la rampe du château de Nemours qui couronne la cité, et dont les vieilles tours, vues du lac, prennent au soleil couchant des teintes violettes. Dans l'hôtel Charmoisy fut signé, le 12 mai 1560, le contrat de mariage du père et de la mère de saint François de Sales (1).

Quand on monte d'Annecy à Thônes par le tramway, on aperçoit dans les arbres le château de Folliet. C'est un site sauvage et solitaire, bien propice à la méditation. Le Fier aux eaux vertes, renommé pour sa limpidité et aussi pour ses truites, coule dans cette vallée en pente que resserrent des montagnes escarpées. J'ai cueilli ce paysage mélancolique en passant, mais dans nos pèlerinages au passé n'est-ce pas déjà quelque chose de surprendre ce qui n'a pas changé, l'aspect des lieux, la douceur ou l'âpreté du ciel, la qualité de l'air?

Le château de Villy, à Contamine-sur-Arve, m'a retenu davantage. La bonne grâce du propriétaire qui l'a restauré, ou plutôt relevé de l'oubli et de la décrépitude, permet à ses visiteurs de se rendre compte de son histoire, de son architecture, comme aussi des agréments de son hospitalité. Le donjon date du dixième siècle. Quant au corps de bâtiment, il a été tout entier rebâti, mais sur des soubassements qui étaient ceux

(1) *Promenade historique à travers les rues d'Annecy*, œuvres historiques de l'abbé Conthier, t. II.

mêmes de l'ancien au quatorzième siècle. On a respecté l'orientation qui est curieuse, car de la plaine il se présente de profil au lieu de tourner sa façade principale du côté de l'Arve et de la vallée qui s'élargit vers la Roche. Une loggia de granit remplace l'antique loggia de bois. Enfin, un bouquet de beaux arbres achève de donner au château un air avantageux. A l'intérieur du donjon, on montre encore l'oratoire où l'évêque disait la messe lorsqu'il venait à Villy. Les alentours sont fertiles : on le devine aux jardins potagers, à la couleur grasse de la terre, aux prairies abondantes. Un peu plus loin la vagabonde Menoge vient mêler ses eaux claires à l'Arve rapide et boueux.

Marclaz, à trois kilomètres de Thonon, est aujourd'hui comme enfoui et invisible. La route de Genève passe au-dessus, et l'on ne songe guère à descendre ce remblai pour aller chercher les restes d'un ancien château. Il est converti en maison de ferme, mais a gardé son portail, sa tour ronde à chapeau pointu, ses fenêtres cloisonnées. Malgré les arbres il a vue sur le lac Léman. C'est un endroit tranquille et doux, modeste et aimable. La colline des Allinges n'est pas loin. Et les montagnes mêmes qu'on aperçoit sont toutes boisées et reposent le regard (1).

(1) Dans le petit cimetière abandonné de Corzens, près du

Ajoutez à tous ces domaines un vignoble à Presle, non loin de Menthon-Saint-Bernard, sur les bords du lac d'Annecy, avec un cellier sans doute pour y demeurer le temps des vendanges, la maison de Thonon dont j'ai parlé, et probablement quelques biens à Samoëns, à l'entrée de la vallée de Sixt.

L'énumération de cette fortune territoriale n'est pas superflue. Elle donne une idée assez exacte de la vie que pouvait mener l'ancienne noblesse de Savoie. Cette vie se passait, pour une bonne partie de l'année, à la campagne, en contact avec les paysans, dans la surveillance des travaux agricoles. La terre n'étant pas très riche, il fallait en posséder beaucoup pour être à son aise. Ainsi l'on courait d'une propriété à l'autre, cultivant le blé ici, la vigne là, ailleurs les châtaigniers. Une bonne administration était indispensable à qui désirait conserver ses biens intacts et en tirer bon parti. Qui tient mal ses comptes de fermage, en pays savoyard, est bientôt subhasté. Déjà la terre n'était bonne, en ce temps-là, qu'à celui qui vivait dessus : elle trahissait les absents sans vergogne. Un propriétaire méritait alors de l'être par la direction qu'il donnait à ses tenanciers, métayers, ouvriers, et aussi par la protection et les services à quoi il était obligé envers eux.

château de Marclaz, on peut découvrir encore sous les ronces qui la recouvrent l'inscription funéraire d'un Charmoisy.

Aujourd'hui l'on ne comprend ni ne pratique cette réciprocité, et l'on considère la campagne comme une villégiature sans charges où l'on continue l'existence de la ville, souvent avec les mêmes partenaires que les trains déversent jusqu'en des endroits qui paraissaient protégés par un accès difficile. L'automobile achève de la banaliser en supprimant, au profit de la grande route, les promenades à pied dans les sentiers où l'on n'a pas de place pour passer à deux, où l'on doit ainsi utiliser en conversation les rencontres.

Les Charmoisy étaient parents des Boisy. M. de Boisy, père de saint François de Sales, pria son cousin Charmoisy de veiller sur son fils lorsque celui-ci partit pour évangéliser le Chablais. En effet, le jeune missionnaire fut reçu à Marclaz. Il est hors de doute que ses relations favorisèrent sa mission, lui valurent un accueil qu'aucun autre prêtre catholique, en ce temps-là, n'eût trouvé en pays protestant. Il se lia d'une amitié très étroite avec Claude de Charmoisy (le mari de notre Philothée) qui était de son âge. Lorsqu'il fut sacré évêque, le 8 décembre 1602, Claude de Charmoisy assistait à la cérémonie. D'année en année on peut suivre la trace de cette amitié. L'hôtel de la rue de l'Isle à Annecy, les châteaux de Folliet, de Villy, de Marclaz, reçurent fréquemment la visite du saint évêque, et même il lui arriva de choisir l'hôtel pour y trancher des dif-

férends qu'on lui soumettait, car il inspirait une telle confiance qu'on le préférait aux juges (1).

Ce Charmoisy occupait un rang diplomatique. Gentilhomme ordinaire de la chambre de Henri de Savoie, duc de Genevois et de Nemours (fils d'Anne d'Este), il était souvent envoyé par son prince, à cause de son jugement et de son tact, en ambassades spéciales. C'est sans doute en reconnaissance de ses services qu'il fut nommé grand gruyer, c'est-à-dire chargé de la direction de la chasse et de l'administration forestière. Le duc de Nemours était un personnage fort compliqué, d'humeur bizarre et pénible qu'aggravait une pénurie constante. Désargenté et fastueux, il devait à tout le monde, et naturellement à son favori qu'il ne manqua pas d'exploiter en lui empruntant 4,800 écus d'or (il est vrai que Charmoisy riposta en exigeant une hypothèque et un intérêt de 8 pour 100, taux de l'époque (2). Inquiet, se croyant persécuté, timoré, il se rendait malheureux, et avec lui tous ceux qui avaient affaire à lui. Par surcroît, il avait la manie de se marier et comme on le savait mal en point, par-

(1) *Journal de saint François de Sales pendant son épiscopat*, œuvres historiques de l'abbé Gonthier, t. Ier. — En juillet 1603, saint François rend un arbitrage chez M. de Charmoisy. Le 11 juin 1611, dans son palais épiscopal (maison Favre), assisté de M. de Charmoisy, il réconcilie MM. de Blonay et de Saint-Paul, ce dernier ayant tué en duel le fils du premier.

(2) Jules Vuÿ, *op. cit.*

tout on refusait ses avances, de quoi il enrageait.

Par sa charge et ses missions, Claude de Charmoisy était appelé à de fréquents séjour à Paris. Il s'y lia avec Deshayes, conseiller du bon roi Henri IV, lequel, entendant parler de lui avantageusement, tenta plusieurs fois de se l'attacher, comme il essaya d'attirer l'évêque de Genève, tant il se connaissait en hommes et désirait se servir de gens de cœur et d'esprit pour le bien de son royaume.

A Paris Charmoisy rencontra celle qui devait être sa femme. Louise Duchâtel était originaire de Normandie. Élevée à la cour, elle était demoiselle d'honneur de Catherine de Clèves, duchesse de Guise, veuve de ce Henri de Guise qui fut assassiné à Blois sous les yeux de Henri III. Elle habitait l'hôtel d'Aumale non loin du Louvre (1). Son biographe, Jules Vuÿ, parle avec admiration de sa beauté. Je le crois volontiers : il est toujours agréable de penser que la femme dont on

(1) Voy. dans la *Revue savoisienne,* année 1908, fascicule 2, l'étude de M. Eugène Ritter sur *la Philothée de saint François de Sales et la maison de Clèves :* la mère de Louise du Chastel (ou Duchâtel) habitait en Normandie le château de Bois-Hérault où probablement la future Philothée passa son enfance et son adolescence. Les registres de catholicité de la paroisse de Bois-Hérault présentent une lacune, de sorte qu'on ne peut retrouver l'acte de naissance de Mme de Charmoisy : je tiens ce détail d'un érudit de Rouen, M. J. Ch. Lefebvre. Un lien de parenté bâtarde unissait la duchesse douairière de Guise à sa demoiselle d'honneur.

s'occupe fut jolie. Mais je n'en ai pas la preuve. Je l'imagine plutôt distinguée, avec une grâce délicate qui faisait présager sa frêle santé, une grande franchise de regard et un maintien réservé. Telle qu'elle, elle devait plaire à notre seigneur savoyard, moins gâté dans son pays sous le rapport des manières de cour. Elle-même le trouva à son goût. Car ce fut un mariage d'amour. Sous sa froideur apparente, la jeune fille cachait un cœur ardent. Tandis qu'elle rédige des billets sévères à son fiancé, elle parle à sa sœur de ses *belles et chères amours*. Et bientôt elle se décide à lui écrire à lui-même avec plus d'abandon, non sans audace si l'on songe à son éducation fort civile et même empesée : « Mon amour vous demeurera éternellement conservé jusqu'au tombeau » et mieux encore : « Je manquerais plutôt à mon salut qu'à la fidélité que je vous ai si véritablement promise. » Ces serments de jeune fille, la femme ne les reniera pas. Mais Jules Vuÿ, qui avait recueilli une vingtaine de lettres ou billets adressés par Mlle Duchâtel à son fiancé, n'a publié que le moins amoureux. Il s'est fait scrupule de livrer à notre curiosité les autres, écrits certainement en cachette, et qui seraient une curieuse révélation d'un cœur de jeune fille au dix-septième siècle. Les plus graves, quand elles aiment, deviennent quelquefois les plus hardies.

Le mariage fut célébré à Paris, au mois de

juillet 1600 (le contrat est du 11 juillet). Nous n'avons les dates de naissance ni du mari ni de la femme. Il devait avoir un peu plus de trente ans, si l'on s'en rapporte à l'âge de saint François de Sales dont il était contemporain; elle, un peu de moins de seize, si l'on s'en rapporte à un passage de la déposition qu'elle fit au procès de la béatification de François de Sales : « Je suis âgée d'environ quarante-cinq ans... » *Environ*, il est vrai, laisse quelque marge. *Environ* ne montre-t-il pas que même une dévote avance avec lenteur dans la voie du dérochement? M. de Charmoisy l'emmena sans tarder en Savoie. Le changement d'existence était rude. De la plaisante vie de cour elle tombait dans une vie de campagne, toute chargée de menus soins, embarras domestiques, tracas extérieurs, sans compter l'âpre solitude. M. de Charmoisy s'absentait souvent, la laissait, sans distraction, sans appui. Un fils leur était né à Marclaz en 1601, du nom de Henri, celui-là même qui devait plus tard montrer tant d'ingratitude envers sa mère. Mais un petit enfant n'est encore qu'un souci. Un ami, M. de la Bretonnière, passant en Savoie, rendit visite à Mme de Charmoisy au château de Folliet, dans cette sauvage vallée du Fier que j'ai décrite. C'était au commencement de l'automne 1601, quand la nature commence de s'attrister. Elle lui fit peine. D'Annecy, il ne put se tenir de prévenir le mari :

« J'ai été voir, lui écrit-il, Mme de Charmoisy à Feuillet où elle n'est pas bien, et vous assure que j'ai peur qu'elle n'y prenne quelque mélancolie qu'on ne lui pourrait pas ôter facilement ; car c'est un petit désert. Pour cette raison, je l'ai suppliée de s'envenir, comme vous le désirez, en cette ville (Annecy), ce qu'elle m'a promis de faire. »

Son caractère, nous le verrons, n'était ni languissant ni gémissant, mais plutôt mâle et vigoureux. Il y avait en elle des ressources, comme on en trouve chez ceux qui savent se plier aux nécessités, les accepter, en tirer parti, au lieu de se révolter inutilement ou de s'affaiblir encore avec de continuelles plaintes. Entre Paris et la vallée du Fier, entre la cour et la solitude, la différence était trop complète : comment ne pas s'expliquer son ennui? Ce qui ne serait pas humain, ce serait qu'elle eût trouvé dans le contraste un plaisir immédiat.

En hivernant à Annecy (1), Mme de Charmoisy pouvait retrouver des agréments de société. Cette petite ville ne manquait pas alors de vie intellectuelle. On y vit, presque à la même époque, le président Favre, saint François de Sales, Mgr Fenouillet, évêque de Montpellier, qui eut l'honneur de prononcer l'oraison funèbre de Henri IV, plus

(1) En 1606, à Annecy, Mme de Charmoisy est marraine d'une cloche dont noble François Paquellet, seigneur de Moyron, est parrain.

tard le comte Louis de Sales. Le poète savoyard Marc-Claude de Buttet, Honoré d'Urfé, l'auteur de l'*Astrée*, y séjournèrent. Songez que saint François de Sales et le président Favre y trouvèrent les éléments d'une académie trente ans avant la fondation de l'Académie française qui n'est qu'une contrefaçon de l'Académie florimontane. Celle-ci avait pour emblème un oranger chargé de fleurs et de fruits, avec cette devise, ouvrage de l'aimable saint : *Flores fructusque perennes* (fleurs et fruits éternels). Elle comptait déjà quarante membres qui choisissaient dans leur nombre un président et un censeur parmi des *gens habiles en tous genres et bien près de l'encyclopédie* (il y en avait donc à Annecy), et aussi un secrétaire qui devait avoir *des idées nettes et claires, un esprit fin et délié, des pensées nobles et être bien versé dans les belles-lettres*. L'évêque de Genève prononça lui-même le discours d'ouverture : on peut croire qu'il fut plein de grâce et de courtoisie. Cette belle société ne dura point. Elle mourut avec son président (1). Aujourd'hui, l'on ne peut même retrouver les noms de ses quarante membres. Mais de combien d'immortels le sort fut-il ainsi précaire?

Il faut espérer que notre jeune femme rencontra quelque distraction auprès de tant d'académiciens futurs, sans quoi les belles-lettres

(1) Il y a, en effet, solution de continuité entre l'ancienne Académie florimontane et l'actuelle Société florimontane.

seraient bien coupables. Après l'isolement de Folliet, elle retrouvait un peu de conversation. A Annecy, elle se lia avec les la Fléchère ; à Thonon, avec les Lullin. Ce sont des noms que nous retrouverons. Mme de la Fléchère figure parmi les correspondantes de saint François de Sales. Le marquis de Lullin était l'un des hommes les plus considérés du pays pour sa droiture et son jugement. Puis, Mme de Charmoisy commença de s'intéresser à la campagne où elle devait passer tant de mois. Les vendanges de Presles l'occupèrent sans déplaisir. Après la vigne, ce furent le blé et les bois. Les absences de son mari l'obligeaient à prendre en main l'administration de tant de terres. Quelquefois il l'emmenait à Paris, pas assez souvent à son goût, car elle y retrouvait avec une joie dévorante la vie de cour qu'elle avait quittée. Plus tard elle y vint de moins en moins.

En 1607, après sept années de mariage, comment nous représenterons-nous Mme de Charmoisy ? Elle a deux enfants, Henri et Françoise (celle-ci née en 1603). Elle voyage d'un domaine à un autre, souvent seule, supportant mal les absences de son mari, toujours le cœur en fête pour ses retours. Elle est obligée de déployer, malgré sa fragile santé, une grande activité physique qui ne lui déplaît pas entièrement. Déjà elle montre en germe ses bonnes qualités d'administration.

Réservée, prudente, un peu cérémonieuse, elle ne se liait pas volontiers et rencontrait bien des heures de mélancolie. L'ennui qu'elle avait éprouvé dans la vallée du Fier connaissait le chemin de son cœur et la venait retrouver malgré ses occupations. En somme, il y avait dans sa vie un manque d'équilibre. Elle s'accommodait mieux du mari que du mariage, et passait d'une torpeur amollissante à une trop grande excitation mondaine. Ainsi ballottée, elle aurait pu épuiser son existence entière dans ce défaut d'harmonie, et sa destinée eût été pareille à celle de beaucoup de femmes à demi heureuses, à demi occupées, à demi généreuses d'elles-mêmes, si elle n'avait eu l'exceptionnelle fortune de rencontrer saint François de Sales à l'heure favorable.

III. — LA DIRECTION D'UNE AME

L'amitié qui liait François de Sales à Claude de Charmoisy avait dû l'intéresser au mariage de son ami. Lorsque la jeune femme arriva en Savoie, il l'accueillit sans doute avec ce charme simple qui sentait son gentilhomme. Un critique anglais, Leigh Hunt, ne l'a-t-il pas appelé *The Gentleman Saint?* On ne voit pas cependant qu'elle lui ait tout de suite témoigné sa confiance. J'ai dit qu'elle était fort réservée, et même timorée. Le

président Favre, dans une de ses lettres, se plaint qu'après des années de bonnes relations elle se croit tenue encore à toutes sortes de cérémonies. Les mœurs, en Savoie, ne comportaient pas un si sévère protocole, et la politesse ne s'est d'ailleurs jamais confondue avec l'affectation des manières. Mais Louise Duchâtel avait été élevée à la cour et s'en ressentait. De son côté, le prélat ne faisait pas d'avances : trop de personnes s'offraient déjà à sa direction, lui remettaient *la clé de leur cœur* et n'en *levaient la serrure* que devant lui. « C'est une peine, je le confesse, écrira-t-il plus tard, de conduire les âmes en particulier, mais une peine qui soulage, pareille à celle des moissonneurs et vendangeurs qui ne sont jamais plus contents que d'être fort embesognés et chargés. »

L'année sainte des religieuses de la Visitation fixe au 24 janvier 1607 la prétendue *conversion* de Mme de Charmoisy qu'on nous présente comme *nourrie de l'esprit du siècle, entretenant dans son cœur l'amour des vanités*. Elle aurait entendu un sermon de saint François de Sales à Annecy, et la grâce divine l'aurait touchée. Il n'y eut pas de conversion, pour la bonne raison que Louise Duchâtel n'était pas à convertir. Les lettres du saint obligent à atténuer un tel récit. Quand il parlera à Mme de Chantal, son amie et sa confidente, du changement qui s'est opéré chez Mme de Charmoisy, il la lui présentera en ces

termes : « C'est une dame, mais toute d'or, et infiniment propre à servir son Sauveur; que si elle continue, elle le fera avec fruit (1). » Jamais la moindre allusion à une transformation radicale. Elle a avancé dans la voie religieuse où elle marchait déjà, à petits pas et lentement, et en s'arrêtant, mais enfin elle y était engagée. Ce sermon du 24 janvier 1607 exerça néanmoins sur elle une action profonde, dans ce sens qu'il lui fit comprendre sa tiédeur et tout le parti qu'elle pouvait tirer de sa destinée. Au lieu de se laisser vivre, elle agirait. Au lieu de s'abandonner à l'inquiétude, à la tristesse, c'est à la volonté de Dieu qu'elle s'abandonnerait joyeusement. Elle se défierait de la solitude, comme elle se défierait de la vie mondaine pendant ses séjours à Paris et dans les villes, puisqu'elle devait passer de l'une à l'autre sans transition. Et selon l'usage du temps, comme avait fait Mme de Chantal, elle signa une protestation solennelle que l'évêque avait rédigée. Elle y demande grâce, pardon et merci de ses ingratitudes, déloyautés et infidélités envers Dieu, et prend la résolution irrévocable de l'aimer, de le servir éternellement, se sacrifiant et s'immolant à sa souveraine Majesté, implorant de lui la force et la grâce requises pour parfaire ce sacrifice cordial et intérieur, en odeur

(1) Lettre du 5 avril 1607.

de suavité (1). Le texte même de cet acte de consécration écarte toute idée d'erreur et de conversion. *Ingratitudes, déloyautés, infidélités*, ce sont fautes de croyants.

Une intervention aussi directe dans la vie morale de Mme de Charmoisy semblait désigner l'évêque de Genève pour diriger désormais cette âme de bonne volonté. On sait quelle répugnance il avait à prendre une place occupée, quels ménagements et quelle délicatesse il apportait à ces substitutions qui trop souvent lui étaient demandées. Et, d'autre part, nous connaissons la discrétion presque ombrageuse de Mme de Charmoisy. Bien que sa parente, elle ne lui avait fait qu'en 1606 quelque ouverture amicale, et nous avons la lettre du saint, datée du 20 mai à Annecy, qui dut être le prélude d'une direction dont le monde chrétien devait un jour bénéficier. « Vous ne sauriez sans doute, madame ma chère cousine, lui écrit-il, communiquer vos déplaisirs, petits ou grands, non plus que vos contentements, à une âme plus sincère en votre endroit ni plus entièrement vôtre que la mienne, et ne doutez nullement que je n'observe avec toute fidélité le secret auquel, outre la loi commune, la confiance que vous prenez en moi me lie indis-

(1) Cet acte de consécration, dit Jules Vuÿ dans sa *Philothée*, s'est conservé longtemps dans l'église Saint-Jacques, à Paris, où il fut exposé dans un reliquaire.

solublement. » Et tout de suite il entre dans son rôle, lui recommandant de se remettre en la Providence de Dieu. « C'est grand cas, ajoute-t-il, que je ne puis m'empêcher de vous parler de ces exercices du cœur et de l'âme ; c'est parce que je n'aime pas seulement la vôtre, mais je la chéris tendrement devant Dieu qui, à mon avis, désire beaucoup de dévotion d'elle (1). » Il devine ce que vaut cette âme, il désire l'élever à Dieu. La dévotion, c'est « la douceur des douceurs et la reine des vertus, car c'est la perfection de la charité (2) ». Être dévot, c'est *avoir atteint la cime de la perfection chrétienne*. Les mots se déforment tellement dans un temps où personne n'a plus le souci ni le respect d'une langue, d'ailleurs estropiée chaque jour par les journaux et les discours politiques, qu'il importait de restituer sa force à ce terme de *dévotion*.

Dès lors la correspondance dut s'engager, rare et lente tout d'abord, puis beaucoup plus fréquente à partir du sermon de 1607, et les chapitres de l'*Introduction à la vie dévote* s'écrivirent d'eux-mêmes. Les lettres adressées à Mme de Chantal en 1607 nous permettent de suivre les progrès de Mme de Charmoisy. Nous apprenons

(1) *Lettres de saint François de Sales*, vol. III, p. 180.

(2) *Introduction à la vie dévote*. — Et encore : « La dévotion n'est autre chose qu'une agilité et vivacité spirituelle par le moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous, ou nous par elle, promptement et affectionnément. »

qu'elle *fait merveille*, et aussi qu'elle a demandé à revenir des champs pour être présentée à Mme de Chantal de passage en Savoie. Les allusions se précipitent. Le saint, qui ne veut pas être appelé « notre bon et saint évêque » dans les lettres que ces dames échangent, est en peine de Philothée pendant *l'année du noviciat* et aime à recevoir de ses nouvelles, bien qu'elle lui donne de grandes consolations (1). Au commencement de 1608, il s'attriste de la savoir malade et seule, son mari étant en Piémont, et il ajoute : « C'est un cœur bien net et propre; je suis marri de la voir si peu souvent en particulier. Elle témoigne de vous chérir passionnément... » Enfin, le 4 mars 1608, de Rumilly où il descendait chez Mme de la Fléchère, il fait cette révélation significative : « C'est une bonne âme et admirable à ne se point embarrasser... *Elle ne m'avait jamais écrit de son âme que ces jours passés...* »

Retenons ce texte et sa date. Les biographes de saint François de Sales et de Mme de Charmoisy admettent généralement que celle-ci séjourna six mois à Chambéry en 1607 pour y suivre devant le Sénat de Savoie le procès de Saint-Alban — procès fameux qui dura plusieurs générations et demeura célèbre dans les annales judiciaires — et que c'est pendant ce séjour qu'elle

(1) *Lettres*, vol. III, p. 339.

communiqua au P. Fourier les lettres de son directeur. Ainsi l'*Introduction à la vie dévote* aurait été composée en 1607 et n'aurait néanmoins paru qu'au commencement de 1609. C'est mal raisonner. Le délai que l'on suppose entre les objurgations du P. Fourier et la publication est beaucoup trop long. L'évêque de Genève, après s'être laissé convaincre, se contenta de mettre en ordre ses lettres de direction, *les revit hâtivement et les accommoda de quelques petits agencements*. Une année, pour ce travail, n'est pas nécessaire et son activité n'eût pas accepté tant de lenteur. Je crois plutôt qu'il faut rapporter à l'année 1607 la première partie de l'*Introduction* (édition princeps) dont la matière est moins intime et j'inclinerais à penser que la seconde n'a été écrite qu'en 1608, après que Mme de Charmoisy eut *écrit de son âme* à son directeur (1). Dans cette même lettre du 4 mars 1608, il envoie à Mme de Chantal un exercice qu'il a fait pratiquer à Mme de Charmoisy et qui doit évidemment figurer dans l'*Introduction*. De sorte qu'il faut, selon moi, reporter à l'année 1608 les entrevues de Mme de Charmoisy et du P. Fourier et le voyage de celle-ci à Chambéry auquel il faut probablement ajouter un voyage à Paris, conformé-

(1) En 1607, Mme de Charmoisy fut gravement malade, probablement de la peste qui ravagea Annecy. Il est donc difficile de supposer qu'elle passa cette année-là six mois à Chambéry.

ment à la déposition où elle raconte elle-même l'origine du livre de saint François et conformément aussi au texte de l'*Introduction* (2e partie, édition princeps) où il est question de la vie mondaine (1).

M. de Charmoisy, appelé par les négociations dont il était chargé à des séjours fréquents à Paris et à Turin, avait donné à sa femme une procuration générale pour l'administration de ses biens. Cette preuve de confiance honore grandement celle qui en était chargée et justifie cette réputation de sérieuse intelligence qui accompagne sa mémoire. Elle alla donc s'installer à Chambéry pour solliciter ses juges selon la coutume. De loin, les conseils de l'évêque ne lui manquèrent pas, aussi bien au temporel qu'au spirituel. Plus tard il écrira à Mme de la Fléchère qu' « il est dangereux de marcher au chemin des procès (2) ». Mais il s'efforcera d'exhorter Mme de Charmoisy à la patience dans cette épreuve. Il écrira pour elle cet admirable chapitre intitulé : « qu'il faut traiter des affaires avec soin et sans empressement ni souci », chapitre que tout homme occupé devrait relire au moins une fois l'an, et

(1) La Visitation d'Annecy se fonde au contraire sur cette lettre du 4 mars 1608 pour soutenir que l'*Introduction* a été composée avec des avis écrits antérieurement à la correspondance de Mme de Charmoisy et de l'évêque de Genève et simplement communiqués à celle-ci.

(2) *Lettres*, vol. IV.

surtout à Paris où l'on est si pressé. « Jamais, dit-il, besogne faite avec impétuosité et empressement ne fut bien faite : il faut dépêcher tout bellement, comme dit l'ancien proverbe. Celui qui se hâte, dit Salomon, court fortune de chopper et heurter des pieds. Nous faisons toujours assez tôt quand nous faisons bien. » Et il nous engage à imiter les petits enfants qui, à la promenade, d'une main se tiennent à leur père et de l'autre cueillent des mûres le long des haies, non sans se retourner fréquemment vers celui qui les conduit. Ainsi devons-nous, dans les affaires terrestres, ne pas nous laisser absorber entièrement et, de temps à autre, regarder à Dieu : « S'il vous abandonne, vous ne ferez point de pas sans donner du nez en terre. » C'est l'honneur de l'homme de sanctifier sa tâche quotidienne par une pensée supérieure qui donne à la vie son vrai sens.

Des exhortations à la patience étaient bien nécessaires à qui suivait alors une affaire en justice. Le Sénat de Savoie rendait ses arrêts avec tranquillité et sans hâte. Quand un procès commençait, on n'en voyait pas la fin. Il poussait comme les arbres qui deviennent séculaires. Un jour, un bon curé de village, qui en avait un et qui en attendait impatiemment le résultat, laissa tomber dans un sermon son dépit de ces lenteurs. Il prêchait à ses paroissiens sur la Passion, et quand il vint à la condamnation du Juste, il s'écria,

dans un transport qui mêlait à sa pieuse indignation le souvenir de ses intérêts en souffrance :

— Seigneur Jésus ! que n'avez-vous été jugé par notre respectable Sénat de Savoie ! De renvoi en renvoi, vous ne seriez pas *encore* mort sur la croix !

Encore était cruel. Il fut blâmé publiquement.

L'évêque de Genève avait conquis le droit d'enseigner le calme dans l'attente. Car il avait triomphé d'un naturel ardent et emporté qu'il avait transformé en ténacité et énergie. Son empire sur lui-même était continu. Pour obtenir qu'il se fâchât, et par manière de plaisanterie, on imagina un jour de lui allumer du feu en plein été. Comme il rentrait d'une course, il s'approcha du foyer et se contenta de dire, avec cette finesse qui tempérait chez lui la raillerie :

— Le feu est bon en toute saison.

Il utilisait chaque moment sans forcer le temps ni les circonstances, ce qui est le plus grand art de vivre. S'il devait perdre quelque heure pour son ministère, il s'en servait pour la méditation et y gagnait. Un soir, comme il cheminait à dos de mulet à travers son diocèse pour aller visiter quelque paroisse de montagne, les gens de sa suite ayant hâté le pas de leur monture, il se trouva seul sur le sentier. Inquiets de ne le plus voir, ses serviteurs revinrent en arrière, et l'un d'eux, s'autorisant de la mansuétude de son maître, lui reprocha sa lenteur.

— Hé, mon ami, répondit gentiment l'évêque, nous allons comme nous pouvons.

Nous allons comme nous pouvons, c'est-à-dire nous devons commencer par accepter ce que nous ne pouvons pas changer. Ne cherchons pas à forcer les choses, c'est une mauvaise méthode. Comment modifierions-nous notre naissance, et ces conditions de temps, de lieu, d'origine, de circonstances, de dons physiques ou moraux qui nous régissent?

Dans la subordination même, n'y a-t-il pas un certain charme d'abandon? Ainsi, l'évêque raconte à Mme de Chantal, dont l'âme plus ardente et plus chaude avait davantage besoin d'être domptée et maniée, que s'en allant sur une barque à Thonon, le batelier le fit asseoir et tenir ferme sans remuer, comme bon lui semblait, et il lui obéissait docilement, l'estimant plus capable que lui en son métier (1). Saint François de Sales est un positiviste avant la lettre. Il part des faits, de l'expérience, mais nous verrons jusqu'où il s'élève. L'*Introduction à la vie dévote* est un traité pratique, destiné à montrer que la religion peut et doit imprégner tous les actes de la vie, même les plus humbles. Qui que nous soyons, où que nous soyons, nous pouvons aspirer à Dieu qui est notre désir et notre soutien. La dévotion ne se doit pas

(1) *Lettres*, vol. III, p. 297.

bannir de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du ménage des gens mariés. Loin de nous détourner de remplir notre quotidienne tâche, elle nous inspire d'y mieux satisfaire : « Le soin de la famille en est rendu plus paisible, l'amour du mari et de la femme plus sincère, le service du prince plus fidèle, et toutes sortes d'occupations plus suaves et aimables (1) ». Que chacun l'accommode à son existence particulière et s'en serve avec *le fuseau et la quenouille*, c'est-à-dire dans les devoirs de chaque jour. Car la meilleure formation de l'âme, ce sont « les petites et humbles vertus, le service des pauvres, la visitation des malades, le soin de la famille avec les œuvres qui en dépendent, et l'utile diligence qui ne vous (Philothée) laissera point oisive. » Avec ces pratiques, l'esprit sera détourné de la vanité et la volonté se fortifiera, comme notre corps s'assouplit par un exercice régulier.

Notre saint s'est rendu compte qu'il est plus difficile de se bien gouverner tous les jours que d'accomplir tout à coup une action d'éclat. Les héros d'une heure peuvent se montrer fâcheux et incommodes à l'usage. J'ai ouï parler d'un valet de chambre qui sauva ses maîtres dans un incendie fameux, et devint dès lors insolent, prétentieux,

(1) *Introduction à la vie dévote.*

ivrogne, en un mot insupportable. Sa bravoure n'avait duré qu'un instant, et la médiocrité de son caractère ne le quittait point. Défions-nous de ces merveilles de hasard qui ne se renouvellent pas. Ce qui constitue le véritable héroïsme, c'est, au contraire, la faculté de renouveler le fait accompli qui n'est qu'un produit mieux venu d'une nature dont on s'est rendu maître.

L'*Introduction à la vie dévote* n'a pas vieilli, parce que sa matière est toujours actuelle et le restera tant que la vie intérieure de l'homme sera sa noblesse. Le style a cette grâce et cette clarté qui sont des qualités de France. Le saint, qui veut être suivi et compris, emploie constamment des images, plus favorables à l'entendement d'une femme. Il lui arrive même d'en abuser, et de jouer à la série. A la troisième ou à la quatrième, on aurait bien envie de l'arrêter. Mais il a une si grande horreur de l'abstraction! M. Strowski a remarqué avec justesse que le goût lui manque quelquefois, ce goût que l'art du dix-septième siècle conduira à la perfection. C'est vrai, mais bientôt le style en s'épurant se desséchera. Il se séparera du monde des couleurs et des formes pour pénétrer dans un domaine plus intellectuel, éclairé par la seule raison et non par le soleil. Où trouver par exemple une comparaison plus parlante que celle-ci qui vient à propos de ces âmes chez qui la crainte du péché ne va pas sans quelque désir secret qui les

alanguit : « Les âmes, lesquelles sorties de l'état du péché ont encore ces affections et alanguissements, ressemblent à mon avis aux filles qui ont les pâles couleurs, lesquelles ne sont pas malades, mais toutes leurs actions sont malades : elles mangent sans goût, dorment sans repos, rient sans joie et se traînent plutôt que de cheminer ; car de même, ces âmes font le bien avec des lassitudes spirituelles si grandes, qu'elles ôtent toute la grâce à leurs bons exercices, qui sont peu en nombre et petits en effets. » Ah! si notre auteur avait su élaguer, comme de parasites broussailles, cet excès d'images trop souvent empruntées à la puérile *Histoire naturelle* de Pline, et aussi une certaine facilité d'amplification et de répétition, comme on distinguerait mieux les beaux chênes de ses avenues qui conduisent les lettres françaises aux magnifiques futaies de Bossuet!

Un autre défaut de l'*Introduction*, c'est sa composition même qui la rend incomplète. Elle fut écrite pour une personne déterminée, et il y paraît. Mme de Charmoisy aimait son mari et en était aimée. Mme de Charmoisy était fortunée et ignorait la gêne. Mme de Charmoisy avait un esprit pondéré et sans exaltation. Les conseils qui lui sont donnés s'appliquent à son cas. Sans doute, à mesure que les éditions se succédaient, l'évêque de Genève remaniait son texte, lui restituait un tour plus général. Dès la deuxième édition, il

avait demandé à Mme de Chantal, à Mme de la Fléchère ses lettres de direction pour les utiliser. Mais ces agencements nouveaux ne parviennent pas à modifier le sens de l'ouvrage. Et même j'imagine qu'en relisant sa correspondance avec Mme de Chantal, il se rendit bientôt compte de la difficulté d'une interpolation. Cette âme-là, fougueuse et véhémente, n'avait besoin que d'être calmée dans son ardente course vers Dieu. Si l'on publie un jour à part les admirables lettres qu'il lui écrivit, ce sera constituer un nouveau traité de la vie dévote, mais d'un usage plus rare, réservé à ces cœurs où le sang bouillonne, et d'où la vie coule généreuse et accélérée.

Ainsi toutes les femmes ne trouveront pas dans l'*Introduction* une réponse à leurs incertitudes, à leurs rébellions, à leurs gémissements. Celles qui subissent d'injustes abandons, celles que l'ignorance ou des influences étrangères ont conduites au mariage où elles n'ont pas rencontré l'amour, celles qui n'échappent pas à ces romanesques enthousiasmes que la vie défleurit, comme le temps fait des roses, celles qui, même dans une position sociale supérieure, connaissent les irritants soucis d'argent, ne seront pas satisfaites. Dieu les appelle autrement. Sans doute il est longuement question du mariage dans l'*Introduction*, mais c'est du mariage d'amour. Sans doute il est question des faux sentiments dont notre cœur, à

tort, s'encombre, mais ce sont les *passions tristes*, et les *amourettes* et les *amitiés*, non point ces passions qui emportent l'âme comme la mer un fétu de paille. Sans doute il est question de servir les pauvres, mais non point de supporter la pauvreté quand on la doit dissimuler à tous les yeux comme une tare.

Et cependant, je ne sais si même celles-là, dont le cas spécial n'est pas traité et qui traînent dans la vie mondaine des âmes plus grièvement blessées, ne trouveront pas dans l'*Introduction* un réconfort. Saint François de Sales est de ces auteurs dont on ne pressent pas du premier coup la puissance d'élan. Il possède déjà la divine mesure classique, dans le ton sinon dans la forme encore trop lâche. Il ne crie pas, il ne gesticule pas, il ne s'emporte pas; mais sa fermeté et son insistance finissent par imposer son autorité. Ainsi l'on n'aperçoit pas tout d'abord l'ardeur invincible qui s'abrite sous ce calme apparent, comme on ne distingue pas sans peine, à la surface régulière d'un fleuve large et profond, la rapidité de ses eaux. S'il néglige les maux que les circonstances extérieures nous apportent, avec quelle sûreté de main il traite toutes ces maladies du cœur qui « s'en viennent à cheval et en poste, mais s'en vont à pied et au petit pas », et qui trouvent leur origine dans l'obscur fond de nous-mêmes! Il craint pour Philothée le découragement : dans cette lutte cons-

tante que nous livrons pour déblayer le chemin qui conduit à Dieu, c'est un gage de victoire que d'être toujours prêt à combattre : soyons en armes et vigilants, et non déconcertés et d'avance déconfits. L'inquiétude est « le plus grand mal qui arrive à l'âme, excepté le péché... », l'inquiétude qui provient « d'un désir déréglé d'être délivré du mal que l'on sent, ou d'acquérir le bien que l'on espère », et qui empire notre état comme les mouvements d'un oiseau dans le filet qui le retient assurent davantage sa captivité. La tristesse, elle, est « comme un dur hiver qui fauche toute la beauté de la terre et engourdit tous les animaux, car elle ôte toute suavité de l'âme et la rend presque percluse et impuissante en toutes ses facultés ». Enfin prenons garde encore à ces faux désirs pour des *objets absents et qui ne se présenteront jamais, car ils divertissent notre esprit des objets présents dont, si petits qu'ils soient, nous pourrions faire grand profit*. Oui, toute une végétation parasite pousse autour de notre arbre de vie et l'empêche de monter. Arrachons cette mauvaise herbe. Quand les orages du ciel viendront, l'arbre mieux enraciné et nourri de sève sera plus résistant. Et comment les orages ne viendraient-ils pas? Nul n'échappe à la douleur ni à la mort, et quant à la pauvreté, puisqu'un jour nous détachera de toutes choses, commençons par un peu de détachement volontaire.

Ce livre, qui s'adresse aux femmes du monde, non à celles qui habitent les monastères, devait traiter de l'amour humain. Avec quelle ampleur et quelle dignité, nous le verrons. François de Sales ne le sépare pas dans son essence de l'amour de Dieu. Tous deux prennent leur source dans cette ardeur du cœur qui ne se confond ni avec les sens, ni avec l'entendement, et qui nous sert comme eux, plus sûrement qu'eux, à connaître la beauté et l'harmonie de l'univers. Si l'un ne se contente pas de ce qui paraît fixer l'autre, il lui montre par son exemple l'ascension finale qu'il faut entreprendre, même alourdi d'un poids nouveau et si cher.

Pascal distinguera pareillement trois ordres de réalités : les corps, les esprits, et ce que son commentateur, M. Strowski, appelle comme lui la charité, et qui se confond avec le cœur. C'est la volonté qui commande à nos énergies intérieures et rétablit en nous l'unité. Mais la volonté, réduite à elle seule, serait impuissante à lutter contre l'armée de nos instincts, de notre sensualité, de nos vices intellectuels. Que l'amour intervienne et, vivifiée, elle triomphera de tant d'obstacles (1). La qualité de notre amour déterminera donc exactement celle de notre volonté, c'est-à-dire notre nature, noble s'il est noble, corrompue

(1) F. Strowski, *op. cit.*

s'il est corrompu. De quelle importance est cet amour humain d'où dépend la droiture ou la dégradation de notre vie! Aussi quelle chaleur le saint met-il dans l'exhortation qu'il adresse aux époux! « O mariés, leur dit-il, ce n'est rien de dire : aimez-vous l'un l'autre d'un amour naturel, car les paires de tourterelles font bien cela ; ni de dire : aimez-vous d'un amour humain, car les païens ont bien pratiqué cet amour-là ; mais je vous dis, après le grand apôtre : *Maris, aimez vos femmes comme Jésus-Christ aime son Église ;* ô femmes, aimez vos maris comme l'Église aime son Sauveur. Ce fut Dieu qui amena Ève à notre premier père Adam et la lui donna comme femme : c'est aussi Dieu, mes amis, qui, de sa main invisible, a fait le nœud du sacré lien de votre mariage, et qui vous a donné les uns aux autres ; pourquoi ne vous chérissez-vous pas d'un amour tout saint, tout sacré, tout divin? »

Et comme l'auteur de l'*Introduction* s'adresse spécialement aux femmes, cet amour, il demande aux jeunes filles de s'y préparer en se gardant jalousement pour le fiancé qui viendra. « Je pense, leur dit-il, — et c'est un écho des conseils qu'il adressait à toutes celles qui venaient à lui pour le consulter, — je pense que c'est une grande tromperie de présenter, au lieu d'un cœur entier et sincère, un cœur tout usé, frelaté et tracassé d'amour. » Il souhaite que la jeune fille,

au lieu de fleureter, se prépare à une unique affection et pour lui laisser toute sa force n'en gaspille rien par avance.

Mais il avise que ce bel amour, la mort, sans pitié, le brise. Ce sera un grand honneur de lui demeurer fidèle indissolublement, et ce sera la preuve de sa vérité. « D'aimer le mari tant qu'il est en vie, c'est chose assez triviale entre les femmes; mais l'aimer tant qu'après la mort d'icelui, on n'en veuille point d'autre, c'est un rang d'amour qui n'appartient qu'aux vraies veuves. Espérer en Dieu, tandis que le mari sert de support, ce n'est pas chose si rare, mais d'espérer en Dieu quand on est destitué de cet appui, c'est chose digne de grande louange : c'est pourquoi on connaît plus aisément en la viduité la perfection des vertus qu'on a eues au mariage ». Sans doute, dans cette glorification de l'amour indestructible, la pensée de Mme de Chantal, frappée en pleine jeunesse au milieu du cœur, ne lui est pas étrangère, car le chapitre sur les veuves ne figure pas dans l'édition princeps de l'*Introduction,* qui est plus directement le livre de Mme de Charmoisy.

Et de quels soins, de quelle surveillance il engage la femme à entourer, pendant le mariage, cet amour conjugal! On devine, à ses paroles, l'honnêteté de Philothée. Mais cette honnêteté se peut enfreindre en toutes sortes de circons-

tances qui paraissent anodines et insignifiantes. C'est par l'oreille qu'on prend les femmes : il faut donc se méfier des paroles. En dehors des trahisons dont sa correspondante semble incapable, il importe d'éviter ces trahisons légères auxquelles, d'habitude, on n'attache pas d'attention. Il est aisé de ne point donner de rival au mari, ni de rivale à la femme, quant au corps, mais il n'est point si aisé de n'en point donner quant au cœur : « Ce n'est pas chose si facile, ajoute-t-il, de s'empêcher des œillades, de donner ou recevoir de l'amour, de procurer des grâces et menues faveurs, de dire et recevoir des paroles de cajolerie ». Et quelle guerre il mène contre les amourettes qui, sans rompre la foi jurée, détrempent le cœur en *souhaits, désirs, soupirs, muguetteries et autres belles niaiseries et vanités*, et préparent à l'avance les conditions de la défaite ! On ne joue pas impunément avec l'amour, car on ne lui fait pas sa part. Tel croit échapper à son feu qui, pour en avoir reçu une étincelle, est bientôt consumé. Et cela est juste, un si précieux objet ne pouvant servir d'amusement. Une femme ne doit pas chercher à inspirer de la passion, ni à l'entretenir quoiqu'elle soit décidée à ne jamais lui céder ; et d'ailleurs, qu'en sait-elle ? Ce sont là manèges indignes de la coquetterie (1).

(1) Ainsi, plus tard, Benjamin Constant stigmatisera la coquetterie dans une lettre à Mme Récamier : « Chacun a moyen

Ne serait-il pas curieux de comparer les paraphrases émouvantes de saint François de Sales sur l'union conjugale et les grâces détachées avec quoi jouait avant lui Montaigne pour interdire au mariage le dangereux enthousiasme de l'amour, et l'inviter à se contenter d'un bon petit commerce de tranquille affection? Notre saint, au cœur plus chaud, repousse une telle médiocrité de sentiments. Pour Montaigne un bon mariage, *s'il en est*, refuse la compagnie et condition de l'amour. C'est une douce société d'utiles et solides offices et il en advient ce qui se voit aux cages : « les oiseaux qui en sont dehors désespèrent d'y entrer, et d'un pareil soin en sortir ceux qui sont au dedans. Socrate enquis qui était plus commode, prendre ou ne prendre point de femme : « Lequel des deux on face, dit-il, on s'en repentira. » Tandis que François de Sales exige un foyer tout illuminé.

Au-dessus de toutes les fausses amours, l'auteur de l'*Introduction* élève les vraies amitiés qu'il différencie avec soin. Une amitié naît d'une communauté de goûts, de pensées, d'aspirations. Ainsi la science, la beauté du monde, la charité en font naître. Plus les sentiments que met en

de nuire, et chacun est également coupable quand il s'en sert, depuis l'homme qui poignarde jusqu'à la femme qui veut s'assurer de son charme au risque de l'agonie à laquelle elle abandonne le malheureux qui s'y est laissé prendre. »

commun l'amitié sont vertueux et purs, plus cette amitié l'est elle-même. Comme les chevaux attelés à deux vont plus vite et s'excitent l'un l'autre à courir, ainsi les âmes, engagées dans l'amitié, s'élancent plus ardemment vers le bien. Dieu ne nous a point interdit le choix dans nos affections. Jésus aima Jean, Lazare, Marthe et Madeleine d'une dilection particulière, et les plus grands serviteurs de Dieu n'ont pas donné leur cœur à tous avec impartialité. « La perfection ne consiste pas à n'avoir point d'amitié, mais à n'en avoir que de bonne, de sainte et sacrée. » Celle-là, saint Thomas l'appelle une vertu. Mais quelle prudence il faut apporter dans son discernement, puisqu'elle peut dissimuler l'appel dangereux de l'amour! Appel d'autant plus dangereux que sa voix revêt un charme plus délicat. « Taillez, tranchez, coupez, dit le saint avec la dernière énergie; il ne faut pas s'amuser à découdre ces folles amitiés, il les faut déchirer; il n'en faut pas dénouer les liaisons, il les faut rompre ou couper; aussi bien les cordons et liens n'en valent rien. Il ne faut point ménager pour un amour qui est si contraire à l'amour de Dieu. » Ce n'est pas ingratitude vis-à-vis de son ami, c'est lui rendre un bien qu'il avait perdu et ne réclamait pas, il est vrai : la liberté, la paix du cœur.

Mais une amitié éprouvée, dont le but est tout

spirituel et divin, procure à l'âme qui la reçoit et la donne un incessant réconfort et exalte son désir de perfection. Elle n'est pas si rare que l'imagine le vulgaire, toujours prêt à la mal interpréter, chez ceux et celles qu'un même idéal de science, d'art, de religion enflamme : à plus forte raison chez les saints. Ce sentiment, exceptionnel entre un homme et une femme, au-dessus de la commune mesure, et qui réclame, pour être maintenu dans ses limites, ou plutôt pour être soulevé au-dessus des bornes humaines, deux êtres supérieurs et assoiffés de Dieu, c'est celui-là même qu'ont ressenti François de Sales et Jeanne de Chantal. Affection *blanche plus que la neige, pure plus que le soleil,* et dont il semble bien que dans l'*Introduction à la vie dévote* le saint parle plus pour montrer l'ascension des sentiments humains jusqu'à Dieu, que pour la conseiller même à la pieuse Mme de Charmoisy, assez clairvoyante pour reconnaître avec simplicité son infériorité vis-à-vis de Mme de Chantal, assez noble de cœur pour comprendre la beauté d'une amitié née et grandie en Dieu. Affection dont les témoignages sans cesse renouvelés dans la correspondance du saint nous entraînent loin des plaines où les hommes vivent courbés, nous tirent jusque sur ces cimes où règnent le silence et l'immobilité des glaces, où l'air est à peine respirable, mais où l'on a dans les yeux le voisinage du ciel et sur le visage le

souffle divin. « Quel plaisir d'aimer sans craindre d'excès! Il n'y en a jamais point où on aime en Dieu. » Consacrés l'un à l'autre, ils ne sont plus deux êtres : en Dieu même ils se savent, ils se sentent confondus. Rien ne leur coûtera pour mieux tendre à cette unité. Ils rechercheront le sacrifice qui est le plus sublime don de nous-mêmes, « afin que d'un cœur tout écorché, mort et matté, Dieu respire l'odeur agréable d'un saint holocauste. »

Le plus dédaigneux reproche que saint Paul adresse aux Gentils, c'est celui d'être des gens *sans affection*. Pour saint François, il y a tout à attendre des cœurs que l'amour a ouverts. « Il faut mourir ou aimer, car qui n'aime pas, dit saint Jean, il demeure en la mort. »

IV. — VIE DE MADAME DE CHARMOISY

L'*Introduction à la vie dévote* composée, Mme de Charmoisy a joué son rôle. Pourtant sa vie ne cesse pas de nous intéresser. Ne devons-nous pas y rechercher la mise en pratique d'un si bel enseignement, et comme la preuve par les faits de l'intelligente direction de saint François de Sales? Lui-même continue de suivre et de conseiller cette âme choisie. L'un de ses principaux traits de caractère est précisément celui qui distingue les

grands hommes d'action : l'esprit de suite, la ténacité. Sa douceur n'était qu'une énergie apprivoisée. Il s'obstinait sans relâche dans son but. Quand il avait élu un cœur pour l'amour de Dieu, il n'avait point de cesse qu'il n'y eût exalté cet amour.

Sa correspondance fait toujours une place à Mme de Charmoisy. En 1608, il l'engage à se détacher de plus en plus du monde, non à cesser de le fréquenter : chacun a ses devoirs d'état, et une femme ne saurait sans préjudice pour sa condition les remplir avec négligence ; l'important est de ne pas accorder son affection à cette « misérable vanité du monde (1) ». Une autre lettre lui recommande le courage en toute occasion. Les temps allaient venir où Mme de Charmoisy en aurait le plus grand besoin. Souvent aussi, il lui demande des services. Elle reçoit chez elle, rue de l'Isle, à Annecy, pour les fêtes de Noël pendant lesquelles l'évêque devait prêcher, l'abbesse de Sainte-Catherine avec quatre religieuses et quatre pensionnaires, dont cette Marie-Aimée de Blonay qui eut à cette occasion un long entretien avec saint François ; car déjà elle songeait au cloître et plus tard on la devait appeler *la crème* de la Visitation Une autre fois, c'est une postulante, Mlle d'Escrilles.

(1) *Lettres*, vol. III, p. 384.

La Visitation se fondait à Annecy en 1610, dans la maison de la Galerie qui ne devait pas longtemps lui suffire. A l'éloge de ses Visitandines, l'évêque joindra plus d'une fois l'éloge de Mme de Charmoisy, comme s'il voulait réunir en un bouquet la piété du monastère à la piété de la vie de famille (1). Il se plaint même, à Mme de Chantal, de ne pas la voir aussi souvent qu'il voudrait, et lui cite avec joie cette ferveur qui lui est agréable. A Mme d'Aiguebelette, il la citera pareillement en exemple. A la ville comme à la campagne, il la sait désormais occupée de Dieu, même quand le souci des relations paraît l'absorber, ou le soin de ses vendanges.

Le 30 août 1610, il accepte de tenir sur les fonts baptismaux son dernier enfant auquel il donne le nom de François, et qui devait mourir moins d'un an plus tard (7 juillet 1611) (2). Sans doute l'évêque assista Mme de Charmoisy dans ce chagrin qui inaugurait pour elle toute une série d'années douloureuses. Quelques mois après, le 1er novembre, il lui écrit, la devinant attristée : « Nous allons incessamment et tirons pays du côté où sont nos trépassés, et en deux ou trois moments nous y arriverons ; pensons seulement à bien marcher et à suivre tout le bien que nous avons

(1) *Lettres*, vol. IV, p. 295 et suiv.

(2) *Journal de saint François de Sales durant son épiscopat*, *op. cit.*

reconnu en eux. » Il pensait à ses morts vers lesquels il marchait et qu'il devait bientôt rejoindre lui-même, après une vie si chargée d'œuvres qu'il faut bien consulter les dates entre lesquelles elle se trouve serrée pour constater avec étonnement sa brièveté. Mais le temps est-il autre chose qu'une mesure de convention, et la journée si précieuse que perdent les uns, d'autres la remplissent à la faire déborder.

Une obscure affaire Berthelot nous permet de mieux connaître l'attachement de l'évêque de Genève pour ses cousins de Charmoisy. Le mari de Philothée n'avait pas cessé, dans la faveur, de conserver sa dignité et son indépendance. L'esprit de finesse, assez fréquent dans les anciennes races savoyardes, et l'habitude de la cour l'avaient préservé de bien des écueils. Mais avec un prince aussi fantasque et incertain que le duc de Nemours, comment être assuré du lendemain? A partir de juillet 1609, sa carrière, si heureuse jusqu'alors, subit une éclipse. Sans être en disgrâce positivement, il n'accompagne plus son prince à Paris, il n'est plus chargé de missions. Du moins, cette demi-retraite l'autorise à une vie de famille plus étroite. En février 1613 éclate cette affaire Berthelot, au moment où Mme de Charmoisy allait partir pour la Normandie, appelée par quelque arrangement de sa fortune personnelle.

Berthelot était un subalterne qui, à force de flatteries, s'était haussé dans la confiance du duc de Nemours. Comme il arrive à ces sortes de parvenus, il était détesté dans Annecy qui ne lui pardonnait pas cette élévation. Un soir il fut guetté, arrêté et bâtonné sans qu'il pût distinguer ses agresseurs. Il accusa, ou fit accuser Claude de Charmoisy, Louis de Sales, tout le parti qui lui était opposé. Sans enquête, sans preuves, sans même l'ombre d'une présomption, M. de Charmoisy fut exilé dans sa terre de Marclaz. Nous voyons alors saint François se multiplier pour la défense et le réconfort de ses amis. Avant de partir en pèlerinage pour le tombeau de saint Charles Borromée, il commence en faveur de M. de Charmoisy une série de démarches que le voyage n'interrompt pas. A Turin, il sollicite sa grâce. De retour à Annecy le 25 mai, dès le 9 juin il supplie pour la cinquième fois le duc de Nemours de mettre à exécution l'élargissement de M. de Charmoisy que ce prince, oublieux de sa parole, lui avait promis, et dans une de ses lettres je relève cette formule d'une magnifique concision : « S'il suffit d'accuser, qui sera innocent? » Le 21, Mme de Charmoisy réclame à nouveau son appui demeuré sans effet. Le 19 juillet, nouvelle intervention auprès du duc de Nemours qui ne dut se décider qu'à la fin de septembre à céder, car le prélat ne le remercie que le 4 octobre de l'élar-

gissement enfin obtenu de M. de Charmoisy (1).

Cette affaire eut pour effet de resserrer des liens d'amitié déjà si étroits. En avril 1614, nous voyons l'évêque se rendre à Chambéry pour y rejoindre ses amis qu'y rappelle le fameux procès Saint-Alban. L'année suivante, il donne rendez-vous à M. de Charmoisy dans la vallée d'Abondance qui est à l'extrémité de son diocèse, du côté de la Suisse. Au mois de janvier 1616, en plein hiver, apprenant que Mme de Charmoisy est dangereusement malade à Samoëns, il se rend en grande hâte auprès d'elle, amenant avec lui — on le reconnaît à ce trait pratique — le médecin Grandis dans ce pays dépourvu de ressources. Après être resté trois ou quatre jours à Samoëns, il rentre à Annecy le 24, prêche chez les Barnabites le 25, et le 26, sur le rapport qu'elle est au plus mal, il repart malgré la neige, mais ne peut franchir les Bornes où cette neige s'est entassée. Il doit revenir sur ses pas et regagner son évêché où il ne tarde pas à recevoir de meilleures nouvelles (2). On peut, à cet épisode, juger de son dévouement.

Peu après, M. de Charmoisy eut sa revanche, mais de courte durée. Nommé par le duc de

(1) *Journal de saint François de Sales durant son épiscopat.* — Voy. aussi les *Lettres du président Favre*, t. Ier, et l'ouvrage de Jules Vuÿ.

(2) *Journal de saint François de Sales durant son épiscopat.*

Savoie, Charles-Emmanuel, grand maître de l'artillerie, puis ambassadeur extraordinaire en Suisse, il venait, à peine de retour, d'être désigné pour accompagner à Paris le fils de son souverain, lorsqu'il mourut brusquement à Chambéry, le 28 octobre 1618, seul, à l'hôtel. Mme de Charmoisy était alors malade à Marclaz, si malade qu'elle dut attendre un mois pour revenir de Marclaz à Annecy où, dès le 2 novembre, le corps de son mari avait été enseveli dans l'église Saint-François, aujourd'hui la cathédrale. Son bonheur était brisé. Les consolations que dut lui prodiguer l'évêque de Genève dans ce désastre, on les peut deviner à la délicatesse de son *cœur de chair*. Ce fut lui qui, prévenu le 31 octobre, avant elle, dut amortir le coup.

Six mois après, elle était si peu consolée que la mère de Chantal lui écrivait de Bourges : « Courage, ma très chère sœur; je dis ceci avec un sentiment extrême, et, certes, avec la larme à l'œil, tant je suis tendre à votre cher cœur; mais courage pourtant, tenez le dessus à tous vos sentiments, et, avec une sainte générosité et un cordial amour à la Providence, vivez avec une sainte joie et une sainte espérance de la vie éternelle en laquelle nous reverrons tous nos chers amis, mais surtout le souverain bien de nos amis et le nôtre, duquel nous jouirons éternellement, sans interruption, moyennant sa divine miséri-

corde (1). » Celle-là avait le droit d'enseigner le courage. Son mari lui avait été rapporté de la chasse mourant, tué par la maladresse d'un ami. En un instant elle avait tout perdu. De cette épreuve elle était sortie transformée, morte au monde, mais apportant une vie nouvelle au service de Dieu. Et même, domptant sa révolte, pour obéir au dur conseil de saint François de Sales qui, la connaissant, savait jusqu'à quelles hauteurs et extrémités il pouvait conduire cette grande âme, cinq ans après elle avait accepté de recevoir le meurtrier de M. de Chantal et lui avait offert, en signe de pardon et de paix, de tenir sur les fonts baptismaux l'enfant qu'il venait d'avoir. De crainte de se citer en exemple, elle ne rappelle pas à Mme de Charmoisy son propre déchirement, mais quelle fraternelle sympathie dans ces mots : *Je suis tendre de votre cher cœur !*

L'évêque assista à la cérémonie d'anniversaire et au dîner d'usage. Une dernière fois, enfin, il est question des Charmoisy dans sa correspondance, et c'est pour recommander au duc de Savoie le jeune fils de son ami en 1621 (2). Il l'avait connu tout enfant et souvent reçu et *caressé tout plein* dans son palais épiscopal. L'année suivante, le 28 décembre, âgé de cinquante-cinq ans, mais ne s'étant jamais reposé et n'ayant

(1) *Lettres de sainte Jeanne de Chantal*, I.
(2) *Journal de saint François de Sales durant son épiscopat*.

jamais eu un seul jour entier pour « ses pauvres livres », il mourait à Lyon et non point dans son cher Annecy où l'on ramena son corps pour l'inhumer dans l'église de la Visitation (24 janvier 1623). Le 10 janvier, Mme de Charmoisy, dont l'amitié et la reconnaissance savaient triompher de la chétive santé, quittait Marclaz pour venir assister à ses obsèques.

Elle vécut plus de vingt ans encore. Son mari lui avait laissé une lourde charge d'éducation et d'administration, dont elle s'acquitta avec une force d'âme qu'il nous sera aisé de surprendre dans ses lettres et dans son compte de tutelle. Elle avait eu, nous l'avons vu, trois enfants, un fils Henry, une fille Françoise et un second fils qui mourut tout petit. Henry ne lui donna que des ennuis. En vain François de Sales et le président Favre, en souvenir de leur ami Charmoisy, s'efforcèrent-ils de l'aider à réformer cette mauvaise nature. Elle n'en put rien tirer. Fut-elle coupable de faiblesse à son égard, comme il arrive à tant de mères qui, sans l'appui du père, ne savent gouverner leurs fils? Je crois plutôt que sa fermeté, développée par la discipline intérieure, manqua de ce doigté incomparable qui était l'art de son propre directeur.

J'engage les mères trop sentimentales, toujours inquiètes de peiner ou choquer les chers petits, à lire sa correspondance avec son fils, ou du moins

les quelques lettres qui nous sont parvenues (1). Elle le secoue sans cesse et rudement, mais c'est pour son bien, et d'ailleurs ne néglige rien de ce qui doit compléter une éducation de jeune homme. Elle organise, pour développer son esprit et affiner ses manières, un voyage à Paris, *à condition qu'il se rende honnête homme*, « car d'envoyer un sot à Paris, ajoute-t-elle, ce serait se faire moquer de nous-mêmes. » Un honnête homme, en ce temps-là, devait avoir quelque culture. Bien des sots, aujourd'hui, passent pour honnêtes gens. Elle l'engage à ne jamais perdre son temps, et ordonner toutes les heures du jour pour apprendre quelque chose : les exercices physiques, les mathématiques, les visites sont utiles : « encore ne faut-il point oublier la langue latine, il faut avoir quelque bon livre d'histoire qui ne soit guère grand et le lire souvent et raconter ce qu'on a appris dans le livre... » C'est le moyen de se former à la conversation. Elle lui nourrit à Marclaz un bon cheval pour voir, quand il y viendra, s'il saura le dompter. « Si je vois que le cheval soit maître de vous, ce sera la preuve que vous ne serez encore bon maître, et puis je serai bien fâchée. Il faut donc se rendre bon maître, non seulement en cette vertu, mais en toutes les autres

(1) Jules Vuy, *Vie de Mme de Charmoisy*, t. II : *pièces justificatives et documents divers. — Archives du comte Amédée de Foras.*

qu'un gentilhomme de votre sorte doit savoir. »

Ses recommandations vont tour à tour du moral au physique et, non sans franchise, elle lui signifie son appréhension qu'il ne soit cagneux, « car enfin, il n'y a rien de si odieux au monde, ni si digne de mépris, qu'un gentilhomme cagneux. » Elle a appris aussi, par un mauvais rapport de son précepteur, qu'il n'avait pas de soin de sa toilette ni de son linge : aussitôt elle le gourmande vigoureusement : « On m'a dit que vous vous en alliez, à l'ordinaire, tout taché et débraillé ; outre que cela est extrêmement laid à un gentilhomme, c'est d'ailleurs que vous deviendrez si gros et si décontenancé, que vous en serez odieux au monde. Mon Dieu, vous avez un si bel exemple de propreté devant les yeux, de Monseigneur le prince qui n'est jamais taché et si propre ; voilà comment vous ne profitez pas de ce que vous voyez devant les yeux, tous les jours. »

Mme de Charmoisy avait renoncé au monde pour elle-même ; elle n'entendait pas que son fils y parût à son désavantage. D'ailleurs, saint François de Sales, dans l'*Introduction à la vie dévote,* s'expliquant sur la bienséance des habits, n'avait-il pas écrit que la netteté extérieure représente, en quelque façon, l'honnêteté intérieure ? Et quels justes conseils il avait donnés au jeune de Chantal partant pour la cour, l'engageant principalement à ne pas s'embarrasser parmi les amourettes, à

éviter le jeu qui est un exercice de fainéant, à dompter la mollesse du corps, et à porter en toute occasion un cœur courageux (1) ! Mme de Charmoisy, formée à cette école, répète à peu près les mêmes formules, mais il lui manque cet art de persuader que le saint possédait à un si haut degré. Elle y met plus de sécheresse et d'âpreté, une affirmation plus catégorique. Sans cesse elle répète à son fils de ne pas perdre son temps. A Turin, qu'il évite les femmes : ne lui a-t-il pas promis de ne pas « s'embarquer d'affection? » Mais qu'est-ce que cette bouquetière de Chambéry à qui il s'est vanté de demeurer fidèle? Elle ne veut pas de ces sottes histoires. Les sottes histoires recommencent sans cesse, et de plus en plus avilissantes.

Pourtant cette correspondance, dont l'énergie est le caractère, s'attendrit quelquefois, et c'est lorsqu'elle évoque la mémoire de M. de Charmoisy. Alors, elle conjure le fils d'imiter le père, de lui ressembler et, vaincue, elle l'appelle *mon cher enfant,* au lieu de ce bref *mon fils* qui commence ses lettres. Et comme on devine sa sollicitude maternelle dans une phrase comme celle-ci : « Je me porterai toujours bien quand je vous saurai en bonne santé et que vous soyez bien sage et bien vertueux. » Ce n'est pas le temps de la sen-

(1) *Lettres de saint François de Sales,* vol. IV.

siblerie et l'on a trop le respect de ses sentiments intimes pour les étaler comme il est de mode aujourd'hui. Ainsi convient-il de les deviner un peu. Ce cœur de Mme de Charmoisy, on le retrouve dans d'autres lettres où elle protège le souvenir de son mari sans aucune phraséologie, rien qu'avec des faits, mais l'exposé des faits a son éloquence et sa chaleur.

Le jeune Henry de Charmoisy se montra indigne d'une telle mère. Il avait hâte de jouir de ses biens, et la tutelle de celle-ci lui pesait. Il entra un jour à Marclaz où elle avait rassemblé les pièces de son administration, et brisa les portes de la chambre où elle avait serré son inventaire, ses papiers et mémoires, dont il s'empara. Il préparait, par une telle ingratitude, la chute de sa maison. Elle le comprit et davantage se réfugia en Dieu. Cependant, elle dut soutenir contre lui un procès en reddition de comptes, qui se termina par un arbitrage. Le 5 mars 1632, elle remit son compte de tutelle au marquis de Lullin, qui jouissait de l'estime publique, et auquel les deux parties adjoignirent le seigneur de Bonnevaux et le baron de Thorens. Le 14 novembre, cet arbitrage, qui eut un retentissement considérable, fut solennellement rendu et signé, en présence d'un grand nombre de témoins ecclésiastiques, nobles et bourgeois. Henry de Charmoisy non seulement y reconnaît ses torts, mais remercie sa mère de

toutes ses libéralités; il y exprime enfin le désir et l'espoir qu'*à l'avenir, elle lui continuera son amour et bonne affection.* Ainsi est attestée la loyauté d'une administration qui ne se contenta pas de conserver les biens, mais sut les faire valoir. Mme de Charmoisy avait ajouté des libéralités personnelles à ses obligations de tutrice. On a donc la preuve d'une activité physique que la maladie ne parvenait pas à arrêter et d'une intelligence pratique, capable de surveiller et de diriger toutes les propriétés éparses dont j'ai fourni la nomenclature.

J'ai connu, dans mon adolescence, une vieille dame de la plus haute aristocratie, sous les traits de qui j'aime à me représenter Mme de Charmoisy pendant sa tutelle. Elle avait cinq ou six châteaux disséminés en Savoie et se rendait de l'un à l'autre dans sa berline aux saisons appropriées à chacun : l'été dans la montagne, l'automne aux pays de vignes et l'hiver dans le voisinage des villes. Jamais on ne put obtenir qu'elle se servît du chemin de fer : elle préférait les longues routes et les bons chevaux. Un jour elle versa dans un fossé : tandis que ses gens s'agitaient, comme elle ne pouvait leur venir en aide, elle continua le chapelet qu'elle avait commencé. Elle tutoyait ses fermiers qui l'adoraient, bien qu'elle les morigénât vertement et les poussât vers Dieu avec autorité. Sa maigreur excessive donnait à son

visage et à ses mains une teinte diaphane presque transparente à la lumière. Quand elle parlait de Dieu, un afflux de sang — venu d'où? c'était un mystère — montait à ses joues desséchées. Et cette ardeur dévoilait la tendresse de son cœur, qu'elle prenait grand soin de dissimuler dans la vie ordinaire, car elle détestait pareillement la familiarité et la faiblesse. Jeune fille sans mère, elle avait dû recevoir chez elle le roi Victor-Emmanuel, et son père ne put obtenir qu'elle cachât à leur hôte royal la désapprobation que lui inspiraient des actes antireligieux...

J'ai anticipé sur la vie de Mme de Charmoisy pour la suivre dans ses rapports avec son fils. Sa fille Françoise lui donna plus de consolations. Par un curieux hasard, elle la mit en rivalité avec Mme de Chantal. Mlle de Charmoisy était très recherchée pour sa grâce, sa beauté et cet air de sécurité qui est rare aujourd'hui. Elle était, seule, le chef-d'œuvre des soins maternels. Parmi les prétendants figurait un M. de Ballon, de bonne maison, et qui possédait de grands biens. Le conseiller Deshayes l'appelle un des gentilshommes les plus sages et les plus riches du pays. Or, Mme de Chantal aurait bien voulu lui donner sa fille. Elle en parla à l'évêque de Genève, qui vivait encore, et qui lui répondit qu'il essaierait de renouer des négociations déjà tentées, *si M. de Ballon n'épouse Mlle de Charmoisy, qu'il recherche avec un grand*

nombre de rivaux. M. de Ballon épousa, en effet, Mlle de Charmoisy, et Françoise de Chantal accepta la demande de M. de Toulonjon, qui avait quelque quinze ans de plus qu'elle, convient Mme de Chantal. Ces *quelque quinze ans* allaient jusqu'à vingt-sept. Mlle de Chantal avait fort le goût du monde. Un jour qu'elle portait une toilette un peu trop décolletée, l'évêque de Genève lui tendit en souriant des épingles.

On assure que la rivalité des mères, quand il s'agit du mariage de leurs filles, ne connaît pas de mesure. Mme de Chantal avait l'âme trop haute pour tomber dans cette misère d'égoïsme. Elle continua de donner à Mme de Charmoisy sa fortifiante amitié. Ses lettres en font foi, souvent terminées par des formules de souvenir.

Un pieux projet réunit bientôt les deux femmes. Il s'agit de la fondation d'un couvent de la Visitation à Évian. La Mère de Chantal conduisit elle-même les religieuses qui devaient former le nouveau monastère, au nombre de six, plus trois novices. Parmi elles, je relève le nom d'une sœur Agathe de Sales. Le 4 août 1625, la petite troupe des Visitandines partait d'Annecy, couchait à Arenthon et le 5 arrivait à Thonon, où elle fut logée partie chez Mme de Charmoisy, partie chez l'avocat fiscal Marin. Mme de Charmoisy s'était réservé de recevoir la Mère de

Chantal : sa maison de la rue de Vallon (1) devait mieux servir encore, peu après, la cause de la Visitation. Le lendemain, 6 août, elle accompagna les religieuses à Évian, ainsi que Mmes de Lullin et de Brotty. Cette installation ne fut pas de longue durée. Les secours religieux manquaient à la nouvelle fondation. On décida de la transférer à Thonon. Thonon, d'ailleurs, n'avait-il pas été particulièrement illustré, aux yeux des saintes filles, par les victoires de leur fondateur sur l'hérésie? Le rôle de Mme de Charmoisy croît alors en importance. Elle cède aux Visitandines, pour une faible somme, quatre mille florins, sa maison de la rue de Vallon, « qui était belle et toute neuve », et, le 22 juillet 1627, elle alla les chercher à Évian, avec le marquis et la marquise de Lullin. A partir du 26, la clôture fut rétablie, sauf pour Mme de Charmoisy à qui il demeura permis, à titre de bienfaitrice, d'entrer et de séjourner dans le monastère, qu'elle édifiait, d'ailleurs, par son *angélique piété*.

De plus en plus, Mme de Charmoisy vivait retirée. Cependant elle ne pensa jamais à prononcer des vœux. Saint François de Sales lui avait appris qu'on peut tout aussi bien servir Dieu dans le monde. Elle passait la plus grande partie de son temps au château de Villy qu'elle s'était

(1) Rue de Vallon, n° 32. *Mémoires et documents publiés par l'Académie chablaisienne*, t. XIX.

réservé. En 1634 elle abandonna encore une partie de ses biens à son fils. Elle faisait beaucoup d'aumônes, et de la façon la plus serviable, celle qui ajoute aux bienfaits le don de soi-même. Ainsi l'on relève sur les registres des paroisses son intervention en qualité de marraine dans un grand nombre de baptêmes. En ce temps, on prenait au sérieux ce titre de marraine qui obligeait à une surveillance spirituelle. Nul doute que Mme de Charmoisy n'y ajoutât des secours temporels et n'y vît surtout une douce obligation qui la reliait au peuple de la campagne.

Elle mourut à Villy, le 1er juin 1645, date qui ne figure sur aucun registre, mais qui fut relevée sur le livre de comptes de son fermier. Elle fut ensevelie à Annecy, auprès de son mari, dans l'église Saint-François. Par son testament, rédigé avec cette netteté qui est sa marque, elle lègue quelque argent à des œuvres pies, notamment à la Visitation, mais stipule que cet argent provient de *l'épargne de ses intérêts*. Elle se souvenait des injustes réclamations de son fils qu'elle instituait néanmoins son héritier universel. Ainsi, dans ce dernier acte, elle montre sa générosité de cœur

(1) *Archives de la Visitation de Thonon.* — En 1636, les bâtiments remis à la Visitation furent échangés avec la propriété d'un sieur François Dupraz. *(Mémoires de l'Académie chablaisienne.)*

en même temps que le souci de sa scrupuleuse et utile administration.

Il n'est pas inutile de montrer la compétence pratique et la fermeté d'une Mme de Charmoisy, qui puisa sa force active dans la culture de la vie intérieure selon le bon enseignement de saint François de Sales.

V. — SAINT FRANÇOIS DE SALES ET LA VIE INTÉRIEURE

Telle est la véridique histoire de Philothée. C'est une vie conforme à la direction de saint François de Sales, et toute occupée, ainsi qu'il le recommandait expressément, car il ne détestait rien tant que l'oisiveté. Mais il ne voulait pas que nos occupations s'interposassent comme un écran entre la pensée de Dieu et nous-mêmes, et, au contraire, qu'elles fussent subordonnées à cette pensée et ennoblies par elle.

Son idéal de vie, il en a condensé la formule un jour dans une lettre à Mme de Chantal : l'activité suprême dans la sérénité. C'est une juxtaposition qui paraît presque impossible, et que bien peu réalisent. Les uns se livrent à une incessante activité, et la multiplicité de leurs tâches et de leurs luttes, sans compter l'ambition, ne va pas sans trouble de cœur et inquiétude

d'esprit ; jamais en repos, ils ne connaissent pas le calme, et leurs agitations ne dépassent pas ces buts terrestres contre lesquels ils se heurtent sans profit, comme des papillons à l'abat-jour de la lampe dont la lumière les a attirés. Les autres coulent passivement des jours tranquilles et incolores et craignent tant de perdre cette heureuse torpeur qu'ils n'osent y toucher, comme s'il suffisait de souffler sur une eau immobile pour y déchaîner la tempête. Comment l'évêque de Genève parvient-il à tirer de l'action même la paix du cœur? Par le juste équilibre de notre nature. Réaliste religieux, il a bien vu que cette nature est physique et morale, et qu'il faut tenir compte, pour la régler, des nécessités extérieures et des aspirations intimes. Remplissons nos jours sans perdre une minute, mais qu'une pensée supérieure leur donne leur vrai sens. Dominons nos actes, au lieu de nous laisser dominer par eux. Ainsi nous les transformerons, nous les élèverons, et serons étonnés de n'y pas apporter de hâte tumultueuse, mais une assurance aisée.

Toujours il part des faits. A quoi bon se révolter contre ce qui est? Mieux vaut l'accepter. Mais cette acceptation est toute active, et consiste à tirer de son sort les meilleurs effets. Ainsi disposé à la paix, l'esprit maintiendra mieux en nous la santé du corps. A l'abbesse du Puits-d'Orbe, notre saint recommande à la fois la joie

intérieure et la récréation extérieure. A Mme de la Fléchère, qui rencontre des ennuis quotidiens et qui fait trop de considérations et d'examens, il répond avec philosophie qu'il faut ainsi « cheminer par variété de petits accidents spirituels et temporels, tenant toujours néanmoins à Notre-Seigneur qui, en cette sorte, nous conduira par sa grâce à l'état immobile de la sainte éternité ». La présidente Brulart se plaint de l'obligation de recevoir : puisqu'il faut qu'elle s'impose à la conversation, qu'elle s'y rende utile ; Dieu n'est pas plus éloigné de nous dans les tracas que notre vocation exige, au contraire. Mme de Travernay, qui désirerait de prier tout le temps, est ainsi semoncée : « Vous devez mesurer la longueur de vos prières à la quantité de vos affaires ; et puisqu'il a plu à Notre-Seigneur de vous mettre en une sorte de vie en laquelle vous avez perpétuellement des distractions, il faut que vous vous accoutumiez à faire vos oraisons courtes mais qu'aussi vous vous les rendiez si ordinaires que jamais vous ne les laissiez sans grande nécessité. » Mme d'Aiguebelette, malade, est contrainte pour trouver son souffle de passer les nuits assise : « Si nous avons de la difficulté à respirer, il nous faut tant plus aspirer et soupirer en Dieu par des désirs continuels de faire progrès en son saint amour. » Car les plaintes ne servent de rien et il faut s'accoutumer à souffrir tranquillement.

Françoise Bourgeois, prieure du Puits-d'Orbe (sœur de l'abbesse), est prémunie contre les craintes imaginaires : « Il suffira bien de recevoir les maux qui de temps en temps nous arrivent sans les prévenir par l'imagination. » « Quand il nous arrive quelque chose contre notre gré, il le faut accepter de bon cœur, quoique de bon cœur on désirât que cela ne fût point. » La présidente Favre est exhortée à conserver *la sainte tranquillité du cœur*. Et Mme de Chantal elle-même est grondée pour s'être occupée, à peine convalescente, d'accommoder le nouveau logement de la Visitation : « Quelle apparence, au sortir de tant de faiblesse, s'aller travailler et rompre parmi cette fabrique! » Et quand elle se plaint des tentations : « Vraiment, vous êtes admirable, ma fille, lui écrit-il, si vous ne vous contentez pas que votre arbre demeure bien et profondément planté, mais que vous vouliez encore que pas une feuille ne soit agitée. » Car toute la correspondance de François de Sales est une admirable suite à l'*Introduction à la vie dévote :* la pensée de Dieu doit justifier notre vie ordinaire, non l'entraver.

D'autre part, méfions-nous des *passions tristes* (« nourris-toi de toute joie, a-t-il écrit ; quant à la joie du péché, n'en use pas. ») et des craintes imaginaires qui nous découragent et nous enchaînent les mains et les pieds. Persuadons-nous bien que les plus belles vertus et les plus belles intel-

ligences ne sont rien si elles ne sont disciplinées, comme les champs et les jardins ne donnent ni récoltes ni fleurs sans culture et sans soins. C'est la volonté qui les fertilise, et c'est l'amour qui met en branle la volonté. Celui qui n'aime pas laisse en friche le domaine de ses facultés, et celui-là qui demeure ainsi dans l'inertie et l'immobilité, c'est qu'il n'aime pas. Cœurs desséchés, cœurs demi-morts, ils ont à peine battu et sont déjà fatigués.

Cet art de la vie, saint François de Sales le transporte jusque dans l'examen de nos plus humbles devoirs, des menus faits quotidiens. Comme les grands hommes d'action, il descend aux petits détails, ne les jugeant pas superflus et persuadé que leur exécution assure la conduite générale. Il n'y a que les mauvais capitaines qui négligent les revues spéciales par le moyen desquelles une troupe est tenue en haleine. Quand on l'étudie de près, on est stupéfait de ses exigences. Comment ne parle-t-on couramment que de sa douceur? Comment un Huysmans montre-t-il assez d'ignorance pour l juger un saint bénisseur et fade? Jamais, de tant d'âmes qu'il eut à diriger, il ne subit la moindre influence et nulle ne résista à la sienne. Or, il en était parmi elles d'une extraordinaire énergie. Il eût triomphé de l'exaltation de la mère Angélique, qu'il dirigea trop peu de temps et qui lui a rendu ce pitto-

resque témoignage : « Pour moi, je vous déclare que jamais M. de Genève ne m'a paru mollet, comme plusieurs ont cru qu'il était. » Et le fondateur de Saint-Sulpice, M. Ollier, un autre connaisseur d'hommes, l'estimait *le plus mortifiant de tous les saints*. Mais la vulgarité s'est si répandue que l'on prend communément la classique, la divine mesure pour de la faiblesse et que l'on confond les cris romantiques et la violence avec la force.

The gentleman saint, comme a dit ce critique anglais : saint François de Sales est gentilhomme et il en garde le ton. Il a vaincu en lui définitivement la colère et la veut remplacer aussi chez les autres par la ténacité qui nous permet les buts lointains, ceux que la foule imagine volontiers inaccessibles.

Est-ce à dire que ce doux ait eu un cœur tiède ou indifférent? Je ne sais si un cœur humain fut jamais plus aimant ni plus chaud. Dans la beauté des choses et, plus encore, dans celle des âmes, il pressent, il voit le visage éternel du Dieu vivant et, dès qu'il soupçonne cette présence, il s'exalte, il s'enthousiasme, il est comme inondé d'une clarté céleste. Lorsqu'il parcourt son diocèse, il rencontre des joies inconnues jusque sur les champs de neige et de glace qu'il traverse, et dont le soleil dore les immensités immaculées. Ce silence même de la montagne, ce silence impressionnant qui semble élargir l'espace, chante à ses oreilles la gloire du Très-Haut. A

Milan, c'est la voix pure d'une religieuse qui répand dans son esprit une suavité sainte. Et que sont même ces émotions de nature ou d'art auprès de celles qu'il éprouve à suivre les élans de piété qui précipitent vers Dieu les âmes dont il a deviné tout le prix? Cette villageoise de la Roche dont il apprit la mort en pleurant, cette pauvre veuve d'Annecy qui suivait la procession des cierges avec une petite chandelle que le vent éteignit, la simplicité de leur foi le soulève. Un amour sacré le conduit tandis qu'il s'appuie à la terre d'un pied solide et d'un pas sûr.

Sa propre vie est l'illustration de sa doctrine. Souvenons-nous qu'il n'eut jamais le loisir d'écrire à tête reposée dans un cabinet de travail bien clos. On entrait chez lui comme dans un moulin, quand il était là, car il fréquentait beaucoup les grandes routes et même les chemins muletiers. Évêque à trente-cinq ans, il appartenait à son diocèse. Quel bel exemple que celui de cet évêque qui, loin de s'isoler dans son palais épiscopal, de ne se déplacer qu'avec pompe et de ne prendre la parole qu'en des solennités exceptionnelles, est le prêtre le plus connu, le plus dévoué, le plus aimé, le plus accessible de son diocèse!

Quand il rentrait le soir, fatigué de sa journée, il trouvait une accumulation de lettres et répondait à toutes. On a tiré des volumes de ses sermons, de sa correspondance. En somme, ce sont

les événements de sa vie active qui ont composé ses ouvrages dont la collection forme une masse si imposante. J'ai montré par la biographie de Mme de Charmoisy combien sa direction poussait à l'achèvement complet d'une destinée. On le montrerait, j'en suis certain, en étudiant les vies de ses autres correspondantes, une Mme de la Fléchère, héroïquement amoureuse des malades et des pauvres, une Mlle Favre cueillie par Dieu en plein bal, car, dans l'enivrement de la danse où elle excellait, elle se sentit prise tout à coup de l'invincible désir des solitudes du cloître.

Comment, après ces exemples, un biographe de saint François de Sales, M. Strowski, a-t-il pu écrire que cette direction rendait ceux qui la suivaient inaptes à la vie extérieure, et citer à l'appui l'aventure de ce petit duc de Bourgogne, élevé par Fénelon d'après ces principes et incapable, à la tête d'une armée, de songer à autre chose qu'à surveiller et préserver sa piété? Quelle pitié ce malheureux prince eût-il excitée chez notre saint, et comme celui-ci aurait eu bientôt fait de le reprendre et de le redresser! Je crois avoir suffisamment indiqué que l'originalité de l'évêque de Genève, dans son enseignement et dans la pratique, c'est précisément le rare équilibre de la vie intime et de l'activité.

Après lui, cet équilibre ne tarde pas à être faussé. Il l'est chez un Saint-Cyran, chez un

Fénelon, qui attribuent à la grâce une influence efficiente telle que nos actes en sont rendus indifférents. Mais pourquoi rapprocher de lui Fénelon? Ce n'est pas Fénelon qui continue sa doctrine et s'apparente à lui, c'est le plus grand orateur sacré du dix-septième siècle, Bossuet. Ce doux, ce suave, ce mesuré François de Sales, a rencontré ses heures de sublimité. Qu'on lise dans sa correspondance la lettre qu'il écrivit à Mme de Chantal après la mort de sa mère, celle qu'il adressa au président Frémyet sur l'assassinat de Henri IV, et qui, déjà, sur la vanité des grandeurs terrestres prend le ton des *Oraisons funèbres*, qu'on lise surtout, — et sans *se torcher les yeux*, si l'on le peut, — celle que reçut Mme de Chantal après la mort de la petite Jeanne de Sales.

Cette jeune sœur de l'évêque avait été emmenée en Bourgogne par Mme de Chantal qui l'aimait beaucoup et la confondait avec ses enfants. Elle fut atteinte d'une maladie presque foudroyante qui l'emporta. Mme de Chantal, désespérée, avec cette violence de sentiment généreux qui la conduisait au delà de la vérité avant que l'influence de son saint ami ne l'eût bridée et calmée, avait offert à Dieu, en veillant la mourante, sa propre vie en échange ou même la vie de l'un de ses enfants. François de Sales, après lui avoir raconté, — si simplement, — comment sa mère apprit que la petite Jeanne n'était plus,

et comment elle supporta ce coup avec une résignation toute chrétienne, après avoir — si délicatement — exhalé sa douleur fraternelle, en arrive à reprendre Mme de Chantal sur l'exagération de son sacrifice :

« Je n'ai pas trouvé bon, lui dit-il, que vous ayez offert ni votre vie ni celle de quelqu'un de vos autres enfants en échange de celle de la défunte. Non, ma chère fille. Il ne faut pas seulement agréer que Dieu nous frappe, mais il faut acquiescer que ce soit sur l'endroit qu'il lui plaira. Je vous vois, ce me semble, avec votre cœur vigoureux qui aime et qui veut puissamment. Je lui en sais bon gré ; car ces cœurs demi-morts, à quoi sont-ils bons? Mais il faut que nous fassions un exercice particulier d'aimer la volonté de Dieu plus rigoureusement, plus amoureusement que nulle chose du monde. Vous avez, ma fille, quatre enfants, vous avez un bon père, un si cher frère, et puis encore un père spirituel : tout cela vous est fort cher. Eh bien, si Dieu vous ravissait tout cela, n'auriez vous pas encore assez d'avoir Dieu? »

N'auriez-vous pas encore assez d'avoir Dieu? N'entendez-vous pas dans cette seule phrase le sublime enthousiasme sacré? L'abandon à la Providence, Bossuet n'en a pas parlé avec une éloquence plus fière ni plus ferme que l'évêque de Genève dans cette simple lettre privée. Mais

cet abandon par là même qu'il nous apporte la paix du cœur, nous permet de nous mieux donner à nos travaux, facilite cette activité par quoi nous dessinons nous-mêmes les contours de notre vie. Là est la véritable leçon distribuée par saint François de Sales à ses correspondantes : si nous voulons être égaux à toutes les circonstances, et prêts à toute heure, organisons-nous une forte vie intérieure.

Le catholicisme, a remarqué M. Strowski mieux inspiré, est à la fois un et divers : chaque époque remet plus spécialement en honneur l'une de ses formes selon les nécessités. C'est tantôt la forme philosophique quand les cerveaux inquiets ont plus besoin de certitude et d'affirmation, tantôt la forme sociale quand c'est l'ordre qui lutte contre l'anarchie, et tantôt la forme individuelle si l'analyse intérieure réclame ses privilèges. Aujourd'hui, l'on paraît se tourner davantage vers le catholicisme social. Pourtant une société n'est vigoureuse que si les membres qui la composent sont eux-mêmes doués de santé morale. Pour recréer cette société, il importe avant tout de fortifier la personnalité désemparée. C'est le rôle que s'était réservé et qu'a rempli avec tant d'esprit de suite un saint François de Sales. C'est un rôle qu'il remplirait utilement aujourd'hui.

Août-octobre 1907.

LA VIE EXTÉRIEURE

LA COMTESSE DE BOIGNE

LA COMTESSE DE BOIGNE[1]

I. — LE SALON DE MADAME DE BOIGNE

On s'accorde à trouver quelque mélancolie dans la destinée brillante des grands orateurs, journalistes, avocats, acteurs, de tous ceux, en un mot, qui exercent sur la foule cet empire

(1) *Récits d'une tante : Mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond* (1781-1866), 4 volumes (Plon, édit.). — *La maréchale d'Aubemer*, nouvelle du dix-huitième siècle, par la comtesse DE BOIGNE (Lévy, édit., 1867). — *Une Passion dans le grand monde*, roman par la comtesse DE BOIGNE, préface de Mme Lenormant, publiée auparavant dans le *Correspondant* du 22 novembre 1866 (Lévy, édit., 1866). — *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. II, par GUIZOT. — *La comtesse de Boigne*, par GUIZOT (*Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1867). — *Mémoires du chancelier Pasquier*, publiés par le duc D'ARDIFFRET-PASQUIER (1789-1830), 6 volumes, Plon, édit. — *Le chancelier Pasquier, souvenirs de son dernier secrétaire*, par L. FAVRE (Didier, 1870). — *Le général de Boigne* (1751-1830), par Victor DE SAINT-GENIS (Poitiers, 1873). — *Mémoire sur la carrière militaire et politique du général de Boigne*, par RAYMOND (Société royale académique, Chambéry, 1828). — *Notice manuscrite sur le général de Boigne*, par Auguste DE JUGE (bibliothèque municipale de Chambéry). — *Mémoires du général Thiébault*, t. III (Plon, édit.). — *Notice sur la vie du général de Boigne*, par le chanoine TURINAZ (imprimerie Puthod, Chambéry, 1839). — *Testament manuscrit du général de Boigne*. — Cette étude a paru dans le *Correspondant* du 10 février 1907.

direct si tentant, mais si éphémère, dont le succès ne survit pas aux circonstances. Le pouvoir des salons est pareillement éclatant, discutable et passager. Comment fixer ce qui ne s'analyse pas, le charme de la conversation, le goût d'un décor, la grâce d'une maîtresse de maison? La liberté et la belle humeur d'une Mme de Tencin, l'esprit d'une Mme du Deffand, le jugement et la sérénité d'une Mme Geoffrin, nous ne saurions plus les imaginer nettement, et de tant d'agréments disparus nous ne pouvons plus composer que des bouquets fanés. Ceux-là mêmes qui en eurent le plaisir n'ont pas besoin d'un temps bien long pour devenir incapables de le faire partager par leur seul témoignage, quand ils n'agissent pas avec la désinvolture de Fontenelle qui, habitué à dîner en ville chaque soir, se contenta de cette oraison funèbre en apprenant la mort de sa vieille amie, Mme de Tencin, chez qui son couvert était mis :

— J'irai désormais dîner chez Mme Geoffrin.

La comtesse de Boigne, née d'Osmond, élevée pour ainsi dire sur les genoux de la famille royale,

avant la publication des *Mémoires de la comtesse de Boigne*, dont elle traitait la première. Depuis, ces fameux mémoires ont provoqué de nombreux commentaires dans la presse. En la publiant, je me suis contenté d'y agrafer quelques traits qui la complètent sans y rien changer et qui ont formé les chapitres VI, VII et VIII.

(Note de l'auteur.)

avait cueilli, enfant, les sourires et les délicatesses de l'ancien régime pour les apporter à la société de la Restauration et de la monarchie de Juillet. Jusqu'à l'âge très avancé où elle reçut avec une suprême politesse la visiteuse qui ne s'annonce jamais, elle montra la vivacité d'une intelligence fort avertie des choses et surtout des personnes de son temps et qui, dans la politique, discernait surtout des anecdotes, des spectacles, et l'occasion de mesurer des caractères. Mais les dernières fleurs jetées sur sa tombe l'avaient été par Mme Lenormant, Sainte-Beuve et Guizot. On ne s'étonnera pas de leur manque de fraîcheur.

Dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, Guizot, après avoir indiqué l'influence des salons de Mmes de Rumford, Récamier et de Boigne, insistait sur celle-ci en ces termes flatteurs : « Avec moins d'appareil mondain que Mme de Rumford et par l'agrément de son esprit à la fois sensé et fin, réservé et libre, la comtesse de Boigne attirait un petit cercle d'habitués choisis et fidèles. Élevée au milieu de la meilleure compagnie de la France et de l'Europe, elle avait tenu pendant plusieurs années la maison de son père, le marquis d'Osmond, successivement ambassadeur à Turin et à Londres. Sans être le moins du monde une femme politique, elle prenait aux conversations politiques un intérêt aussi intelligent que discret ; on venait causer de toutes

choses avec elle et autour d'elle sans gêne et sans bruit. » Et Mme Lenormant ne jugeait pas avec moins de faveur la rivale de sa tante, Mme Récamier, dont elle dit qu'elle aimait cet esprit subtil et charmant, cette nature pleine de raison, la parfaite distinction des manières et jusqu'à cette légère nuance de dédain qui rend la bienveillance un peu exclusive. Le nom de Mme de Boigne était donc inscrit en bonne place dans l'histoire de la société au dix-neuvième siècle. Un nom, accompagné de quelques galants compliments, c'est à peu près tout le souvenir donné à ces sortes de réputations.

Cependant celui de Mme de Boigne fut quelque temps encore soutenu par les belles-lettres et par l'amitié. Elle avait écrit deux romans dont elle corrigeait les bonnes feuilles au moment de mourir, et dont les soins pieux de Mme Lenormant achevèrent la publication. Je n'ai pu vérifier quel accueil leur fut réservé. J'ai quelque raison de le croire déférent et froid. Aucune marque d'édition n'indique les effets de la curiosité publique. Aujourd'hui ils sont illisibles. L'ennui y coule à pleins bords. Peut-être surent-ils distraire leur auteur que la vieillesse menaçait, mais ils s'en tinrent à ce rôle de consolation.

Le meilleur, ou plutôt le moins méchant, est le plus court. Il est intitulé *la Maréchale d'Aubemer*, nouvelle du dix-huitième siècle. Son héroïne,

dont je vous prie de retenir le nom, Gudule de Saveuse, est une jeune provinciale venue à Paris pour faire valoir son honnêteté dans un milieu d'intrigues. Elle se raffine sans se perdre, et son succès ne l'éblouit point. Mais elle comprend mieux la sottise de son mari qui se décide enfin à mourir pour montrer tardivement de l'esprit en laissant la jeune femme libre de contracter un mariage d'inclination. D'une psychologie rudimentaire, d'un romanesque fade, ce petit livre vaut pourtant par l'observation des mœurs et la connaissance parfaite de la vie mondaine d'autrefois.

Une passion dans le grand monde, dont le titre ne manque pas de sublime, aggrave le cas du romancier par le poids de deux volumes. La lecture en est tout à fait affligeante. Elle exige un exceptionnel courage littéraire. On y retrouve les mêmes qualités et les mêmes défauts, mais exagérés, du moins les derniers. La puérilité sentimentale en est extrême. Mais, dès que Mme de Boigne quitte l'analyse du cœur humain pour nous peindre un coin de société, elle reprend pied et on la retrouve avec plaisir informée et vivante au beau milieu d'une fiction dont l'ennui était mortel. Le jeune Romuald de Beauréal — on ne saurait refuser à l'auteur le génie des noms — s'est décidé à servir l'Empire (l'action se passe entre 1813 et 1820). Il est devenu colonel, mais

sa rapide carrière n'a pu vaincre l'hostilité de sa famille demeurée fidèle à l'ancien régime. C'est le choc de ces deux mondes, observé sur des rencontres de salon, qui fournit à Mme de Boigne l'occasion de rendre avec assez de bonheur la physionomie historique d'une époque disparue. A ce titre, *Une passion dans le grand monde* mérite d'être consulté. C'est un document dont l'importance n'est pas négligeable.

Enfin les deux romans de Mme de Boigne offrent encore un autre genre d'intérêt. Comment une femme s'oublierait-elle tout à fait dans ses écrits? Avec un peu de perspicacité il est aisé d'y découvrir des portraits. Mme Lenormant et Guizot nous les avaient déjà signalés. Ces portraits nous serviront à projeter un peu de lumière sur un épisode capital de la vie de Mme de Boigne, épisode qui était demeuré assez obscur et qu'il est grand temps d'éclaircir puisqu'elle-même nous y sollicite dans ses mémoires. Peut-être serait-elle choquée de la façon dont je l'éclaircirais, mais elle-même ne ménage pas assez ses contemporains pour exiger, toute seule, des égards contraires à la vérité.

A la date où Mme Lenormant publiait ces romans posthumes, ou peu après, le dernier secrétaire du chancelier Pasquier, M. L. Favre, qui semble avoir hérité de son maître la faculté de durer sans vieillir, faisait paraître un ouvrage

(le Chancelier Pasquier, souvenirs de son dernier secrétaire), où l'on pouvait lire quelques extraits de lettres de la comtesse de Boigne. Une ancienne, une profonde intimité, pour employer les termes de Guizot, unissait le chancelier et Mme de Boigne. Après la révolution de 1830, tous deux éloignés déjà de la jeunesse, trouvaient dans l'amitié et dans un goût pareil de la conversation le principal agrément de leur vie. Ils avaient été mêlés à tant d'événements, et ils avaient pareillement horreur de la solitude! La nature ni l'art ne leur offraient de grandes jouissances. Des discussions aimables ou même profanes sur des sujets de politique ou de littérature, le monde et son mouvement varié, une compagnie choisie, telles étaient leurs préférences. Il y apportait, lui, sa grande expérience des hommes, son jugement pondéré et cette indulgence que donnent à la longue l'exercice de l'autorité et la connaissance de la matière commune dont les grands événenements sont composés.

Le chancelier Pasquier était de ces hommes de mérite qui estiment que le devoir d'un bon citoyen est de prendre part à toutes les misères et à toutes les prospérités de son pays, surtout aux prospérités, en remplissant sous tous les gouvernements les plus hautes charges. Conseiller au parlement de Paris avant la révolution (à vingt ans), maître des requêtes au Conseil d'État sous

l'Empire, préfet de police en 1810, tour à tour garde des sceaux, président de la Chambre, ministre des affaires étrangères sous la Restauration, président de la Chambre des pairs sous Louis-Philippe, chancelier de France en 1837, membre de l'Académie en 1842, il avait toujours paru digne de ses fonctions et son élévation ne le changeait pas. Mais devant une si belle liste que chaque changement de régime venait allonger, on pense involontairement à l'épitaphe narquoise que Renan, dit-on, avait composée pour son ami Berthelot :

— Ci-gît Berthelot à la seule place qu'il n'ait pas demandée...

Les amis du chancelier, le comte Molé, le duc Decazes, le baron de Barante, le comte Portalis, le duc de Broglie sont unanimes à rendre hommage à cette belle intelligence avertie et conciliante. Il appartenait à cette race d'hommes dont le tempérament est raisonnable et éminemment apte à la vie sociale. Fréquente en France, elle montre aux affaires une heureuse entente des nécessités commandées par les circonstances. Également éloignée de l'abstrait et de l'absolu, elle comprend à merveille les relativités et sait obtenir des solutions élégantes par le moyen des concessions et des transactions qui facilitent les accords tout en maintenant une direction choisie. Ne lui demandez, par exemple, ni l'exaltation, ni

ces conceptions imprévues du génie, de la foi ou de l'enthousiasme qui paraissent quelquefois bousculer les raisonnements les plus justes et ne font que devancer les temps. Elle prise avant tout le calme, la logique, la clairvoyance. Capable de comprendre beaucoup de choses, et presque toutes choses sauf ces hardiesses de pensée ou d'imagination qui, dans l'art comme dans l'histoire, la déconcertent, elle est volontiers libérale et tolérante, mais elle connaît la haine pour le désordre et l'anarchie.

Impressionnée toute jeune par l'Angleterre, Mme de Boigne était prédisposée au libéralisme en politique Comme il convient à une femme, ce fut néanmoins un sentiment — son affection pour la duchesse d'Orléans, plus tard reine des Français — qui la détermina dans ses opinions. Par leur goût de sociabilité, le chancelier et Mme de Boigne rejoignent, au delà de la Révolution, ce dix-huitième siècle qui les avait vus naître. Mais ils s'en séparent dans leur jugement qui a subi l'épreuve des faits et qui répudie les théories dangereuses lancées par Jean-Jacques sur la bonté native de l'homme et sur l'égalité. Jamais, a-t-on répété bien souvent, la vie de société ne fut plus raffinée ni plus délicate qu'à la veille de la Révolution. « De toutes parts, a dit Taine, au moment où ce monde finit, une complaisance mutuelle, une douceur affectueuse

vient, comme un souffle, fondre ce qu'il y avait encore de dureté dans sa sécheresse et enveloppe dans un parfum de roses mourantes les élégances de ses derniers instants. » Mme de Boigne avait sauvé du désastre quelques-unes de ces élégances. Elle aimait les jolies choses qui aident à créer une atmosphère de plaisir, et demandait aux fleurs leur grâce naturelle pour l'ajouter à tous les artifices par quoi la civilisation complique et augmente les agréments de la vie. Sa villa de Trouville, au bord de la mer, était semblable à une corbeille de jardin.

L'amitié de ces deux vieillards, amitié que sans doute un autre sentiment avait précédée malgré les menaces de l'âge, était touchante. Ils s'écrivaient chaque jour après leur déjeuner, bien qu'ils se rencontrassent tous les soirs. Les infirmités les séparèrent avant la mort. Dans leur peur d'être négligés, tous deux, pourtant, continuaient à recevoir leurs amis. Car ils ne pouvaient se passer de voir du monde, même pour attendre le dénouement. On sait la digne fin du chancelier. A l'âge de quatre-vingt-quinze ans, les jambes dès longtemps immobiles, mais le cerveau intact, il reçut la mort comme il donnait à diner, avec un peu de pompe et beaucoup de courtoisie. Il ordonna lui-même de tirer son lit au milieu de la chambre « afin, dit son secrétaire, de rendre plus commode tout ce qui allait

se passer ». Et tout se passa le mieux du monde.

Les mémoires du chancelier Pasquier sont un témoignage d'histoire. Aucun événement privé ne les encombre. Et même il ne paraît pas attacher la moindre importance à cette vie des salons dont il subissait l'attrait. A peine une rare allusion, et même une allusion impertinente : ainsi traite-t-il le faubourg Saint-Germain qui, ne voulant pas croire au suicide du prince de Condé en 1830, imaginait un crime au château de Saint-Leu.

Instruite à l'école d'Étienne Pasquier, Mme de Boigne prit-elle l'habitude de regarder les événements et les hommes de son temps à ce point de vue historique? Guizot ayant imprimé que, sans être une femme politique, elle se plaisait aux conversations politiques, elle prit assez mal cette appréciation et prétendit avoir exercé une influence plus directe. Sainte-Beuve la flatte davantage en nous la montrant qui présidait le cercle diplomatique formé autour de son père, le marquis d'Osmond, ambassadeur à Londres : « Elle ne permettait même pas qu'on s'aperçût, vers la fin, des fatigues de l'âge, tant elle s'entendait avec discrétion aux grandes affaires. »

Je crois que Guizot et Sainte-Beuve se trompent tous les deux, et Mme de Boigne par surcroît. Le marquis d'Osmond fut nommé ambassadeur à Londres en 1816. Sa fille, qui l'y rejoignit, observa

attentivement, nous le verrons, la société anglaise, mais n'eut, en somme, ni le temps, ni le goût de jouer à l'ambassadrice régnante. Elle n'eût pas manqué de s'en vanter dans ses mémoires. Sous la Restauration, son salon fut, à Paris, un salon d'opposition, mais avec prudence et ménagement. « Je l'ai toujours entendue, nous affirme encore Guizot, s'exprimer sur l'ancien régime, sur ses idées, ses sentiments, ses souvenirs, avec respect et sympathie. » Ce n'est pas son langage posthume. Elle se souvenait d'avoir été élevée à la cour, et même insistait beaucoup sur ce point. En 1830, elle servit efficacement le nouveau régime en lui obtenant l'adhésion du comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie. Très liée avec la reine Marie-Amélie, bien informée des événements, assistant chez elle à la préparation des nouvelles lois, aux répétitions générales des séances de l'Assemblée, elle ne pouvait manquer pendant la monarchie de Juillet de se croire en possession d'un rôle quasi officiel. Son jugement était d'ailleurs perspicace : n'expliquait-elle pas d'un mot à Guizot, alors au pouvoir, l'opposition qu'il rencontrait : « Vous durez trop, lui dit-elle, et c'est un tort qui s'aggrave chaque jour. » Mais, sans doute, elle s'exagéra sa propre importance.

On savait qu'elle avait écrit ses Mémoires. Elle en avait laissé une copie au duc d'Audiffret-Pas-

quier qui ne jugea pas à propos de les publier. Quelques personnes en avaient eu connaissance, et Taine y fit une allusion dans les *Origines de la France contemporaine,* sans indiquer l'auteur dont il ne lui était pas permis de citer le nom. Elle avait institué pour héritier son petit-neveu d'Osmond, décédé il y a quelques années, et celui-ci laissa la disposition de la copie des Mémoires, qui se trouvait dans son héritage, à M. Charles Nicoullaud qui a assumé la charge de les publier.

Comment ces Mémoires furent-ils écrits et quel sentiment a poussé Mme de Boigne à les écrire? En 1837, à la suite d'un chagrin intime, elle fit un retour sur le passé et s'aperçut de la rapidité du temps qui, avant la vieillesse, lui avait déjà fourni une variété prodigieuse de spectacles. Elle commença d'écrire le récit des événements de 1830. Mise en goût par cet exercice du souvenir, elle parcourut à nouveau sa vie, des premières années à 1830. Plus tard, elle ne reprit la plume que par intervalles, et plutôt pour transcrire des épisodes, comme l'expédition de la duchesse de Berry en 1832 et la chute de la monarchie de Juillet, que pour compléter son ouvrage selon le plan qu'elle avait primitivement suivi. Elle-même en donne cette explication qu'ayant passé du parterre aux coulisses, elle ne dispose plus de la même liberté d'action et ne peut répéter sans indiscrétion ce qui lui a été

confié. Toujours, on le voit, la préoccupation de son rôle et de son influence.

Les contemporains de Mme de Boigne ou les écrivains qui ont pu recueillir à son sujet des renseignements oraux sont d'accord pour nous la représenter comme prudente dans sa conversation, bien que douée d'esprit et d'une extrême finesse. Elle l'est beaucoup moins dans ses écrits, et nous la voyons traiter assez librement les personnes qui l'approchèrent. Il ne faut pas lui demander l'impartialité. D'un trait vif et net elle crayonne des portraits, et les anecdotes lui plaisent plus que les exposés de principes et tous ces retours sur soi-même qui impliquent une forte vie intérieure. Elle vit passer, de son balcon, le temps le plus agité et le plus disparate, et se pencha volontiers pour le mieux dévisager. De sorte que l'intérêt de ces Mémoires est en même temps leur défaut. Ils sont très vivants, et d'une agréable lecture, mais il les faut contrôler. « Je n'y mets pas plus d'importance qu'à un ouvrage de tapisserie », dit-elle dans sa courte préface. Enfin, qu'elle le veuille ou non, elle se trahit en nous livrant les jeux de physionomie qu'elle surprit sur les visages des autres, et c'est un portrait de femme, le sien, que j'écrirai spécialement d'après ses Mémoires qui se font volontiers ceux d'autrui.

II. — MADEMOISELLE D'OSMOND

Le premier volume nous conduit de l'année 1781, date de naissance d'Éléonore-Adèle d'Osmond, à 1814. Mme de Boigne s'étend complaisamment sur l'ancien régime. Bien qu'elle fût une enfant précoce, — à trois ans ne lisait-elle pas Racine? du moins c'est elle qui le dit, — elle ne peut nous transmettre que des récits entendus plus tard, et l'on sait avec quelle facilité ils se déforment. Tout de suite, elle revendique l'ancienneté de sa race. Ainsi une héroïne d'*Une passion dans le grand monde,* sous les traits de qui nous la retrouverons plus d'une fois, « avait pour son nom une passion qui n'est plus de son siècle ». Son grand-père alla s'installer à Saint-Domingue où il épousa « une franche créole », et d'où il expédia en quelques années six garçons en France. « Le dernier envoi, ajoute-t-elle, fut malheureux. L'enfant, assis sur un câble roulé sur le pont, fut lancé à la mer dans une manœuvre qui nécessitait l'emploi de ce câble et s'y noya. » En ce temps-là on n'attachait pas aux enfants l'importance qu'on leur donne aujourd'hui. Il est vrai qu'ils étaient moins rares. Une tante de Mlle d'Osmond, en trois années de mariage, en

mit sept au monde : deux, deux, puis trois. C'est un record.

Le marquis d'Osmond, père de notre héroïne, était un homme de sens droit et d'esprit solide. Il occupait avant 1789 un rang honorable dans l'armée. Sous la Restauration, il fut ambassadeur à Turin, puis à Londres, et remplit ces hautes charges à la satisfaction du roi. En 1788, sans faire partie du groupe des utopistes, les Lauzun, les Choiseul, les Noailles, qui accueillirent la Révolution avec enthousiasme, il conseillait de grandes concessions au nouvel état d'esprit, et indiquait la guerre comme un dérivatif au bouillonnement dangereux de la nation. Il ne se trompait pas en mettant sa confiance dans le bon état de l'armée ; on sait de reste que les anciens corps de troupes purent encadrer et maintenir heureusement les volontaires de 1792. En 1789, il refusa d'assister à l'ouverture des États généraux, et répondit fièrement à Madame Adélaïde qui lui demandait la raison de cette abstention : « Je n'aime pas les enterrements, Madame, et pas plus celui de la monarchie que les autres. » Non qu'il fût opposé à des réformes indispensables, mais il prévoyait le danger de la faiblesse, des concessions qu'on se laisse arracher au lieu de les consentir librement.

Je restreindrai davantage l'éloge de la marquise d'Osmond. D'origine irlandaise, sans fortune, elle se laissa trop aisément griser par l'air de la cour

que son mari, au contraire, n'aimait pas à respirer. Nommée dame d'honneur de Madame Adélaïde, fille de Louis XV, elle s'installa à Versailles, et cette vie artificielle fut tout son plaisir. Les anecdotes un peu futiles que rapporte Mme de Boigne viennent de cette source maternelle. Mais Mme d'Osmond ne s'en tint pas aux plaisants récits d'étiquette. Elle bavarda sur le roi, sur la reine, sur le comte d'Artois, sur Mme de Polignac, sur les mœurs assez libres de cet archevêque de Narbonne, son parent, chez qui un vieux grand vicaire lui donna le conseil, pour éviter le ridicule, de cacher son amour conjugal. Et ces bavardages se changent sous la plume de la fille en affirmations. M. de Fersen, par exemple, avec son physique de beau ténébreux, exerça sans doute sur la dame d'honneur un prestige si séduisant qu'elle ne put admettre les résistances de la reine. Ce fatras de cour eut sur Mlle d'Osmond une influence pernicieuse, en la portant à attribuer aux apparences de la politesse une importance imméritée. Il n'est pas sans danger d'avoir toujours près de soi une personne qui met au premier plan de la vie ce qui ne saurait en être qu'une part toute superficielle, et nous en verrons plus tard les effets.

Je n'insisterai pas davantage sur les souvenirs un peu trop enjolivés des premières années. L'esprit impudent et charmant ensemble du dix-hui-

tième siècle y trouve sa place une fois de plus (1). Vinrent la tourmente et l'exil : l'enfant, transplantée, déjà surexcitée dans son imagination par l'existence surchauffée de Versailles, ouvrit les yeux tout grands et observa. Après un centième récit de Varennes, d'ailleurs sans nouveauté, les mémoires se personnalisent enfin. Mlle d'Osmond, à Rome, commence de juger par elle-même. J'espère pourtant qu'elle n'y apprit que plus tard les origines de lady Hamilton. Cette lady Hamilton, que Nelson, en mourant, légua au peuple anglais, lequel ne s'en soucia point et la laissa périr de misère, cette lady Hamilton, dont le peintre Romney a fait tant de portraits si divers, et qu'il a immortalisée en bacchante, n'était qu'une fille de cuisine et ne savait ni lire ni écrire. Mais elle avait le sens de l'art, et pour avoir été promenée dans les musées, elle sut prendre aux statues antiques leurs attitudes et leurs expressions. Des lignes de son corps et de son visage elle obtenait des résultats prodigieux, et provoquait tour à tour les sentiments les plus violents : la terreur, la pitié, la douleur, et surtout l'amour. Ainsi, elle séduisit Nelson, après lord Hamilton qui n'était pas le premier (2).

(1) Seules, quelques enfantines anecdotes sur la reine nous peuvent toucher. Un jour, raconte Mme de Boigne, Marie-Antoinette et Mme Élisabeth refirent ensemble le lit de sa poupée : le temps allait venir où elles seraient obligées de faire le leur.

(2) V. plus loin *Trois comédiennes*.

Mme de Boigne, dans ses impressions d'Italie, mentionne rapidement un petit détail pratique. La reine de Naples, Marie-Caroline, sœur de Marie-Antoinette, fut touchée de l'infortune des Osmond, et leur donna une pension de 12 000 livres jusqu'à l'achèvement de l'éducation de leur fille. Cette pension les fit vivre en Angleterre. Ils s'établirent dans le Yorkshire, puis à Londres. Je doute que les détails que nous donne l'auteur sur la vie des émigrés ajoutent quelque chose à la savante *Histoire de l'émigration* de M. Ernest Daudet. Des femmes de haute naissance travaillaient dix heures par jour pour gagner le pain de leurs enfants, et, le soir, s'attifaient et jouaient la moitié de la nuit. L'habitude du plaisir les contraignait à ce surcroît d'efforts dont elles tiraient un heureux parti. La duchesse de Fitz-James priait à dîner une nombreuse compagnie, mais chaque convive, avant de sortir, plaçait trois schellings sous une tasse placée à cet effet sur la cheminée, et l'on faisait le compte après le départ, non sans invectiver contre les émigrés de fortune qui n'avaient pas haussé d'eux-mêmes le prix de leur contribution. La misère commande volontiers quelques expédients qui réclament l'indulgence. Les préjugés continuaient de gouverner à l'étranger ces débris de la société française. Ainsi, l'on ne louait d'appartement qu'à la semaine, parce qu'il était entendu que l'on allait rentrer sans

retard dans une France toute prête à s'excuser et offrir des compensations. M. d'Osmond, plus avisé, loua pour trois ans.

Cependant, un grand événement s'était passé dans la vie de Mlle d'Osmond. Elle avait appris qu'elle était jolie. Cette science lui vint des naïfs hommages de gens du peuple. Ce sont les plus sincères. « Les premiers qui fuient, nous dit-elle en une phrase qui a toute la mélancolie d'un automne de femme, sont les admirations des passants; puis celles qu'on entend en traversant les antichambres; puis celles qu'on recueille dans les lieux publics. Quant aux hommages de salon, pour peu qu'on ait un peu d'élégance, on vit assez longtemps sur sa réputation. » Or, elle avait dix-sept ans, son éducation était ainsi complétée, elle avait horreur des ennuis matériels où elle voyait se débattre la plupart des émigrés, elle savait ses parents sans ressources personnelles, et la pension de la reine de Naples allait prendre fin.

III. — LE GÉNÉRAL DE BOIGNE

Mme Lenormant dépeint ainsi Mlle d'Osmond à dix-sept ans : « Petite, mais très bien prise dans sa taille, elle était blonde et sa soyeuse chevelure, lorsqu'elle en déroulait les flots, lui descendait jusqu'aux pieds. L'éclat et la blancheur de son

teint étaient éblouissants ; enfin une grâce hautaine complétait l'ensemble aristocratique de sa délicate personne. Elle avait admirablement profité de l'éducation que la tendresse paternelle la mieux entendue avait dirigée... »

Octave Feuillet traitait avec cette élégance sans simplicité ses héroïnes. Un portrait d'Isabey, exposé, il y a quelques années, au Cours-la-Reine où l'on avait réuni quelques œuvres d'Isabey et de Raffet, nous donne une idée plus précise de la beauté de Mme de Boigne, qui devait avoir alors vingt-cinq ou vingt-six ans. Dans un enroulement d'écharpe qui de la chevelure descend sur la nuque, couvre une épaule et retombe par devant, c'est un visage d'une finesse extrême. Sous les boucles blondes l'ovale s'allonge en une courbe parfaite ; la bouche, toute petite, dessine pourtant un arc avec pureté ; le nez est bien fait, et les grands yeux langoureux sont d'une nuance sombre qui contraste avec la claire chevelure. Mais on a vite épuisé le charme de cette beauté. Il est sans profondeur, et la recherche n'y ajoute rien. On a cette impression devant certains coquets tableaux du dix-huitième siècle.

Mlle d'Osmond avait une très belle voix et prenait à Londres des leçons de chant avec Sappio, ancien maître de musique de la reine. Peu à peu des amateurs obtinrent la faveur d'assister à ces leçons. Les émigrés étaient toujours en quête de

se distraire. Et bientôt ce furent des concerts du matin, fort à la mode, où l'on sollicitait volontiers d'être admis. Le général de Boigne y vint, entendit chanter la jeune fille, s'éprit d'elle et demanda sa main. Il revenait des Indes avec une fortune considérable. Mlle d'Osmond le voulut voir seul à seul, et posa ses conditions. Elles étaient assez lourdes : 12 000 livres de rentes assurées à ses parents, et pour elle-même un douaire de 60 000 livres. Moyennant ces largesses, elle lui serait attachée par la gratitude sinon par l'amour qu'elle avouait ne point ressentir. Le général consentit à tout, et au mois de juin 1798, ce contrat, dicté par une enfant de dix-sept ans, fut conclu à Londres par-devant l'attorney Joseph Ward. Quelques jours plus tard, Mlle d'Osmond était Mme de Boigne. Sappio, le maître de chant, n'avait point volé le prix de ses leçons.

M. de Boigne aurait pu ajouter aux clauses du contrat l'obligation pour sa femme de respecter sa mémoire. La plus stricte délicatesse en faisait un devoir à celle-ci. Au contraire, elle ne lui pardonna pas le vilain marché qu'elle-même avait consenti. De son vivant, elle ne prononça le nom du général qu'avec la vénération due à un bienfaiteur, à ce que rapporte Mme Lenormant. Dans ses Mémoires elle se rattrape. Elle n'y perd guère une occasion de le maltraiter. Elle commence

par l'accuser de l'avoir trompée sur sa personne, sur son passé : dans tous les cas il ne l'a pas trompée sur sa fortune, et n'était-ce point, à ses yeux, le principal? Quant à son passé, elle déclare l'ignorer : que ne se fût-elle renseignée? Elle eût appris qu'elle avait épousé un homme de la plus haute valeur et de la plus magnifique énergie. Mais le mérite ne valait, pour elle, qu'appuyé sur l'ancienneté du nom. Puis, elle lui reproche sa jalousie orientale, son âge, la fatigue de sa vie et l'abus de l'opium « qui avait paralysé en lui les facultés morales et physiques ». Enfin elle lui prête le caractère le plus désobligeant du monde, un besoin impérieux de déplaire, une grossièreté de parvenu, un commerce si odieux qu'il n'a jamais pu s'attacher personne, même avec ses générosités. Retenez tous ces griefs : j'ai l'intention de les reprendre un par un.

Mme Lenormant, par une solidarité féminine digne d'une plus juste cause, réédite à peu près les mêmes méchancetés. Du mariage de Mme de Boigne, elle fait un acte de piété filiale. Puis elle vieillit de dix ans le général pour le mieux accabler, et ajoute aussitôt : « Vieux avant l'âge, usé par le climat, il rapportait de son long séjour dans les Indes une énorme fortune, une réputation controversée, une santé détruite, les habitudes et les mœurs d'un soldat et d'un nabab. » Enfin, Guizot, renouvelant cette erreur de date, ne

manque pas de moraliser à propos de ce mariage. Il distribue le blâme à la jeune fille, en bon auteur de *l'Amour dans le mariage*, mais lui accorde les circonstances atténuantes à cause des mauvaises mœurs du temps, et surtout du culte qu'elle avait voué à sa race et à son nom. Ni Mme Lenormant ni Guizot n'ont pris la peine de vérifier les récits de Mme de Boigne et de recueillir l'autre version.

Ce mariage ne fut pas heureux, du moins pour le général. Une femme plus habile, nous assure Mme de Boigne, aurait pu tirer meilleur parti de cet homme et de sa fortune : « Que pouvait y faire, car ici je dois citer, la petite fille la plus candide et la plus fière qui puisse exister? » La plus fière, vous avez bien lu. Si elle l'avait été moins, à quoi eût-elle réduit son mari après en avoir tiré *le meilleur parti?* Au bout de dix mois, M. de Boigne dut reconduire à ses parents cette jeune personne dont il ne pouvait rien faire. Ce qui va suivre est une de ces comédies à la Balzac, dont on ne sait pas s'il faut en rire ou en ressentir du dégoût. Tous les parents éloignés de la victime, qui avaient applaudi à ce mariage, devinrent furieux. Ils voulaient leur part du millionnaire, et celui-ci leur échappait. Ils lui offrirent leurs services. Quand il reprit sa femme, car il la reprit, il ne put se tenir de lui montrer cet exemple de lâcheté humaine. Elle était bien jeune pour rece-

voir cette leçon, qu'il eût mieux valu lui épargner. Des années pénibles se passèrent. C'étaient, pour elle, les années de sa jeunesse, dont elle a prononcé cette pathétique oraison funèbre : « Je l'ai trouvée derrière moi sans en avoir joui. » C'était, pour lui, pire encore. Il approchait de la cinquantaine, et dans sa vie épique il n'avait rencontré que cette sorte de bonheur que donnent à un homme de sa trempe l'exercice du commandement, la tension de tout l'être dans le danger, et la sensation d'atteindre le sommet de ses facultés. Il arrivait aux heures irréparables, celles qui sont déjà tardives pour entreprendre une vie nouvelle, celles qui permettent encore, cependant, avec de la gloire et aussi de la fortune, d'espérer, sinon l'amour, du moins la tendresse, la confiance, et cet art de dorer les jours à quoi les femmes savent exceller. S'il a souffert, il n'a pas tiré de roman de son infortune. Il n'a rien écrit, il ne s'est plaint à personne. Je tâcherai néanmoins de découvrir sa pensée.

Je continue la lecture des Mémoires sur ce seul sujet, pour l'instant. Le général, dont elle ne cesse de blâmer les procédés, la promène en Écosse, puis se retire en Savoie, son pays d'origine, après l'avoir installée à Londres, auprès de ses parents. Cette séparation n'est ni entière ni définitive. Ils correspondent. Puis M. de Boigne, s'étant installé lui-même princièrement à Beaure-

gard, près de Paris, la rappelle auprès de lui. Nouvel essai de vie commune qui ne réussit pas mieux que les précédents. Elle a tant d'aversion pour son mari qu'elle ne comprend pas qu'il ne soit pas révolutionnaire, car il lui ôte par ce moyen un motif de le détester davantage. Enfin le général regagne définitivement la Savoie. Auparavant, il vend Beauregard pour acheter Châtenay qui sera l'agréable résidence d'été de sa femme.

A de rares intervalles, elle lui va rendre visite à son château de Buisson-Rond, près de Chambéry. Il utilise ces séjours en y recevant nombreuse compagnie, car il sait que la solitude n'est pas dans les goûts de sa femme. Peu à peu, les visites deviennent rares. Elle s'amuse de la dévotion que M. de Boigne montre avec les années, mais consent à inaugurer, en 1820, un hôpital qu'il a fondé. Enfin, il s'éteint loin d'elle, en 1830, et elle mentionne son décès entre un bal de la duchesse de Berry et un fait divers.

Il est temps de sortir de l'ombre, où volontairement je l'ai laissée jusqu'ici, la personnalité du général de Boigne. Benoît Le Borgne ou Deboigne était né le 8 mars 1751 (et non 1741) à Chambéry. Son père faisait le commerce des pelleteries, mais par sa mère, Hélène Gabet, il appartenait à l'une des plus anciennes et des meilleures familles de la bourgeoisie savoisienne. La Savoie faisait alors

partie du royaume de Sardaigne, et l'on y menait une vie aisée, nonchalante et paisible. C'était le temps où Joseph de Maistre, dans la même ville, languissait *sous l'énorme poids du rien*. Le souffle prochain de la Révolution commençait d'agiter les jeunes cerveaux, de secouer les nouvelles énergies. De Boigne, ayant terminé son instruction qui ne fut pas négligée, était avide de vivre et étouffait dans sa province. Ses parents furent assez intelligents pour comprendre son caractère, — c'est tout l'art de l'éducation, — et lui achetèrent une charge d'enseigne dans un régiment irlandais qui servait en France. La vie de garnison eut vite fait de le lasser, et il courut prendre part à la guerre que la Russie soutenait contre les Turcs. Enfin, en janvier 1778, il s'embarqua pour les Indes. Il entra au service de Sindhia, à Delhi, et réorganisa l'armée des Mahrattes. Il créa un corps d'infanterie qu'il commanda lui-même à Agra (10 juin 1788), puis à Patoum (21 juin 1790), où il battit, avec 12 000 fantassins, 25 000 cavaliers afghans et 20 000 cavaliers indigènes sous les ordres du fameux Ismaël. Les détails de sa biographie sont, pour la plupart, empruntés aux historiens anglais, qui le traitent avec admiration. (Voy. James Grant dans son *Histoire des Mahrattes.)* Sous les charges en ouragan de cet Ismaël, il montre un sang-froid et une opiniâtreté de grand capi-

taine. Son calme était inaltérable et rassurait ses troupes. Il obtenait la victoire avec la rapidité de ses marches et la discipline qu'il avait imposée. La confiance qu'il inspirait était absolue. « On le craint et on l'idolâtre, » disait de lui l'Anglais Smith qui l'approcha. Une série de campagnes heureuses lui donna, dans cette partie de l'Inde, une puissance presque illimitée. Il en profita pour régulariser l'impôt et le fonctionnement du pouvoir. Car il était aussi bon administrateur que chef habile. S'il passait pour autoritaire, on estimait son esprit de justice, sa prudence, sa réserve, et l'on connaissait son respect de la foi jurée.

Après vingt ans d'absence, il réalisa sa fortune qui s'élevait à sept ou huit millions et revint en Europe. On le retrouve à Londres en juin 1797. Sa santé est bientôt rétablie et il songe à repartir quand il rencontre Mlle d'Osmond, et, avec sa promptitude de décision accoutumée, il change le cours de sa destinée. Pour avoir vu une jeune fille blonde et avoir entendu une voix agréable, il va demander à la vie ce qu'il n'a pas eu le loisir jusque-là de lui réclamer.

Nous sommes en 1798. Les Osmond n'ont pour toutes ressources que l'incertaine pension de la reine de Naples. Quel est ce nouveau venu qui s'avise de solliciter la main de leur fille? Plus tard, lorsque Mme de Boigne, en 1816,

rejoint à Londres son père dont la Restauration a fait un ambassadeur, elle note ses observations sur la vie anglaise. Elle remarque le soin que prennent les jeunes filles de *tomber amoureuses* des hommes dont la position sociale leur paraît la plus brillante; celui qui joint un titre à une grande fortune, tous les cœurs de dix-huit ans sont à sa disposition. Son cœur de dix-sept ans n'avait-il pas encore subi l'influence de la vie anglaise? Le général de Boigne n'était point du tout le vieux militaire fatigué que nous représentent Mme Lenormant et Guizot. Il avait quarante-sept ans : c'est aujourd'hui l'âge de tous nos dons Juans de théâtre. Rétabli, il allait repartir pour les Indes. De haute taille (1m,83), bien proportionné, le regard perçant, l'air distant, dédaigneux même, sobre de gestes, comme la plupart de ceux qui ont eu, jeunes, l'habitude du commandement, il se montrait extrêmement bienveillant dans les relations. Aucun témoignage ne l'a jamais accusé de cet abus d'opium auquel les Mémoires font allusion. Sa conservation physique se maintint jusqu'à une vieillesse avancée. Il mourut à soixante-dix-neuf ans, et l'année qui précéda sa mort, il rédigea lui-même un testament dont je reparlerai, et dont le soin minutieux suffit à prouver une rare lucidité d'esprit. Reste son caractère que l'on nous a représenté comme le plus désobligeant du monde. Or,

à l'époque où il quitta les Indes, voici comment le dépeignait le major Smith (1) : « La nature et l'éducation ont formé M. de Boigne au commandement et à l'action. Son instruction, comme écolier, est bien au-dessus du médiocre ; il entend assez bien le latin, et il lit, écrit et parle avec facilité le français, l'italien, l'anglais, l'hindoustani et le persan. Il n'est pas étranger dans la connaissance des livres et possède une grande habitude des usages du monde. Il est extrêmement poli, affable, agréable, enjoué et vif, distingué dans ses manières, déterminé dans le parti qu'il a pris, et résolu dans ses moyens. Particulièrement versé dans la connaissance de l'homme, il possède un très grand empire sur lui-même et maîtrise toutes ses impressions... Il est craint et redouté, admiré et idolâtré, respecté et chéri sur le grand théâtre où son rôle est devenu si brillant... »

Tel est l'homme supérieur, jugé par un Anglais, qu'une péronnelle de dix-sept ans déclare mal élevé et insupportable, incapable d'inspirer le moindre attachement, fût-ce à prix d'or. Aux Indes, son prestige faisait des fanatiques. Retiré en Savoie, il y a laissé un souvenir si profond qu'il y persiste encore. Nous le verrons, dans son testament, n'oublier aucun de ses domestiques

(1) *The Telegraph* de Calcutta, numéro du 2 janvier 1797.

ni de ses fermiers. Il maltraitait, dit Mme de Boigne, ses serviteurs. On raconte de lui, à Chambéry, qu'un courtisan — il en avait beaucoup — lui conseillait un jour de bâtonner un valet qui lui avait manqué de respect; il répondit avec son calme flegmatique :

— *J'ai souvent battu des hommes, mais je n'ai jamais frappé un homme* (1).

La même tradition nous fournit une réponse au reproche d'avarice qu'on n'a pas manqué de lui adresser aussi. Comme on s'étonnait devant lui du soin minutieux avec lequel il tenait ses comptes :

— *J'épargne des sous*, dit-il, *et par là je puis donner des millions*.

En effet, il distribua de son vivant trois millions à des œuvres de charité, comme nous le verrons tout à l'heure. Et d'ailleurs, de sa femme, le reproche n'est-il pas inattendu? Regrettait-elle peut-être de *n'avoir pas tiré un meilleur parti* de la situation? Lorsque le marquis d'Osmond fut nommé ambassadeur sous la Restauration, le voit-on renoncer à la rente que lui servait, en plus du douaire de sa fille, M. de Boigne? Il est des délicatesses dont l'oubli étonne lorsqu'on manie avec tant d'aisance l'art d'insinuer ou d'accuser.

(1) Manuscrit de M. de Juge.

Napoléon, qui s'entendait en hommes, voulut lui confier le commandement d'une expédition aux Indes. Sur son refus, désireux d'utiliser cette valeur, il le nomma président du Conseil général du district du Mont-Blanc. Plus tard, Louis XVIII le fit maréchal de camp, et le roi de Piémont, Victor-Emmanuel Ier, lui conféra les titres héréditaires de comte et le grade de lieutenant-général. Il avait la passion de l'ordre et s'était toujours montré hostile aux idées révolutionnaires, mais sa vie accidentée et ses voyages lui avaient appris à séparer les nécessités sociales des préjugés. Ainsi équilibré, il n'avait pu, à son retour des Indes, partager toutes les utopies des émigrés. Dans les dernières années, il présidait le Conseil de ville de Chambéry, et dans les délibérations il opinait le dernier; mais plusieurs conseillers, lorsqu'ils étaient appelés à formuler leur avis avant lui, répondaient invariablement :

— *Je suis de l'avis de Monsieur le général comte.*

Le mot est demeuré proverbial en Savoie pour désigner les moutons de Panurge.

On voit qu'en toute occasion l'estime publique l'accompagna. Mme de Boigne, dans ses Mémoires, souligne à diverses reprises la sottise des émigrés qui, à leur retour en France, ne se rendirent aucun compte des changements opérés. Elle-même montra vis-à-vis de son mari tous les partis-pris mesquins et bornés du dix-

huitième siècle. Dupleix, le marquis de Bussy aux Indes, Montcalm au Canada, tandis qu'ils dépensaient aux colonies des trésors de courage et d'intelligence, étaient traités à Paris avec une désinvolture insultante et Voltaire se moquait des quelques arpents de neige qu'il fallait abandonner à l'Angleterre sous le nom de Canada. Le moindre bon mot, la moindre fête de cour faisaient oublier leur détresse. La meilleure compagnie en jugeait ainsi. Et les Osmond appartenaient à la meilleure compagnie. Les exploits de M. de Boigne aux Indes, en vérité il n'y avait pas là de quoi inspirer la moindre sympathie, la moindre curiosité à une jeune fille bien élevée.

Enfin, M. de Boigne ignorait la cour. Il n'avait connu que des rois sauvages. Les Anglais lui attribuaient une haute distinction de manières, mais ce n'étaient pas ces manières dont un code spécial fixait les gestes et les formules, et dont Mme d'Osmond et sa fille, pour en avoir compris l'élégance, demeuraient entichées. La politesse raffinée du dix-huitième siècle, il n'avait eu ni le loisir, ni le goût de l'apprendre. On lui tendit toutes sortes de traquenards pour le faire trébucher et le tourner en dérision. Comme je l'ai fait jusqu'ici, je n'avance rien sans témoignage. Il me faut répondre à Mme de Boigne, à Mme Lenormant, à Guizot. Cette fois, c'est le général Thiébault qui s'en chargera. Nul n'a contesté son

intelligence ni son don d'observation, lorsque ses Mémoires ont paru. Après avoir parlé de M. et Mme d'Osmond, que le comte O'Connell avait sortis d'une profonde misère en mariant leur fille avec M. de Boigne, le général Thiébault ajoute, et je cite le passage en entier, parce que je n'entends point prendre à mon compte cette véritable charge de cavalerie :

M. de Boigne, après avoir été généralissime dans l'Inde, en avait rapporté une fortune colossale, et, pour l'honneur de s'allier à des gens titrés, il avait ajouté à la plus magnifique des corbeilles 12 000 livres de rentes viagères pour son beau-père et sa belle-mère, et 6 000 pour son beau-frère, petit diable gringalet auquel on n'avait pas de quoi donner des souliers. Encore, si pour prix de semblables bienfaits, ce pauvre M. de Boigne avait trouvé, fût-ce même à défaut du bonheur, une situation tolérable; mais la mère d'Osmond, mais sa fille le persécutèrent à ce point qu'il fut obligé d'abord de déserter la maison conjugale, puis Paris où il comptait résider, et que, forcé de renoncer à tout intérieur, à toute famille, à la consolation même d'avoir des enfants, mais laissant à sa femme 100 000 livres de revenus, il se réfugia en Savoie, sa patrie; on sait tout le bien qu'il a fait et les utiles établissements qu'il y a fondés et qui perpétueront la mémoire de cet homme excellent, fort loin d'être sans mérite et à tous égards digne d'un sort moins triste.

Il ne pouvait en effet faire le moindre mouvement que ces dames ne le mortifiassent de la manière la plus cruelle. Toussait-il? « Mais, monsieur de Boigne, en bonne compagnie, on ne tousse pas ainsi. » Se mouchait-il? « Mais, monsieur de Boigne, de la vie on ne s'est mouché comme cela, si ce n'est dans un corps de garde. »

S'asseyait-il? « Mais, monsieur de Boigne, vous vous tenez à faire horreur... Vous prenez une place que vous ne devriez pas prendre. » Enfin, ouvrait-il la bouche, il parlait mal à propos, ou bien il parlait trop haut ou trop bas. Bref, la persécution était atroce, de tous les jours, de tous les instants; elle s'exerçait surtout dans l'intimité comme devant témoins. Débarrassée de son mari, dont le nom même cessa d'être prononcé, Mme de Boigne devint la maitresse du duc de Fitz-James, et les 100 000 livres servies par le mari n'eurent d'autre fin que de couvrir d'un vernis d'or les désordres de la femme.

Le général Thiébault ne cherche pas les circonlocutions. Admettons qu'il exagère. Il nous explique néanmoins la véritable cause de l'incompatibilité d'humeur qui sépara M. et Mme de Boigne. Le dernier reproche, celui d'autoritarisme, tombe de lui-même. Qui, du mari ou de la femme, se montra exigeant et tyrannique? Celui que Mme Lenormant appelle le *nabab* nous apparait singulièrement pusillanime et condescendant. Vaincu, le général alla chercher la paix au pays natal. Le 26 septembre 1802, il achetait le château de Buisson-Rond, aux portes de Chambéry. C'était un bien d'émigré, mais il remboursa le propriétaire dépossédé qui était le comte d'Arvillars. Il employa toute la fin de sa vie à renouveler et assurer en Savoie le service de l'assistance publique. Entre 1822 et 1830, il fonda un Hôtel-Dieu, un hospice des aliénés, et cette maison de retraite qu'on a appelée Saint-Benoit, destinée à

recevoir les vieillards tombés dans la misère. Ses dotations sont estimées, je l'ai dit, à plus de trois millions. Sa mort (21 juin 1830) fut un deuil public. Pendant trois jours, les boutiques demeurèrent fermées. Mme de Boigne n'y assista pas.

Dans son testament, qui est daté du 1er juin 1829, il eut une dernière occasion de manifester ses sentiments à l'égard de sa femme. Le contrat de mariage contenait certaines clauses pénales, tant au point de vue de la jouissance du douaire de 60 000 livres de rentes que des reprises paraphernales. M. de Boigne les annule et confère à Mme de Boigne la propriété définitive de ses donations. Il y ajoute une cession du mobilier dont elle se sert et l'usufruit de la terre de Châtenay (laquelle, après la mort de Mme de Boigne, fut vendue 400 000 francs). Où sont la noblesse, la dignité, la grandeur? Dans les attaques des Mémoires ou dans ce testament qu'apaise la pensée de la mort? « Né sans patrimoine, y est-il dit, la Providence a mis de grands biens en ma possession, et permis par ce moyen de soulager les malheureux sans nuire aux intérêts de ma famille. »

Mme de Boigne s'est représentée elle-même dans son roman, *Une passion dans le grand monde*, sous les traits d'une Gertrude de Beauréal, qui épouse un financier riche et âgé, M. Romignère, dont elle hérite. Après avoir réalisé l'héritage,

elle ne craint pas de confesser toute sa pensée : « Il aurait été trop dur, avoue-t-elle, de s'appeler Romignère pendant quarante ans pour ne rien laisser à la maison de Beauréal. » Par une cruelle ironie du sort, le *sacrifice* qu'elle avait fait à son nom et à sa race demeura inutile. Le patrimoine qu'elle put transmettre à son petit-neveu, sans même avoir rempli ses engagements envers M. de Boigne qui fit plus que s'acquitter des siens, ne dura que le temps d'une majorité. D'une première femme, le général avait eu un fils né à Delhi, et il laissa après lui une nombreuse et forte lignée. Car l'histoire des familles, comme celle des peuples, a des retours imprévus, et qui contiennent des enseignements.

IV. — LES MÉMOIRES

Dans tout le cours d'une vie il est généralement un épisode où l'on a eu l'occasion de donner sa mesure. Je crains que le mariage de Mme de Boigne ne soit, pour sa brillante destinée et, aujourd'hui, pour le récit qu'elle en fait, la pierre d'achoppement, et c'est pourquoi j'y ai si fort insisté. Nous connaissons maintenant son caractère : excellente méthode pour ne plus s'étonner de ses appréciations. Il y a deux manières de déformer la réalité : en lui prêtant une importance,

une grandeur qu'elle n'a pas ; en ne sachant pas démêler ce qu'elle peut contenir précisément d'importance et de grandeur. Selon sa nature, on reste en deçà de la vérité, ou l'on se précipite au delà. J'en vais donner un exemple qui achèvera de nous révéler la nature de Mme de Boigne.

Connaissez-vous le *Lord de Burleigh?* C'est une ballade de Tennyson qui est populaire en Angleterre, et dont Thomas Moore avait déjà traité le sujet dans ses *Mélodies irlandaises*. Les deux poètes l'avaient tirée d'une anecdote très connue et véridique. Le lord de Burleigh a quitté son château et ses terres pour courir le monde. Désireux de fuir la flatterie et le mensonge, il a abandonné momentanément son rang, et se donne pour un peintre de paysages. Mais il ne s'en va pas bien loin, et s'installe dans un village voisin où le retient la rencontre d'une jeune fille. Cette jeune fille lui paraît si modeste et si sage qu'il se décide à l'épouser sans lui révéler son origine ni sa fortune. Le jour même du mariage, il la conduit au château de Burleigh, soi-disant pour le visiter. Tandis qu'il lui explique l'art des meubles et celui des tableaux, l'usage et l'ornementation des salles, elle revoit distinctement la petite chaumière blanche, dans les arbres, où tous deux rentreront tout à l'heure, et qu'il lui a montrée la veille en disant : « Voici notre maison, voici le foyer où nous nous chaufferons l'hiver. C'est petit, c'est pauvre,

mais l'amour nous suffit... » Oui, l'amour leur suffirait, et ils ne penseraient jamais plus à ce beau château. Comme ils s'arrêtent dans le salon principal dont les croisées, de tous côtés, donnaient sur les pièces d'eau et les pelouses, elle lui propose de rentrer. Mais il lui fait un grand salut et lui répond : « Ce palais est à vous, madame. » Elle refuse de le croire ; puis, lorsqu'elle doit se rendre à l'évidence, elle murmure : « Hélas ! » comme si elle perdait son bonheur. « Je t'ai choisie entre toutes, lui dit-il encore, pour ta beauté, pour ta sagesse. Et j'ai voulu te conquérir sans titre ni fortune. » Afin de ne pas le contrarier, elle lui sourit aimablement. Et afin de se montrer digne de son nouvel état, elle surmonte la peur qui l'a brusquement envahie. Elle sait se montrer simple et sérieuse dans la richesse comme elle l'eût été dans la médiocrité. Mais chaque soir, quand elle se trouve seule, elle s'en va jusqu'à la fenêtre d'où elle peut apercevoir la petite maison blanche, et elle pleure. « Ah ! que n'est-il encore, soupire-t-elle, le pauvre et fier artiste qui parlait de chaumière et qui m'a pris le cœur ! » Bientôt elle languit. Ni les médecins, ni les voyages, ni les distractions, ni tous les soins et agréments que procure la fortune ne peuvent triompher de cette langueur. Un soir d'été, pareil à celui de son arrivée, sans cause apparente elle meurt au bord de la fenêtre d'où elle pouvait apercevoir la chau-

mière qui eût suffi à sa destinée. Et le lord de Burleigh, qui, seul, a compris son mal, ordonne à ses servantes : « Mettez-lui sa robe nuptiale, la simple robe de toile qu'elle portait quand elle vint ici, afin qu'elle repose en paix... »

Cette touchante aventure, Mme de Boigne l'entendit conter pendant le voyage qu'elle entreprit en Écosse avec son mari. Mais, dans le récit qu'elle en donne à son tour, le dénouement est un peu modifié. La comédie prend la place de l'élégie. Peut-être est-ce plus conforme à la réalité des faits. Dans tous les cas, c'est certainement plus conforme à la nature de la narratrice. Le lord de Burleigh avait trouvé sa femme adorable au village; transportée sur un autre théâtre, elle lui parut empruntée, gauche et ridicule. Toutes ses relations se moquèrent de lui, à quoi il fut très sensible. Il la laissa dès lors au logis quand il allait dans le monde. Elle souffrit d'être délaissée, d'autant que, chez elle, elle ne savait pas commander à ses gens. Et, finalement, elle mourut de chagrin. « Tant il est vrai qu'on ne brave pas impunément les lois et les usages imposés par la société aux différentes classes qui la composent. »

Où Thomas Moore et Tennyson avaient su poétiser la difficulté du bonheur hors des conditions naturelles, Mme de Boigne ne voit que le triomphe de la séparation des classes. Volontiers elle eût approuvé une vieille dame peu égalitaire que j'ai

connue et qui, dans un franc-parler non dépourvu de saveur, préjugeait de la vie future en ce rude axiome : « Ceux qui ont gardé les pourceaux sur la terre les garderont aussi dans le ciel. »

Nous tenons maintenant, de Mme de Boigne elle-même, la clé de ses Mémoires. Nous la trouverons plus indulgente pour les fautes que pour les travers et plus encline à saisir la comédie extérieure des personnages que leur pensée cachée et cette noblesse d'intentions à quoi les faits infligent si volontiers des démentis et qui pourtant est utile à rechercher dans l'analyse d'un caractère. Ses jugements sont des jugements de salons, prompts et pointus comme des flèches. « En recherchant le passé, a-t-elle dit, j'ai trouvé qu'il y avait toujours du bien à dire des plus mauvaises gens et du mal des meilleurs. » Le bien qu'elle dit des plus mauvaises gens, je ne l'ai pas rencontré, mais le mal qu'elle dit des meilleurs, ah! certes, il n'y a qu'à ouvrir ses Mémoires pour le découvrir. Et peut-être les personnes ainsi égratignées par ce « ravaudage de salon » y eussent-elles attaché plus d'importance qu'elle-même qui maniait l'aiguille.

Sa verve n'a épargné aucun temps, ni l'ancien régime, ni le nouveau. Si elle tire vanité d'avoir été élevée enfant à Versailles, elle raconte sur la cour des anecdotes fort désobligeantes. Réfugiée en Angleterre sous la Révolution, elle ne songe

pas à s'attendrir outre mesure sur les misères et les malheurs des émigrés : mise à l'abri de leurs difficultés par les millions du *nabab,* elle les regarde se débattre sans gloire et parfois sans dignité. L'un d'eux ne s'écriait-il pas avec une gratitude comique : « Le roi nous a permis de travailler sans déroger? » Les princes mêmes ne sont pas épargnés, et ses portraits du comte d'Artois, du duc de Berry, du duc de Bourbon, je ne suis pas sûr qu'ils soient ressemblants, mais je suis certain qu'ils sont peu flattés. Si elle se contentait d'épigrammes comme celle-ci décochée au comte d'Artois : « Il avait beaucoup d'amis intimes dont il ne se souciait pas le moins du monde », on ne songerait pas à l'accuser d'amuser la galerie en lui donnant le spectacle de ces vaincus dont elle note impitoyablement les faiblesses.

Elle s'installa à Paris en 1804 et s'intéressa en dilettante aux succès, puis aux revers de l'Empire dont elle prévit la chute. Elle n'a pas le courage de bouder le nouveau régime, mais refuse de faire partie de la maison de Joséphine. La grandeur de Napoléon ne l'éblouit pas. Lorsqu'elle le voit de près pour la première fois, dans la galerie de Diane, aux Tuileries, elle l'estime disgracieux, petit, gros et emprunté dans ses mouvements : « L'empereur me parut affreux; il avait l'air du roi de carreau. » Cependant, il se met en frais pour elle et l'engage... à avoir des enfants. Elle

s'étonne des façons cavalières avec lesquelles la famille impériale traite ses invités. Quelques années plus tard, elle assiste à un autre bal donné aux Tuileries à l'occasion du baptême du roi de Rome. La fête est magnifique. « L'empereur, suivi de son cortège, traversa la salle en courant pour se rendre à l'estrade qui occupait le fond. Il marchait le premier, et tellement vite, que tout le monde, sans excepter l'impératrice, était obligé de courir presque pour le suivre. Cela nuisait à la dignité et à la grâce, mais ce frou-frou, ce pas de course, avaient quelque chose de conquérant qui lui seyait. Cela avait grande façon dans un autre genre. » Car Mme de Boigne, si elle pénètre mal les mobiles des actes humains et ne s'embarrasse guère de les pénétrer, si elle est spécialement sensible, comme beaucoup de femmes, au côté physique, décoratif, des scènes humaines, distingue avec profit les apparences et retient d'un tableau les traits essentiels. Ce défilé au galop, n'est-ce pas l'image d'un temps où les constructions et les ruines se précipitent, où les empires s'édifient et s'écroulent en moins de temps qu'il n'en faut à un enfant pour devenir un homme?

Mme de Boigne, en 1814, refusa de quitter Paris et assista à l'entrée des alliés. Elle découvrit alors son patriotisme, et il lui faut tenir compte d'une émotion aussi inattendue. La veille de l'entrée des troupes, elle était à la fenêtre. La

lune éclairait la ville calme. On ne se serait pas douté que c'était une heure historique. Un petit chien qui rongeait un os rompait seul le silence de la rue déserte, Mais, de temps à autre, les patrouilles des alliés, faisant leurs rondes sur les hauteurs voisines, jetaient des *qui vive* étrangers qui troublaient brusquement la paix. « Ce son étranger fut le premier qui me fit sentir que j'avais un cœur français; j'éprouvai un sentiment très pénible. » Les troupes françaises, aussi, bivouaquées sur les places, la touchèrent par leur belle attitude ferme et désolée. Après la campagne de France, les alliés, entrant dans Paris, ne pouvaient croire à leur petit nombre, ni à leur état délabré.

M. Henri Houssaye a traité avec une amertume indignée (1) l'inconvenante attitude de Paris en 1814. Mme de Boigne lui aurait fourni plus d'un trait pour ses tableaux de la rue, des salons et des théâtres. Paris, nous conte-t-elle sans s'étonner, reprit sa vie sans retard : rien n'y saurait empêcher les femmes de faire toilette. A la représentation de l'Opéra, la manifestation alla jusqu'à briser à coups de marteau les aigles qui maintenaient les drapeaux. Et Mme de Boigne, fâchée de ces exagérations, ne craint pas de porter contre les royalistes une accusation odieuse et contre laquelle proteste l'histoire : « C'est bien à

(1) Henri Houssaye, *1814*.

regret que je l'avoue, commence-t-elle non sans perfidie, mais le parti royaliste est celui qui a le moins l'amour de la patrie pour elle-même; la querelle qui s'est élevée entre les diverses classes a rendu la noblesse hostile au sol où ses privilèges sont méconnus. Et je crains qu'elle ne soit plus en sympathie avec un noble étranger qu'avec un bourgeois français. Des intérêts communs froissés ont établi des affinités entre les classes et brisé les nationalités. » Les généralisations ne sont point son affaire. Loin de partager elle-même un tel état d'esprit, elle assiste avec douleur au *Te Deum* chanté sur la place de la Concorde : lorsque, dans un solennel silence, les popes grecs bénissent d'un grand geste la foule de ces étrangers venus de tous les points du monde pour nous accabler et entonnent le chant religieux, plus sensible à l'influence des sons qu'aux spectacles des yeux, elle se sent bouleversée et humiliée.

Dans le salon de Talleyrand s'élaborèrent alors toutes les combinaisons de personnel et de partis que suscite un nouveau régime. La comtesse de Boigne s'y intéresse plus encore aux scènes de mœurs qu'elle y remarque. A la suite de l'installation des alliés à Paris, beaucoup de dames anglaises avaient passé la mer pour venir prendre leur part des succès de Wellington. Désireuses d'imiter les Françaises, car le peuple vaincu gardait son prestige d'élégance, elles affectaient

une grande liberté de manières, mais elles dépassaient la mesure. La mesure est en toute chose si difficile à garder. « Il est commun de voir chez nous, dit l'auteur des *Mémoires*, des femmes qui passent pour légères, conserver dans le monde un ton parfait. Je ne sais si la morale y gagne, mais la société en est certainement plus agréable. Les Anglaises semblaient au contraire avoir jeté leur bonnet par-dessus les moulins. Je me rappelle avoir vu dans le salon de M. de Talleyrand où toutes les femmes, selon l'usage des salons ministériels d'alors, étaient rangées sur des fauteuils régulièrement espacés le long des murs, une petite Mrs Arbathnot, jeune et jolie femme qui affichait dès lors ses prétentions au cœur du duc de Wellington, quitter le cercle des dames, se réunir à un groupe formé exclusivement par des hommes, s'appuyer contre une petite console, y poser les deux pouces, s'élancer dessus très lestement, et y rester assise avec les jambes ballantes que de fort courtes jupes ne couvraient guère plus bas que les genoux. »

Ces tableautins, lestement enlevés, et dont les premiers plans sont presque toujours occupés par des personnages, connus ou inconnus, surpris en fâcheuse posture avec un à-propos qui, dans certains cas, est du parti-pris, c'est le meilleur de la longue chronique mondaine plutôt qu'historique, que sont les *Mémoires* de Mme de Boigne.

Après l'Empire, le marquis d'Osmond, ayant été nommé ambassadeur à Turin, puis à Londres, la comtesse de Boigne, pour suppléer dans les réceptions officielles ou privées à l'insuffisance de la marquise, à qui la vie de cour avait pu donner autrefois le fétichisme de l'étiquette sans y ajouter la supériorité de l'esprit, accompagna son père successivement en Italie et en Angleterre. C'est, pour elle, l'occasion de comparer à la nôtre des sociétés aussi différentes. Elle le fait avec cette vivacité dans l'observation qui est sa marque. Entre temps, pour n'en pas perdre l'habitude, elle malmène le parti au pouvoir. Et même, ne peut-on soutenir qu'elle traite avec moins de ménagements les royalistes que l'Empire? Villèle, Decazes, lui inspirent une sympathie réservée, et le duc de Blacas beaucoup moins encore. Seul, le duc de Richelieu, dont la biographie devait tenter un jour M. d'Audiffret-Pasquier, obtient une louange entière. Il fut le libérateur du territoire, et la France, grâce à lui, fut enfin maîtresse chez elle. Décidément, Mme de Boigne est une patriote.

En 1820, M. d'Osmond, trop âgé et fatigué, demanda à quitter sa charge. Elle-même s'installa à Paris, rue de Bourbon, où elle demeura jusqu'à la chute de la Restauration. Moins occupée des affaires publiques, elle reprit sa vie mondaine. Son salon était fort recherché. On y venait d'autant plus volontiers qu'elle introduisait quelque

fantaisie dans les relations, et que l'on ne pouvait jamais savoir à l'avance si l'on y serait invité, de sorte qu'on attachait plus d'importance à ses invitations. C'est un procédé de succès. Un personnage d'une comédie moderne prétend, non sans impertinence, qu'il vaut mieux rencontrer des gens intelligents dans des maisons ouvertes que des gens inintelligents dans des maisons fermées. Mme de Boigne trouvait le moyen de tenir sa porte entrebâillée. Elle ne laissait passer que le talent, mais lui permettait de tout dire, notamment contre le gouvernement. Car son salon fut, sous la Restauration, un foyer d'opposition orléaniste.

Après la mort de Louis XVIII, elle suit de plus près les événements qui se précipitent. Elle note, après, les plus petits présages qui annoncent la venue prochaine des Orléans. A une cérémonie publique, le duc n'a-t-il pas ramassé le chapeau que le roi avait laissé tomber? Au dîner des Rois, n'a-t-on pas remarqué que la fève lui était échue? Elle éprouvait pour la duchesse d'Orléans une admiration passionnée, et pour sa famille un attachement dont nous retrouvons la trace dans ses jugements. Elle ne perd guère une occasion de mettre en opposition la branche aînée et le caractère du pays. Elle en découvre même d'inattendues ou de peu significatives. N'a-t-elle pas dit quelque part que l'opposition est souvent mal informée des nécessités du pouvoir, et les prend

systématiquement pour des fautes ou des erreurs? Mais on marchait d'un pas allègre à la révolution qu'on pouvait éviter, sans tenir compte de la leçon des faits et de trente années si lourdes d'enseignements nouveaux.

Les récits qu'elle donne des révolutions de 1830 et de 1848 seront, à coup sûr, regardés comme les pages les plus neuves et les plus captivantes de ses longs Mémoires. Elle y accumule les détails, les petits faits, les choses vues, et nous donne le reflet des événements à la fois dans les rues et dans les salons. Il est à regretter — point pour tout le monde — qu'elle n'ait plus écrit, à partir de 1830, que des épisodes et non plus une suite. Mêlée à la politique plus étroitement sous la monarchie de Juillet, elle n'eût pas manqué de nous montrer, même sans y prendre garde, le revers du gouvernement de son choix. Le seul culte qu'elle ait jamais rendu fut à la reine Marie-Amélie. « Sa présence, dit-elle, impose toujours les sentiments délicats. » Il faut la croire, car elle-même en fournit la preuve. Jamais la reine Marie-Amélie ne se réconcilia réellement avec le pouvoir. La couronne ne cessa pas d'être pour elle une couronne d'épines. Elle l'accepta par attachement à son mari, sans pouvoir se défendre d'une répugnance pour un avènement au trône qui lui paraissait être une usurpation. Par goût, elle préférait une vie de famille sans

apparat et sans faste. Son mari, ses enfants la vénéraient. On sait comment elle éleva ceux-ci. Et quelle douloureuse destinée que la sienne! La mort du duc d'Orléans, sur qui tant d'espérances reposaient, lui porta un coup dont elle ne se releva pas. Pourtant, au moment de l'abdication et du départ pour l'exil, elle sut se montrer courageuse et réconforter le roi. Et, suprême privilège posthume, elle fournit à Mme de Boigne l'occasion de révéler une demi-émotion fort inattendue et fort agréable.

En résumé, la comtesse de Boigne était spirituelle dans sa conversation comme dans sa correspondance et ses écrits, très attachée aux élégances d'apparence, mesurée dans ses conceptions, experte à saisir, sous les principes et les gestes historiques, les petits mobiles par quoi se dévoile la nature humaine. Ses yeux ne se contentaient pas de plaire : ils voyaient clair, mais plutôt de près que de loin ; de loin, ils brouillaient les objets; de près, ils n'omettaient aucun détail de caractère, et même ils retenaient de préférence ceux que l'on aime habituellement à dissimuler ou à garder pour l'intimité.

On la peut aisément rapprocher des grandes dames du dix-huitième siècle. Comme celles-ci, elle déteste la solitude. Pour s'y plaire, il faut aimer son domaine intérieur et le cultiver avec soin. On ne la voit jamais s'intéresser à la nature,

ni écouter son cœur. Il lui faut de la compagnie pour se sentir vivre. Ses Mémoires peuvent prendre place dans les bibliothèques, à côté de la correspondance de Mme du Deffant et des Mémoires de Mme d'Épinay. A leur exemple, elle redoutait par-dessus tout l'ennui, les fâcheux et les grands mots. Une Pauline de Beaumont marque d'une façon autrement saisissante le changement que le commencement du dix-neuvième siècle apporte dans la sensibilité féminine devenue plus profonde, plus mélancolique, plus exaltée, tandis qu'une certaine sécheresse de cœur permet à la comtesse de Boigne, dans ses Mémoires, de conter sans gêne, de peindre sans flatterie, et même en diminuant les traits qui se permettent de dépasser la commune mesure, et surtout d'aiguiser tout son esprit.

V. — GALERIE DE PORTRAITS

Ainsi douée, Mme de Boigne devait exceller dans le portrait, et surtout dans le portrait de femme. Elle dessine par petits traits vivants, comme si elle se tournait à chaque coup pour regarder le modèle et fixer la ressemblance, puis elle signe d'une épigramme rapide comme un paraphe.

Impitoyablement elle détruit les légendes, rape-

tisse les réputations, restreint les admirations et les gloires. La voici, par exemple, aux prises avec la pieuse princesse Louise, *la dernière des Condé*, à qui le marquis de Ségur a consacré un livre fort touchant, et qui nous apparaissait tout auréolée du respectueux amour de M. de la Gervaisais : elle ne tardera pas à nous en faire une religieuse de caricature. Louise de Condé était belle et n'aimait pas le monde. Elle ressentit un grand amour romanesque pour le marquis de la Gervaisais qu'elle avait rencontré aux eaux de Bourbon-l'Archambault. Mais une princesse du sang ne peut épouser un petit gentilhomme breton. A ce qu'elle croit son devoir, elle sacrifiera cet amour qui est son cœur. Après des luttes déchirantes, elle écrit la lettre qui brisera deux vies, une lettre simple, douce, pathétique, par laquelle elle envoie à cet ami le souhait du bonheur auquel elle renonce pour elle-même. « On peut, dit-elle, faire des sacrifices à celui qu'on aime, mais jamais celui de son devoir. » Puis la Révolution intervient sur cette infortune privée, comme sur tant d'autres, et dès lors commence pour Louise de Condé ce voyage perpétuel qui ne devait prendre fin qu'en 1816. Elle suit son père en exil et, décidée à entrer en religion, elle cherche vainement le couvent où elle pourra demeurer sans être troublée. Capucine à Turin, trappistine en Valais, visitandine à Vienne, bénédictine en

Pologne, elle est la religieuse errante. Enfin, en 1816, elle fonde à Paris l'ordre de l'Adoration perpétuelle, dont le couvent est élevé sur les ruines du Temple, et y meurt le 10 mars 1824. Peu de destinées sont aussi émouvantes et ses lettres d'amour, qu'on a publiées, révèlent une noblesse de nature et une élévation d'âme exceptionnelles (1). Mme de Boigne la connut en 1816, après son retour en France. Elle l'expédie comme le lord de Burleigh : c'est sa manière :

« Je m'en étais fait un roman (de cette vie), mais il fallait éviter d'en apercevoir l'héroïne. Commune, vulgaire, ignorante, stupide dans ses pensées, dans ses sentiments, dans ses actions, dans ses paroles, dans sa personne, on était tenté de plaindre le bon Dieu d'être si constamment importuné par elle, car elle l'appelait en aide dans toutes les circontances les plus futiles de sa puérile existence. »

Cela s'appelle *avoir son paquet*. Mme de Boigne sait être plus légère dans l'exécution. Le portrait de la princesse Galitzine est un bijou de facture : « La princesse Serge, jolie, piquante, bizarre, semblait à peine échappée de ses steppes natifs, et avait toutes les allures d'un poulain indompté. Elle avait trouvé dans je ne sais quel vieux château un portrait en émail dont elle avait

(1) V. dans *Vies intimes* le chapitre intitulé : *le Roman d'une princesse.*

la tête tournée. Elle avait repoussé le mari qu'on lui avait donné parce qu'il n'y ressemblait pas. Elle portait ce portrait chéri à son col et courait l'Europe pour en chercher l'original. On m'a raconté que, chemin faisant, elle s'est fréquemment contentée de ressemblances partielles à ce type imaginaire, et que trouvant tantôt les yeux, tantôt la bouche ou le nez de son sylphe, elle a été contrainte à diviser sa passion entre nombreuse compagnie. Lorsque je l'ai connue, elle était encore dans toute la grâce sauvage de sa recherche primitive. » C'est là un exemple favorable de la sorte de gravure à la pointe sèche de Mme de Boigne, sauf l'exceptionnelle poésie de la dernière phrase dont on retrouverait difficilement dans les *Mémoires* un autre spécimen.

Naturellement elle nous donne sa version des querelles interminables, toujours suivies de raccommodements, qui mettaient aux prises Mme de Staël et Benjamin Constant. Aucun mémoire de l'époque ne les passe sous silence Il n'y a rien de plus bavard que les littérateurs amoureux, ou las de l'être. Il faut que la terre entière subisse la confidence de leurs transports ou de leurs plaintes. Mme de Boigne, je l'ai déjà remarqué, a de la finesse et de la pénétration. Sa Mme de Staël est agitée et remuante à souhait. Jamais arrêtée, ni par la maladie ni même par le travail, — elle compose en parlant, — le cerveau toujours en fer-

mentation, la parole rapide, prompte, imagée, prête à discuter de tout avec véhémence, il lui manque pourtant certaines qualités essentielles à une femme, le tact, l'indulgence, la bonté. Dans son château de Coppet, on n'eût pas découvert une aiguille, mais sur toutes les tables traînaient des ouvrages sur les religions, les sociétés, les empires. Elle les feuilletait pour en tirer un sujet qu'elle amplifiait et développait de vingt manières. Son plaisir était de causer, de recevoir, de jouer la comédie. A la moindre compagnie elle sentait sa vie se multiplier, car elle ne craignait rien tant que la solitude, et c'est bien juger que d'indiquer l'ennui pour la cause de tant de mouvements et de dissipation. Ainsi les grandes dames du dix-huitième, par peur de l'isolement, avaient contracté ce que l'une d'elles a appelé *la passion de la multitude*. Les Genevois qu'elle troublait la détestaient, bien qu'ils fussent « aussi fiers d'elle que de leur lac ». La vie à Coppet était fort singulière : « Elle paraissait aussi vive que décousue. Rien n'y était réglé, personne ne savait où on devait se trouver, se tenir, se réunir. Il n'y avait de lieu attribué spécialement à aucune heure de la journée. Toutes les chambres des uns et des autres étaient ouvertes. Là où la conversation prenait, on plantait ses tentes et on y restait des heures, des journées, sans qu'aucune des habitudes ordinaires de la vie intervinssent pour l'interrompre. Causer

semblait la première affaire de chacun. » On vivait dans un tel état de surexcitation cérébrale que les idées poussaient comme en serre chaude, et qu'aux heures de retraite chacun pouvait travailler avec des forces décuplées.

Quant aux *Madames* de Chateaubriand, elles ont chacune leur tour. C'était Mme de Chateaubriand qui les appelait *les Madames*. Elle s'en moquait, mais les avait en aversion. Pour compenser, elle faisait à son mari un intérieur insupportable. Douée d'une autre sorte d'orgueil, elle tenait pour rien la réputation littéraire, car écrire, à ses yeux, c'était déroger. Aussi ne lisait-elle rien de ce qu'il publiait. Assistait-elle aux lectures qu'il donnait dans le monde et dont Mme de Boigne nous a conservé un tableau ?

« Il lisait de la voix la plus touchante et la plus émue, avec cette foi qu'il a pour tout ce qui émane de lui. Il entrait dans les sentiments de ses personnages au point que les larmes roulaient sur le papier. Nous avons partagé cette vive impression et j'étais véritablement sous le charme. La lecture finie, on apporta du thé.

— « Monsieur de Chateaubriand, voulez-vous du thé ?

— « Je vous en demanderai.

« Aussitôt un écho se répandit dans le salon.

— « Ma chère, il veut du thé.

— « Il va prendre du thé.

— « Donnez-lui du thé.

— « Il demande du thé.

« Et six dames se mirent en mouvement pour servir l'idole. C'était la première fois que j'assistais à pareil spectacle et il me sembla si ridicule que je me promis de n'y jamais jouer de rôle. »

Mme de Boigne se tint parole scrupuleusement Si elle accepta un rôle, ce fut celui du coryphée qui annonce la strophe, l'antistrophe, et les catastrophes. Et la voilà qui accompagne Chateaubriand dans ses évolutions pour nous faire mesurer sans retard son égoïsme et son orgueil. S'il se laisse suivre à Rome par Mme de Beaumont, il l'y tracasse sans relâche, et lui adoucit la mort en lui donnant, par avance, cette sensation d'isolement qui en est l'avant-goût. Après avoir jeté feux et flammes pour Mme de Mouchy, il apprend sa folie sans lui accorder un soupir. Et pour honorer Mme de Duras qui, pendant douze années, l'avait servi avec un dévouement inlassable, il ne trouve à composer qu'une froide notice ennuyée. Mme de Boigne poursuit son réquisitoire toutes les fois que, sous sa plume, elle rencontre le nom de Chateaubriand. Il est vrai qu'elle prononce en faveur de ses victimes des plaidoyers qui les achèvent. De cette pauvre Mme de Mouchy elle nous trace une odyssée fort aventureuse et qui ne la déconsidère pas à demi. Les mémoires d'Hyde de Neuville nous avaient

déjà révélé que le voyage de Chateaubriand en Terre-Sainte cachait un but fort profane qui était la rencontre, au retour, de Mme de Mouchy à la fontaine des Lions de l'Alhambra. Mme de Boigne complète l'histoire de ce rendez-vous romanesque, non sans y mêler quelque ironie. Pendant l'absence du dieu, la belle Nathalie aurait accueilli les soins d'un militaire dont elle apprit le décès à Grenade, comme elle courait à la rencontre de l'illustre pèlerin. Chateaubriand, dans toute l'exaltation de l'arrivée, se trouva en présence d'une femme en deuil qui pleurait avec un extrême désespoir la mort d'un rival heureux. On comprendra qu'il n'y fasse aucune allusion dans les *Mémoires d'outre-tombe*.

Parmi les autres *Madames*, la duchesse de Duras est épargnée. On lui reconnaît un noble caractère, un cœur généreux, une intelligence d'élite. Par surcroît, elle n'avait aucun agrément physique, ce qui a son prix aux yeux d'une femme et achève de lui valoir la sympathie de Mme de Boigne. Celle-ci, dans la suite de ses souvenirs, cite un bien joli mot de M. de Duras qui, après avoir perdu une compagne si remarquable dont il se sentait indigne, s'était sans retard remarié à une jeune fille assez peu douée : « On ne peut comprendre, confiait-il avec satisfaction à un ami, le bonheur d'avoir plus d'esprit que sa femme. »

Seule, Mme Récamier inspire à Mme de Boigne

un sentiment plus vif que l'estime, et même une tendre amitié. La première fois qu'elle l'aperçut, c'était à l'hôtel de Luynes. Elle avait grande envie de la connaître. On lui dit qu'elle la trouverait dans un petit salon où se trouvaient avec elle cinq ou six autres femmes. Elle entre et distingue aussitôt une fort belle personne qui sort peu après de la pièce et qu'elle suit.

— « Comment la trouvez-vous ? s'informe-t-on.

— « Délicieuse ; justement, je la suis pour la voir danser.

— « Celle-là ? Mais c'est Mlle de Lavauguyon. Mme Récamier est là-bas, tenez, vers la fenêtre. Elle porte une toilette grise.

« Lorsqu'on me l'eut indiquée, ajoute Mme de Boigne, je vis en effet qu'une figure qui m'avait peu frappée était parfaitement belle. C'était le caractère définitif de cette beauté, qu'on peut appeler fameuse, de le paraître toujours davantage chaque fois qu'on la voyait. »

Dès lors, elle se lia très étroitement avec Mme Récamier. Louons-la de se dépenser enfin en compliments et de s'incliner avec plaisir devant le mérite. Car elle ne nous en donnera pas souvent l'occasion. Après la banqueroute de son mari, en 1806, Mme Récamier, nous le savons, sut se montrer supérieure à l'infortune. Sa nouvelle amie ajoute qu'elle tira de son malheur même une grâce nouvelle et abandonna les minau-

deries et les petites mines par quoi elle cherchait encore à plaire, pour s'en tenir à une simplicité qui fut bientôt le comble de la séduction. Enfin, elle se dévoua tout entière à Chateaubriand, ce qui fait l'étonnement de Mme de Boigne, confondue de tant d'abnégation. Quant à lui, dit-elle, « je crois qu'il l'aime autant qu'il peut aimer quelque chose ».

J'ai réservé pour un chapitre à part tous les épisodes de la lutte que Mme de Boigne a entreprise contre Chateaubriand, son principal ennemi. Elle traite les grands hommes aussi cruellement que les femmes, et par le même procédé qui leur est moins applicable, car il n'est pas à croire que leur attitude dans le monde les révèle tout entiers. Ainsi elle s'amuse de la vanité de Thiers, et des sourires supérieurs et satisfaits que M. Guizot distribue à tout venant. Ce dernier, qui a tracé de Mme de Boigne, dans la *Revue des Deux Mondes*, un portrait admiratif, ne douta certainement point qu'il avait produit sur elle une imposante impression : il aurait atténué ses éloges s'il avait prévu les Mémoires. Mais ne dit-elle pas de lui, précisément, qu'il est dans sa nature de peu prévoir et de complètement oublier les faits pouvant lui être désagréables? Quant à Thiers, elle nous le montre, à un dîner de gala à Saint-Cloud, conversant avec son assiette, sur laquelle était représenté le maréchal de Turenne,

et confiant à sa voisine qui était Madame Adélaïde :

— Voilà ce que je devrais être !

Le portrait du prince de Talleyrand vieillissant, guetté par la mort, et ne renonçant ni au pouvoir ni à l'intrigue, ni à l'esprit, égale en élégance celui d'Ary Scheffer qui est au Musée de Chantilly. Sa nièce, la duchesse de Dino (dont les souvenirs ont tant d'intérêt), qui tenait sa maison, l'ayant accompagné un jour de cérémonie à une messe officielle, lui dit en remontant en voiture :

— Cela doit vous faire un effet singulier d'entendre dire la messe.

— Non, pourquoi ?

— Mais il me semble que vous ne devez pas vous y sentir tout à fait comme un autre.

— Moi ? si fait : pourquoi pas ?

— Mais enfin, vous avez fait des prêtres.

— Si peu.

Ainsi portait-il légèrement le plus lourd passé. Son esprit allait quelquefois jusqu'au courage. Comme il devait, déjà très malade, prononcer un discours à l'Académie, son médecin s'en effrayait et alla jusqu'à lui dire qu'il ne répondait pas des suites.

— Et qui vous demande d'en répondre ? répondit flegmatiquement Talleyrand.

Cependant Mme de Dino, qui désirait se rap-

procher de la société du faubourg Saint-Germain, déployait dans ce but, à ce que raconte Mme de Boigne, un grand zèle pour ramener son oncle à une fin édifiante. Ce n'était pas commode. L'Église catholique, qu'il avait fort bafouée, exigeait une soumission complète. Talleyrand fixa l'heure à laquelle il se soumettrait. Or il était mourant, et l'on craignait qu'il ne passât avant d'avoir signé. On lui dépêcha sa nièce préférée, la petite Pauline, mais il la renvoya : « Je n'ai jamais rien su faire vite et pourtant je suis toujours arrivé à temps ». En effet il arriva à temps, mais juste. Pendant cette dernière maladie, entre deux suffocations, il recevait et causait avec son art accoutumé. « Ce n'est ni le luxe, déclare Mme de Boigne, ni la magnificence de l'entourage qui constate le haut rang. C'est une certaine élégance dans les formes : des manières calmes, aisées, naturellement nobles, qui mettent chacun à sa place en restant toujours à la sienne, et composent le savoir-vivre. M. de Talleyrand y excellait. » Et plus loin elle ajoute ce jugement général : « Malgré sa figure blafarde, sa tournure disgracieuse, à travers les vicissitudes d'une vie orageuse qui l'a poussé dans des voies où il n'a rencontré ni mérité l'estime, M. de Talleyrand s'est toujours montré grand seigneur. Il l'a été vis-à-vis de la Révolution et du Directoire, de l'Empire et de la Restauration, de la cohue du

salon de M. de La Fayette et de l'aristocratie anglaise. Il l'a été vis-à-vis de la mort. »

Du chancelier Pasquier, on comprendra qu'elle parle avec quelque gentillesse : « Il est impossible, dit-elle, de trouver un commerce plus facile et plus charmant que celui de M. Pasquier. A un esprit toujours inventif, à une conversation des plus variées, il joignait un incomparable bon sens et une bienveillance naturelle qui, sans être jamais banale, lui faisait constamment tirer le meilleur parti possible des hommes et des choses Il s'intéressait à tout, depuis les idées les plus élevées de l'homme d'État jusqu'aux détails les plus intimes de la vie privée. Rien n'était au-dessus ni au-dessous de lui ; et l'occupation où il était de ses amis se manifestait pour les plus petites comme pour les plus grandes choses. Lorsqu'il m'avait raconté quelque secret politique bien important, je n'éprouvais aucun embarras à l'entretenir de la moindre niaiserie de mon ménage ; et il y prenait part avec autant de bonhomie que de sérieux. Une seule chose l'irritait, c'était la déraison. Il avait alors des colères dignes d'Alceste... » Remarquez que s'il ne s'agissait pas du chancelier Pasquier, elle pourrait donner un tout autre tour au portrait.

Sainte-Beuve nous raconte qu'un jour où l'on opposait au sien l'avis du chancelier au sujet d'un petit fait sans importance qui se serait passé

à la cour de Versailles, elle répliqua vertement :

— Pasquier? qu'est-ce qu'il en sait? Il n'était pas du tout de ce monde-là.

Ainsi la princesse de Lieven se révoltait à la seule pensée de s'appeler *Madame Guizot* et préférait l'irrégularité à la mésalliance. Car, pour ces dames, le monde fut tout et passa toujours avant tout. L'une le marqua à son vieil et solennel amant. L'autre l'avait fait cruellement savoir à son mari après, toutefois, l'avoir dépouillé.

VI. — L'ENNEMIE DE CHATEAUBRIAND

Il a eu tant d'adoratrices, et l'on continue de lui découvrir tant d'aventures amoureuses, qu'il méritait bien de rencontrer la perfidie d'une ennemie. Cette ennemie, étroitement liée avec Mme Récamier par qui elle se faisait renseigner, lui fit toujours bonne grâce ; mais elle prenait des notes impitoyables. C'était la comtesse de Boigne. Les passions et les ambitions du grand homme, son orgueil, son égoïsme, cet art des attitudes et des gestes qui confine au cabotinage, tout lui est matière à moqueries. Sa vie politique surtout — cette vie politique qui était sa grande préoccupation — la fournit de disgracieuses anecdotes. Ainsi la malignité de Mme de Boigne s'exerce avec obstination sur Chateaubriand. On la

retrouve égale dans les quatre volumes des *Mémoires*. Il est vrai que celui-ci traitait insolemment ses amis, y compris le duc Pasquier, et les appelait avec sa superbe : *ces petits messieurs*... Quand il se mêlait d'être dédaigneux, nul ne l'égalait en insolence. Une femme ne pardonne guère ces grands airs. Il est amusant de voir Mme de Boigne guetter les occasions de satisfaire sa rancune, mais il est juste de reconnaître qu'elle vise surtout Chateaubriand au pouvoir. Jusqu'en 1814, c'est plutôt le chœur de ses admiratrices qu'elle tourne en ridicule.

En 1814, Chateaubriand voyait enfin venir l'heure de son ambition. Ayant fait quelque bruit avec sa brochure *Bonaparte et les Bourbons*, il voulut rendre visite à l'empereur Alexandre et s'affubla pour la circonstance d'un uniforme de fantaisie qui comportait un immense sabre turc, lequel trainait sur les parquets avec un fracas formidable. Dans l'antichambre il rencontra Étienne, modeste auteur dramatique, oublié aujourd'hui, qui attendait son tour. Il le connaissait, mais il l'ignora. L'Empereur, qui sortait, les rassembla, parla d'abord à Étienne de sa pièce qu'il avait vu jouer la veille au Théâtre-Français, puis à Chateaubriand de sa brochure qu'il n'avait pas encore lue, leur prêcha la paix entre eux, leur assura que le métier des gens de lettres n'était point la politique, mais le divertissement du pu-

blic, et passa. Chateaubriand n'avait pu placer un mot. Son travestissement même avait été inutile. Il fut surtout sensible à la présence d'Étienne qui le privait de donner de cette entrevue historique un récit grandiloquent et imaginaire.

Chateaubriand chargé d'honneurs excite plus encore la verve de Mme de Boigne. Ambassadeur à Londres, il s'y ennuie parce que sa renommée y est moins populaire : « M. de Chateaubriand n'est point apprécié hors de France, et c'est ce qui, en tout temps, lui a rendu impossible de séjourner dans d'autres pays. » Lorsque M. de Villèle, plus tard, l'oblige à quitter le ministère des affaires étrangères, dès qu'il a reçu la dépêche du Roi, il fait chercher une douzaine de fiacres, y jette ses effets et s'en va sans attendre une minute. Cette sortie théâtrale le console un peu et lui donne de la dignité les premiers jours. Puis sa colère se ranime, et il commence dans le *Journal des Débats* cette terrible campagne contre M. de Villèle qui fit rétablir la censure. Le journal laissa en blanc les passages supprimés. On interdit les blancs. Le journal mit des tirets. Car l'arbitraire est une voie difficile quand on y veut conduire des gens d'esprit.

Jusque-là Mme de Boigne n'a pas déployé vis-à-vis de son ennemi plus de causticité qu'à son ordinaire. Nous allons voir l'inimitié servir son talent. Je fais allusion aux pages où elle raconte

la révolution de 1830 et à l'épisode qui met sur la sellette Chateaubriand. Tout à coup cette femme de salon, dont les récits ne passent guère la finesse et la malice qu'on rencontre souvent dans le monde, se met à conter à la façon d'un Retz ou d'un Saint-Simon. Peu de pages, parmi les *Mémoires,* ont plus de relief et de puissance que le récit de la visite qu'elle fit en 1830 rue d'Enfer. La monarchie légitime était renversée. Le nouveau gouvernement, comprenant de quelle importance serait l'adhésion ou tout au moins la neutralité d'un tel publiciste, désira de faire des ouvertures à Chateaubriand. On confia cette négociation à Mme de Boigne, qui demanda son concours à Mme Récamier, et toutes deux se rendirent chez le grand homme. « Je le connaissais trop, dit-elle, pour le croire un auxiliaire fort utile, mais je le savais un adversaire formidable. » Il était en robe de chambre, en pantoufles, et portait sur la tête un madras rouge et vert. Sur sa table de travail traînaient des restes de mangeaille et des objets de toilette. Cela le gênait. Mais il lut à ces dames un discours qu'il préparait contre la famille d'Orléans, et sa prose lui rendit ses moyens, de sorte qu'il se trouva prêt lorsque Mme de Boigne commença de lui parler de l'anarchie présente dont il fallait sortir et de l'ambassade de Rome qui lui conviendrait à merveille. Il se promenait de long en large, fei-

gnant de ne pas écouter, quand tout à coup il s'arrêta et montra sa bibliothèque :

— Et ces trente volumes qui me regardent en face, que leur répondrai-je? Non... non... ils me condamnent à attacher mon sort à celui de ces misérables! *Qui les connaît? qui les méprise? qui les hait plus que moi?*

La fidélité par la haine, quelle magnifique servitude! Et comment ne pas rapprocher le récit de Mme de Boigne — récit moins suspect à cause de cette force d'expression chez elle inaccoutumée — des appréciations de M. Pierre Lasserre dans son *Romantisme français? Le Romantisme français*, malgré quelque sévérité passionnée qui risquerait parfois de restreindre notre patrimoine littéraire quand l'auteur ne veut que sauvegarder, est un des plus puissants livres de critique parus ces dernières années. Réquisitoire tranquille et sûr, il dresse le bilan du romantisme et constate sa faillite. L'œuvre de Chateaubriand y est étiqueté : *la splendeur du faux*. Et M. Pierre Lasserre considère son loyalisme ostentatoire à l'égard de la Restauration comme une trahison raffinée. « Il s'enchaîna, dit-il, à la légitimité comme un fougueux amant à une vieille femme dont il a eu le malheur de charger sa vie : il lui prodiguait ses serments et l'outrageait de ses airs de victime. »

Rabelais rencontrait son quart d'heure dans les auberges quand il s'agissait de solder le

dépense. Le moment serait-il venu pour Chateaubriand de rendre des comptes après un siècle de gloire presque sans éclipse? Déjà Sainte-Beuve lui présenta une addition fort chargée. Cette note même, compliquée et surélevée, reconnaissait un état de prince. Tandis que Mme de Boigne, inventoriant son faste, le prétend insolvable.

Mais n'y a-t-il pas des caractères et des sentiments fermés à une femme du monde qui ne connaît et ne comprend que la vie du monde? Que de fois, devant de beaux spectacles de la nature, devant le récit d'actes héroïques, devant des œuvres d'art, nous découvrons tout à coup qu'une barrière nous sépare de gens que nous avions estimés jusqu'alors agréables et même intelligents! Quelques phrases, souvent une seule expression, suffisent à nous révéler en Chateaubriand le poète qui échappe à la commune mesure par là même qu'il élargit l'univers à nos yeux : celle-ci par exemple, qui résume toute la nostalgie du désir : « Je ne puis regarder un vaisseau sans mourir d'envie de m'en aller » — charme du départ qu'un poète moderne, Charles Cros, a traduit par un vers ironique :

Peut-être le bonheur n'est-il que dans les gares

ou cette autre, harmonieuse comme une strophe, qui termine une lettre à la duchesse de Duras, alors à Dieppe, et qui n'était pourtant pas des-

tinée à la publicité : « Dites à la mer toute ma tendresse pour elle; dites-lui que je suis né au bruit de ses flots, qu'elle a vu mes premiers jeux, nourri mes premières passions et mes premiers orages, que je l'aimerai jusqu'à mon dernier jour et que je la prie de vous faire entendre quelques-unes de ses tempêtes d'automne. »

Il fut le poète de l'indépendance. Avide uniquement d'espace et de liberté, il eut quelque mérite à se donner des chaînes, et porta noblement celles qu'il s'était imposées avec la religion et avec l'honneur.

Dans le quatrième et dernier volume des *Mémoires,* Mme de Boigne ne désarme pas. Le plus amusant comme le plus disgracieux épisode de ce volume, c'est le récit de l'équipée de la duchesse de Berry en 1832. On y voit Marie-Caroline parcourant la Vendée qu'elle tâche à soulever, le ministère préoccupé de sa présence sur le sol français, Thiers découvrant sa retraite grâce à la trahison de Deutz et la faisant arrêter chez Mlle de Guigny, à Nantes. La duchesse y est représentée spontanée, irréfléchie et courageuse. C'est un tableau agréable où tous les personnages, principal et accessoires, jouent un roman historique à la Walter Scott. Puis c'est le séjour à la prison de Blaye et l'effarement du parti légitimiste en apprenant que Marie-Caroline est enceinte, ce sont les démarches de Mme du

Cayla en Hollande à la recherche d'un mari de complaisance, et c'est, dans tout cet esclandre, la stupéfaction de la duchesse qui ne comprend pas l'importance attribuée à un si mince événement dont elle avait d'ailleurs l'habitude. « Elle n'attachait, assure la narratrice, aucun prix à la chasteté; ce n'était pas sa première grossesse clandestine. » Surtout elle entendait être convenablement soignée. Enfin, quand on l'embarque sur l'*Agathe* avec son enfant qu'elle considère à peine, et la perspective de rencontrer en Sicile le mari de fortune que Mme du Cayla lui a obtenu, le comte Lucchesi, elle n'est préoccupée que d'arriver à temps pour assister aux fêtes qui se donnent à Palerme.

Les historiens ont fait justice des calomnies de Mme de Boigne et démontré le mariage secret de la duchesse de Berry dix-huit mois avant la naissance de l'enfant à la prison de Blaye, comme aussi son voyage à la Haye où se trouvait le comte Lucchesi au cours de l'été de 1832, c'est-à-dire à l'époque présumée de la conception (1).

Je ne veux examiner que le rôle de Chateaubriand dans cette équipée qui visait à l'épopée. Ce rôle pourrait avoir pour épigraphe un mot des

(1) V. l'ouvrage du vicomte DE REISET, *Marie-Caroline, duchesse de Berry*, et le curieux article du marquis COSTA DE BEAUREGARD dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1908 : *Le mariage secret de Mme la duchesse de Berry*.

Mémoires d'outre-tombe : « Le malheur, séduction dont j'ai peine à me défendre, me semble avoir toujours raison. » Poésie du malheur qui convenait à son génie, qu'il recherchait donc, qui explique jusqu'à ses changements, et que Mme de Boigne ne comprend point. Il avait à se plaindre — ou, ce qui revient au même, croyait avoir à se plaindre de la branche aînée. Dès qu'elle fut renversée, il lui donna le concours de sa popularité, sa force oratoire, et même sa liberté. En octobre 1831, fixé à Genève (où il occupait aux Pâquis une maison portant le numéro 72, démolie aujourd'hui, selon un bail que M. Eugène Ritter, l'érudit genevois, a publié et qui était d'une année à partir du 25 mai 1831), il n'hésita pas à abandonner une installation qui lui plaisait, pour venir à Paris combattre le projet de loi qui bannissait les Bourbons de France sous peine de mort. Il publia chez Le Normant une brochure intitulée : *De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille, ou suite de mon dernier écrit : De la Restauration et de la Monarchie élective*. Il fut arrêté à cette occasion, puis remis en liberté sans jugement. Appelé au comité qui dirigeait le parti légitimiste, il y joua un rôle prépondérant. Lorsque le choléra sévit à Paris (avril 1832), c'est à lui que la duchesse de Berry fit remettre une somme de 12 000 francs pour la distribuer aux victimes du

fléau. Il appela ce secours *le denier de la veuve,* et voulut le répartir entre les douze maires de Paris. Ceux qui l'acceptèrent furent destitués. De tous ces incidents, Mme de Boigne, qui fait un si beau tableau du courage de Paris pendant l'épidémie, ne parle pas.

Mais quand le *Carlo-Alberto* déposa Marie-Caroline sur une côte de Provence, d'où elle passa en Vendée, bien informé de l'état de l'opinion et certain de l'insuccès d'une telle tentative, il rédigea successivement deux notes pour la supplier de quitter la France. Berryer fut chargé de les porter et de convaincre la duchesse. Mme de Boigne n'épargne pas plus Berryer que Chateaubriand. Elle représente le grand orateur légitimiste comme pusillanime et même couard. Pourquoi, alors, avait-il accepté une mission aussi périlleuse? Pouvait-il ignorer qu'il courait le risque d'être arrêté, et poursuivi, ce qui arriva en effet? Et Mme de Boigne de raconter assez drôlement que de sa prison il écrivit aussitôt aux autres membres du comité légitimiste une sorte de lettre-circulaire où ils étaient tous désignés, pour les informer de son état, pensant bien que le ministère ne manquerait pas d'utiliser cette correspondance : il entendait s'assurer ainsi des compagnons sur le banc des accusés. Récit démenti par les faits : Berryer, interrogé par le juge d'instruction de Nantes le 18 juin (1832),

avait répondu : *qu'il avait vu Mme la duchesse de Berry, qu'il lui avait soumis, avec le respect dû à son rang, à son courage et à ses malheurs, son opinion personnelle et celle d'honorables amis sur la situation actuelle de la France, et sur les conséquences de la présence de Son Altesse Royale dans l'Ouest.* Questionné sur ces amis, il avait dit : *qu'il ne les nommerait pas sans qu'ils y eussent consenti.* Et c'est pourquoi Chateaubriand, arrêté puis relâché, avait aussitôt adressé une lettre au ministre de la justice pour apporter spontanément à la cause de Berryer poursuivi un témoignage que la justice eût exigé la première si elle avait été informée (1).

De nouveau Chateaubriand était reparti pour la Suisse (8 août 1832). Ici se placent ces voyages à Constance et à Coppet en compagnie de Mme Récamier qui occupent les plus belles pages peut-être des *Mémoires d'outre-tombe*. Pages rythmées comme des strophes, et qui chantent dans la mémoire. Nul ne les peut lire sans être secoué, qui sait la pure beauté de l'art de France, le seul, depuis l'antiquité, qui harmonise dans une juste mesure l'éclat de la pensée et la musique des mots. Il était bien éloigné de la vie politique lorsque, le 12 novembre, Berryer qui arrivait de Lausanne fit irruption dans son cabinet de tra-

(1) V. le livre si documenté de M. Edmond Biré : *les Dernières années de Chateaubriand.*

vail pour lui apporter une grande nouvelle : la duchesse de Berry avait été arrêtée le 8 à Nantes. Le jour même, il écrivit au ministre de la justice pour lui demander de faire parvenir une lettre à la prisonnière, lettre où il sollicitait l'honneur de la défendre. Et aussitôt il partait pour Paris. Voici le début du chapitre où Mme de Boigne raconte son départ : « Nul, et je n'en excepte ni M. Thiers ni même M. Maurice Duval, ne ressentit une plus vive satisfaction de l'arrestation de Mme la duchesse de Berry que M. de Chateaubriand... Privé du tribut de louanges quotidiennes libéralement fournies par le petit cercle où il passe exclusivement sa vie à Paris, M. de Chateaubriand ne savait comment revenir, après les adieux si pompeusement adressés publiquement à sa patrie. Il avait beau se draper à l'effet dans le manteau d'un exil volontaire, on le remarquait peu; les Genevois trouvent qu'on doit se tenir très heureux d'être à Genève, et ne compatissaient point à des peines qu'ils ne comprenaient pas. Dans l'embarras de ce dilemme, M. de Chateaubriand accueillit comme l'étoile du salut l'arrestation faite à Nantes. De nouveaux devoirs, en lui imposant une nouvelle conduite, lui évitaient le petit ridicule d'une palinodie trop rapide... » Ainsi les gens d'esprit expliquent le dévouement. Mais pourquoi Chateaubriand, qui avait déjà vécu à Genève l'année précédente,

était-il revenu s'y installer en 1832 quand rien ne l'y obligeait? Avertie par Mme Récamier de ce retour, Mme de Boigne accourt chez son amie et la trouve en tête à tête avec Chateaubriand qui lui lisait le manuscrit de sa brochure (la fameuse brochure qui se terminait par le mot célèbre : *Madame, votre fils est mon roi*). Lorsqu'il en vint aux passages qui célébraient tour à tour, comme des hymnes, Marie-Caroline et la Dauphine, le lecteur dut s'arrêter, car sa prose le faisait pleurer. Et Mme de Boigne riait intérieurement, se souvenant de lui avoir entendu qualifier les deux princesses, l'une de mangeuse de reliques d'Édimbourg et l'autre de danseuse de corde d'Italie. Enfin elle attribue encore à Chateaubriand un mot terrible qui aurait été prononcé quand la malignité publique cherchait qui pouvait être le père de l'enfant né dans la prison de Blaye : — « Comment voulez-vous qu'on le dise? elle-même ne le sait pas. »

Le procédé de Mme de Boigne, à la supposer véridique, c'est celui-là même que les Goncourt employèrent plus récemment dans leur *Journal*. Ils notaient ce qu'ils entendaient au cours de conversations intimes, parfois paradoxales, où chacun se mettait à l'aise, et qu'eux-mêmes ne comprenaient pas toujours très bien. Qui, à un moment donné, n'est capable de murmurer contre les directions auxquelles il a voulu soumettre sa

vie, contre ses amis, ses admirations, ses convictions, contre soi-même? En quoi des confidences, lorsqu'elles leur paraissent contraires, modifient-elles nos actes et l'expression que nous avons donnée à nos pensées? Les racontars de Mme de Boigne changent-ils quelque chose à ces appels de la générosité et de l'honneur que Chateaubriand écouta toujours lorsque le malheur les lui adressait? L'eau ne reprend sa limpidité qu'après qu'on a cessé de l'agiter. Ainsi notre vie paraît trouble parce que nous la vivons et que cela suffit à faire apparaître à la surface toutes sortes de scories mêlées. Souvent, n'en voyant pas le fond, nous savons mal en distinguer les éléments essentiels. La mort, en l'arrêtant, lui rendra sa limpidité, laissera retomber ce qui n'était qu'accessoire inutile. Il semble qu'une Mme de Boigne s'amuse à remuer de la gaule cette vase que les vivants aiment à reconnaître dans la vie des autres (1)

(1) A la suite de cette partie de mon étude, parue au *Figaro* (numéros des 9 octobre 1907 et 15 avril 1908), j'ai reçu de l'une des femmes les plus distinguées et les plus spirituelles de la société parisienne, Mme B..., le témoignage suivant que je lui demande l'autorisation d'extraire d'une lettre. Ce témoignage est d'autant plus intéressant que Mme B... a connu Mme de Boigne et aussi Chateaubriand dont elle était la filleule et dont elle a publié une correspondance fort curieuse échangée avec son père. Ainsi toute son enfance fut imprégnée des souvenirs de Chateaubriand :

« ... Je vis Mme de Boigne dans ma petite enfance. C'était une petite vieille très antipathique, raide, riche, obséquieuse avec les grands, insolente avec les plus humbles. M. de Chateaubriand mourut en 1848, j'avais à peine dix ans, mais ma mère

VII. — MADAME DE BOIGNE A BUISSON-ROND

« Nous allâmes tous dîner chez M. de Boigne, à Buisson-Rond, près de Chambéry. »

Tous, c'étaient Mme de Staël, Mme Récamier,

qui (avec la différence de rang) fut assez liée avec la duchesse de Berry avait Mme de Boigne en grande déplaisance, et disait volontiers que de sa mère Mme d'Osmond, si elle n'avait pas hérité de la bosse, elle avait gardé la méchanceté et la suffisance des bossus. Quant à son appréciation de Chateaubriand, elle est aussi fausse que possible. Il avait une sorte de culte pour la duchesse de Berry, et c'est ce culte qui lui dicta la fameuse phrase : — *Madame, votre fils est mon roi!* Personne n'a ignoré les faiblesses de la pauvre duchesse, mais M. de Lucchesi-Palli était un gentilhomme dans la bonne acception du mot et ne se fût pas prêté à une farce indigne. Chateaubriand vénérait la duchesse d'Angoulême, mais n'avait aucun attrait ni pour elle ni pour son mari. Il est possible que dans l'intimité il l'ait qualifiée de *mangeuse de reliques*. Ma mère, qui vénérait aussi la duchesse, trouvait ce ménage le plus ennuyeux de la terre. Dieu sait ce qu'il ennuyait Chateaubriand qui disait qu'on ne pouvait les voir à leur avantage qu'avec des yeux obscurcis par les larmes. L'éducation dans laquelle ils étouffèrent l'intelligence du duc de Bordeaux exaspéra Chateaubriand. Sa fidélité le maintint dans les idées légitimistes. Ce fut pour lui un devoir austère qu'il suivit sans plaisir. Ses sympathies furent toutes pour le prince Louis-Napoléon, ainsi que le prouve une lettre de lui au prince que vous trouverez dans les *Mémoires d'outre-tombe* et qui est d'autant plus désintéressée que Napoléon Ier et Chateaubriand ne s'aimaient guère mais s'admiraient mutuellement avec jalousie. Le prince Louis, devenu Napoléon III, avait une grande sympathie pour les idées et le génie de Chateaubriand. Mais jamais M. de Chateaubriand n'a tenu le propos que lui attribue Mme de Boigne en parlant de la duchesse de Berry : *c'est une danseuse de corde italienne...* »

Benjamin Constant, Adrien de Montmorency, enfin la comtesse de Boigne, qui raconte cet épisode dans ses *Mémoires*.

Buisson-Rond est un domaine qu'on reconnaît de loin à ses arbres. Il ne faut pas un quart d'heure pour s'y rendre de Chambéry. La grille d'entrée ouvre sur l'ancienne route de Grenoble. Au fond de la plus magnifique avenue de platanes on aperçoit le château. Cette avenue est formée d'une large pelouse que bordent les arbres dont le feuillage est taillé de façon à retomber sur les deux contre-allées qui sont ainsi transformées en voûtes de verdure, tandis qu'au centre les branches semblent jaillir en fusées vers le ciel. Elle aboutit à un pont jeté sur l'Albane, joli ruisseau transparent, et se divise en deux bras qui contiennent une terrasse à l'italienne, ornée de vases de géraniums. De là, une éclaircie laisse voir la chaîne régulière de Lépine, les doux coteaux qui la précèdent, et, plus près, les maisons d'un faubourg de la ville. Le château est un bâtiment carré à un étage, avec un fronton arrondi. L'architecture en est lourde. Il est solennel et sans intimité. Dès l'entrée, ce caractère officiel et cérémonieux s'accentue. Un immense vestibule dallé, à colonnades, et dont la hauteur étonne, paraît occuper à lui seul tout l'intérieur. Il en part un double escalier qui conduit au salon dont les panneaux sont peints ou garnis de trophées

d'armes. Cela est fait pour des cortèges, des défilés, des réceptions. C'est imposant et glacial. Et l'on est agréablement surpris de découvrir les appartements qui donnent, en arrière, sur des jardins et des bois. En tout petit, c'est l'impression que l'on éprouve à Versailles quand on quitte la Galerie des Glaces pour pénétrer chez la reine.

La reine, ici, ne venait guère. Celui qui, en 1812, vieillissait, solitaire, dans cette demeure faite pour une foule, avait mené une existence aventureuse et héroïque. Fondateur de sa dynastie, il avait commandé et gouverné un empire plus vaste que la France. Une femme s'était chargée de venger les rajahs battus. Le général de Boigne avait pu remporter des victoires par son coup d'œil autant que par sa ténacité : le mariage lui avait appris que, tout comme un autre, il pouvait être aveugle et pusillanime. Retiré au pays natal où il avait acheté cette terre, il s'occupait de bonnes œuvres, fondait des hôpitaux, dirigeait le conseil de ville. Car il n'avait pas achevé d'utiliser ses facultés.

Pendant ce temps, sa femme, avec son argent, tenait maison à Paris. Quelquefois, rarement, elle se mettait en campagne pour aller rendre visite à son donateur. La chambre qui lui était réservée à Buisson-Rond a été transformée : c'est aujourd'hui la bibliothèque. Un petit portrait

d'elle, qu'elle avait bien voulu léguer à son vieux mari afin qu'il la pût regarder tout à son aise en effigie, est resté au château. Elle est représentée en toilette Empire, robe blanche avec une mince ceinture bleue agrafée sous les seins. Une écharpe rouge s'enroule autour du bras gauche. Comme fond de toile, un arbre de carton et des pervenches de papier : paysage artificiel et tout à fait convenable, car elle était de ces femmes qui ne feraient pas un seul pas en faveur des beautés naturelles, et se déplaceraient au bout du monde pour s'emparer de la conversation de quelque grand homme. Le sein et le bras sont appétissants. Le nez est mutin, la bouche petite ; les cheveux blonds sont frisés à la papillote. C'est un joli visage indifférent et immobile, spirituel peut-être, insensible à coup sûr. Un Isabey a pu lui communiquer un mouvement de grâce qui lui tient lieu de sentiment. Le peintre honnête et consciencieux qui l'a copiée sur cette toile ne lui a rien ajouté, et il lui manque l'essentielle vie intérieure.

Elle passait à Buisson-Rond peu de temps. M. de Boigne, qui la connaissait pour en avoir souffert, invitait, afin de la distraire, tous les gens de qualité des alentours. Elle s'en méfiait et amenait des convives qu'elle choisissait. Elle avait fait à Lyon la connaissance de Mme de Staël qui, pour avoir entendu parler d'elle, s'était préci-

pitée dans sa chambre d'hôtel avec toute une compagnie, et quelle compagnie! Camille Jordan, Schlegel, Talma, Mathieu de Montmorency, et, naturellement, Benjamin Constant. Mme de Boigne voulait visiter la ville, qu'elle voyait pour la première fois. Mme de Staël, aussitôt, l'en détourna : à quoi bon? une très vilaine cité entre deux belles rivières; avec cela, elle en saurait aussi long qu'en huit jours de promenades. Mais elle-même avait rompu son exil pour venir entendre Talma. La voilà bien tout entière, avec ses curiosités tournées vers l'art et la société, fermées à la nature et au contact direct avec les choses de la vie.

Ayant pris les eaux à Aix, avec Mme de Staël et Mme Récamier, la comtesse de Boigne invita ces dames et leur cour à Buisson-Rond. Le général, informé, avait rassemblé tout le monde qu'il avait pu. Il y avait le préfet, qui avait en poche l'ordre de prier Mme de Staël de réintégrer Coppet au plus vite. Mme de Staël, qui manquait de tact parce qu'elle ne pensait jamais aux personnes à qui elle s'adressait, mais toujours à ses arguments et à ses théories, traita précisément avec désinvolture et mépris cette « classe d'employés ». Le préfet, qui avait de l'esprit, lui donna tout le temps de partir et garda l'ordre en portefeuille. On se mit en route le soir pour regagner Aix. Dans la berline avaient pris place, avec Mme de

Staël, Mme Récamier, Benjamin, Montmorency et Mme de Boigne. Un orage éclata et la nuit vint. Les postillons se perdirent. Le trajet, qui est d'une heure et demie, dura cinq heures. L'autre partie de la société, qui s'était embarquée plus tôt, était dans une inquiétude mortelle. En descendant de voiture, le personnel de la berline fut bien étonné d'avoir causé tant d'émoi et marché si lentement. Dans l'avenue de Buisson-Rond la conversation s'était engagée sur les lettres de Mlle de Lespinasse, qui venaient de paraître, et Mme de Staël, emballée sur le chapitre des passions, entraînant après elle Benjamin qui l'égalait, avait montré tant de verve et d'éloquence qu'elle avait aboli le monde extérieur. Derrière les vitres, la pluie pouvait tomber, l'orage gronder, la nuit s'épaissir : ces phénomènes contingents ne comptaient plus, on causait.

On causait. C'est un art si délicat, si varié, si raffiné. Il satisfait notre sensualité intellectuelle. Une anecdote bien contée, un mot d'esprit, un air de paradoxe donné à ses convictions, de l'ironie, de la grâce, une érudition cachée, la certitude d'être compris, voilà bien des éléments de plaisir. Il se crée, dans certaines maisons, une atmosphère de sympathie qui favorise la conversation. On y entre avec gourmandise et les yeux brillants. Et c'est vrai que le temps y est supprimé.

Je me souviens d'une de ces toiles de Latouche qui ne font guère que donner les limites d'un cadre à la lumière. C'était un carrosse tout rouge, un peu penché sous les branches d'une allée d'automne aux feuilles cuivrées. Dans l'avenue déserte de Buisson-Rond, j'imagine ainsi le carrosse animé de Mme de Staël, et, tout au fond, sur le seuil de la porte, le général qui regarde disparaître tant de beau monde et sa femme, qui les regarde disparaître sans déplaisir, peut-être avec soulagement. Car il a, lui, pour peupler sa fière solitude, autre chose et mieux que le plus brillant papotage mondain : le souvenir de son passé épique et la pensée des malheureux dont, par sa fortune et sa charité, il s'apprête à soulager la misère...

VIII. — LES DEUX VIEILLESSES

Lorsque le maréchal de Montmorency, dont Richelieu punit la révolte, marchait à l'échafaud, le religieux qui l'accompagnait le surprit qui, de ses doigts, frisait encore sa moustache. Il en tira cette observation mélancolique :

— Je vois que M. le maréchal n'a pas encore entièrement renoncé au monde.

La comtesse de Boigne, qui vécut jusqu'en 1866, condamnée par l'âge et les infirmités, ne

se décida pas davantage à y renoncer. Elle continuait de recevoir à dîner, et quand ses convives étaient réunis à table, on l'apportait et on la déposait à sa place comme un paquet. « Et quelle n'était pas, nous dit Mme Lenormant, la surprise d'un convive nouveau devant l'inconcevable contraste entre ce je ne sais quoi d'emmailloté, d'encapuchonné, que deux valets devaient apporter, et cet esprit si fin, si net, qui sortait de dessous ces bandes, se mettait à table, causait comme s'il avait eu trente ans, et vous charmait! Le merveilleux de certains contes ne vaut pas cette surprise; j'ajoute, pour en compléter l'effet, que Mme de Boigne avait conservé toutes ses dents, ses beaux cheveux, ses jolis traits, et quand la conversation l'amusait et l'animait, un rayon des grâces de sa jeunesse passait sur ce visage plus qu'octogénaire. »

Je passe sur un *esprit qui se met à table.* Il y a néanmoins, dans ce tableau de vieillesse, quelque exagération. Une impitoyable gravure, intercalée dans la publication des *Mémoires,* nous représente Mme de Boigne en 1864, deux ans avant sa mort. Elle porte une crinoline, et cet amusant rappel du second Empire fait contraste avec la toilette à la grecque du portrait d'Isabey. On retrouve à la rigueur l'ovale allongé et même les yeux, bien qu'ils paraissent s'être rapetissés à cause de l'empâtement des traits. Mais il n'y

demeure plus aucun souvenir de cette grâce légère d'autrefois. La jeunesse était indispensable à ce visage. Elle disparue, l'expression réelle qu'elle voilait apparaît avec évidence, et c'est la sécheresse. Je ne m'expliquais pas très bien pourquoi je résistais au charme qu'Isabey avait si heureusement fixé. Il suffit de cette image de décrépitude, sans rapports apparents, pour le révéler. La vieillesse n'ôte à l'homme et même à la femme toute leur beauté que s'ils n'ont pas su tirer de la vie cette expérience de bonté, de réflexion, de noblesse morale qui s'inscrit d'année en année, et dans les rides mêmes, sur les visages dont l'expression s'amplifie et se complète à mesure que la destinée s'achève.

Le général avait occupé les dernières années de sa vie au règlement méthodique et minutieux de ses fondations. Merveilleux administrateur, il organisait le bien, comme jadis il avait organisé l'armée et le budget des Indes. J'ai visité à Chambéry l'hospice de Saint-Benoit qui, de toutes ces fondations, est la plus originale et qui, même, est unique, je crois, dans son genre de charité. Il abrite cinquante vieillards, vingt-cinq de chaque sexe, « d'une condition honnête, qui, victimes innocentes des revers de la fortune, se trouvent privés, dans leur vieillesse, sans qu'il y ait eu de leur faute, des moyens de satisfaire aux besoins de l'âge et des infirmités ». Pour y entrer, il faut

justifier qu'on a appartenu à *une classe bien née et aisée de la société*. Ce n'est pas très démocratique, mais les pauvres honteux sont d'habitude si maltraités qu'on est tout surpris de découvrir que quelqu'un a pensé à eux. On trouve le refuge au faubourg Montmélian, au bout d'une petite rue qui le met à l'écart. Dès qu'on a franchi la grille, on a l'impression d'être à la campagne. C'est le silence et c'est la paix. Le jardin qui est vaste est, l'été, plein de fleurs, et aussi de ce bourdonnement d'insectes dans la clarté. Devant soi on a les pentes et les belles lignes architecturales du Nivolet. Et les vieillards qu'on rencontre semblent vouloir rappeler, par la politesse de leur salut, la qualité de leur origine.

Mme de Boigne, dans une page de ses *Mémoires*, raconte l'inauguration de cet *asile de la vieillesse*. Elle prenait les eaux d'Aix qui est proche, et ne se dérangea pas beaucoup pour y assister. Puis elle voulait prendre sa part dans les libéralités de son mari. Libéralités qui la divertissent, car on peut lire les quatre volumes des spirituels *Mémoires* sans y découvrir une pensée de charité. Le général, explique-t-elle, était devenu fort dévot et, pour acquérir des mérites, faisait jeûner à sa place tout un couvent de capucins moyennant des bons de viande qu'il les chargeait de distribuer, ce qui suscitait la convoitise des bons religieux. Cependant elle avait peint sur velours un

bel ornement qui servit à la première messe célébrée à la chapelle et qu'on garde encore avec soin à la sacristie : ce sont des fleurs, liserons, pavots, roses, tulipes, œillets, dont les nuances sont restées toutes fraiches. Les registres mentionnent le premier usage de cet ornement. On en montre un autre rouge et or, qui a été fait avec les galons des uniformes du général ; sur ces galons entrelacés on a réussi à représenter des fleurs exotiques, sans doute pour rappeler le long séjour de M. de Boigne aux Indes. Mme de Boigne présida le premier repas des réfugiés et se hâta de repartir.

Cette inauguration se faisait le 21 septembre 1820. Par lettres patentes du 21 juillet précédent, Victor-Emmanuel, « par la grâce de Dieu roi de Sardaigne, de Chypre et de Jérusalem, duc de Savoie, de Gênes, etc., prince de Piémont, etc. », avait autorisé la fondation du général. Ces lettres patentes sont contresignées par Joseph de Maistre. M. de Boigne s'était réservé d'administrer lui-même l'hospice pendant une année, afin de constater si les 36 500 livres de revenus qu'il pensait lui affecter, outre le don des immeubles, était suffisant. Il s'aperçut que ce chiffre était trop élevé et, pour éviter le gaspillage qu'il détestait, il en retira 6 500 livres qu'il appliqua à une autre œuvre.

Il a écrit d'un bout à l'autre le règlement en

quatre-vingt-cinq articles de l'hospice de Saint-Benoît. Tout y est prévu, jusqu'au menu qui est abondant : au premier déjeuner, café à l'eau et au lait, ou fruit et fromage avec pain en quantité suffisante ; à midi, deux plats et la soupe, suivis de dessert qui sera de fruit ou de fromage ; le soir, de même deux plats et la soupe, et dessert ; une bouteille de vin par jour aux hommes, une demi-bouteille aux femmes ; enfin double portion à dîner aux fêtes de Pâques, de Pentecôte, de la Toussaint, de Noël, de saint Benoît et aussi à l'anniversaire de l'inauguration. Sauf la présence obligatoire aux repas et l'heure de la fermeture (dix heures en été, neuf heures en hiver), les retraités sont assez libres. Le vœu du fondateur, est-il dit dans un article, est de les rendre heureux. Est-ce dans ce but qu'il n'est pas d'usage de recevoir à la fois deux époux ? Il faut choisir entre le mari et la femme ; l'un des deux doit rester dehors. M. de Boigne, averti par son expérience, entendait-il assurer ainsi la paix des ménages qu'il voulait aider ?

L'organisation de la charité, ce fut l'occupation de sa vieillesse. Nous avons vu que Mme de Boigne l'utilisa tout autrement. Le contraste de ces deux manières d'utiliser le répit de la mort ne répond-il pas à l'incompatibilité d'humeur qui toujours les sépara ?

J'ai connu dans le même temps deux octogé-

naires qui avaient pareillement résisté aux atteintes de l'âge et que leur conservation physique et intellectuelle faisait admirer. L'un en profitait pour continuer à prendre part à tous les plaisirs mondains, et je le vis un soir qui dansait au grand amusement de la galerie. L'autre, après avoir beaucoup travaillé, avait rencontré par la faute d'un fils la ruine, quand il aurait eu dès longtemps droit au repos. Avocat, il s'était remis à la plaidoirie, et le voir à la barre, à quatre-vingt-six ans, développant d'une voix un peu fêlée, mais nette et claire encore — et avec quelle force logique! — les arguments et les faits, c'était un spectacle qui tout ensemble serrait le cœur et le réconfortait. La jeunesse peut jeter son charme sur notre goût léger de la vie : pour que cette vie ait tout son sens et toute sa beauté, il importe encore de savoir vieillir...

MADAME DE CHARRIÈRE

MADAME DE CHARRIÈRE (1)

I. — COLOMBIER

Colombier est un petit village situé à peu de distance de Neuchâtel, en Suisse. On y va par un tramway qui longe le lac. J'y suis allé, pour ma part, un jour d'automne que favorisait le soleil. Par un temps couvert, les rives de ce lac sont un peu monotones. Quand le jour est clair, on distingue en face de soi, comme une dentelle qui se détache sur le ciel pâle, toute la ligne des grandes Alpes dont la neige brille sous la lumière : la Yungfrau, l'Eiger, le Mönch, la Dent du Midi, et même, quoique plus rarement, le mont Blanc. C'est un panorama incomparable, presque trop étendu. Et parfois, pour reposer ses yeux éblouis, on se contente de regarder à ses pieds, après Aubernier, les roseaux qui envahissent le bord et que le seul poids de leurs plumets fait pencher.

(1) *Madame de Charrière et ses amis,* d'après de nombreux documents inédits (1740-1805), avec portraits, vues, autographes, etc., par Philippe Godet. (2 vol., Genève, Jullien, éditeur.)

Neuchâtel est une ville ancienne avec un vieux château, de vieilles fontaines pittoresques et de-ci de-là, entre des constructions neuves et confortables, de vieilles maisons à tourelles. Quand on quitte le tramway pour aller à Colombier, on n'aperçoit tout d'abord, au bout d'une avenue de platanes, qu'un grand château sur une petite éminence. C'est le château des Longueville, aujourd'hui transformé en caserne. Où est le village? Il se cache à demi, au revers du coteau, dans un pli de terrain. Il se contente de la vue des vignobles et des pentes du Jura. Du lac et des grandes Alpes il n'a point souci. Ce qu'il préfère, c'est un horizon paisible et une sensation de bien-être : les vignes qui annoncent un petit vin blanc pétillant et les contreforts d'une montagne sans prétention lui promettent agrément et repos. Voilà bien un séjour pour des esprits moyens, tranquilles, sans désirs, sans inquiétude. On y doit savourer la vie à petites doses, sans se presser, en perdant son temps le plus nonchalamment du monde.

Pour mieux préciser cette impression, je visite une maison qui porte la date de 1614. Elle est bâtie presque dans un creux et se compose de trois corps de bâtiments en double équerre; un porche au cintre surbaissé permet de pénétrer dans la cour intérieure. Là, un gros pilier de bois fourchu, où s'incruste une boucle de fer pour

attacher les chevaux, soutient une galerie de bois. Un arbre, une fontaine donnent à cette cour un air animé, la douceur de la verdure et le bruit de l'eau qui coule. Par l'escalier en colimaçon qui occupe toute une tourelle, je monte au salon qui est étroit comme un long corridor dont les fenêtres donnent des deux côtés, sur la cour et sur la campagne, et dont la voûte peinte montre une ornementation surannée. Ce salon doit être glacial en hiver, mais en été, quelle fraîcheur on y doit trouver ! Je me penche au dehors et je vois le château et la ligne molle des collines. Le reste de l'appartement sent son vieux temps : de minces couloirs, des armoires immenses, un escalier dérobé dans un faux placard ; c'est à la fois ingénieux et incommode. Le jardin est vaste avec quelques beaux arbres ; on m'explique qu'il y en avait bien davantage autrefois, mais leur proximité bornait la vue et apportait de l'humidité. Et, de l'autre côté de la route, un autre jardin, entouré de murs crénelés, réserve au propriétaire ses produits que le passant ne peut deviner. Le pressoir, les communs s'appuient à son mur.

C'est le domaine de campagne tel qu'on l'aménageait autrefois. On se gardait de bâtir sur la hauteur, car on préférait perdre la vue pour s'abriter du vent. On construisait de guingois, sans plan, sans méthode, au fur et à mesure des besoins, mais sans être gêné par l'espace, et les

maîtresses de maison se réjouissaient de l'abondance des placards. C'étaient des installations définitives avec beaucoup de places perdues et peu de défense contre le froid, mais un air de sécurité, de durée qui venait de l'appui visible du passé et de la confiance dans l'avenir. On ne peut venir ici sans imaginer aussitôt une vie un peu monotone, lente et grise, mais douce et comme assoupie dans l'oubli des villes et de tous les désirs factices qu'elles excitent, avec de bonnes promenades aux vignobles des environs, des séances aux deux jardins, la surveillance des travaux agricoles, quelques lectures honnêtes et, le soir, une partie de cartes, le whist autrefois, le bridge aujourd'hui.

Or, cette maison, qu'on appelle le Pontet, a été habitée pendant plus de trente ans par une des femmes les plus curieuses, les plus agitées et les plus désenchantées de la fin du dix-huitième siècle, Mme de Charrière. Elle a entendu des conversations interminables entre celle-ci et Benjamin Constant qui tantôt fut son hôte et tantôt le locataire d'une aile du château. Elle l'a vue aux prises avec Mme de Staël qui devait achever de briser ce pauvre cœur ardent et désabusé. Avec son aspect discret et calme, le Pontet fut ainsi le théâtre de toute une vie fiévreuse qui se dépensait comme elle pouvait, en romans, en brochures, en compositions musicales, en cause-

ries, et que cette campagne aimable ne parvint jamais à pacifier.

Sainte-Beuve a consacré à Mme de Charrière plusieurs articles. Elle lui doit une gloire posthume : grâce à lui, les *Lettres de Neuchâtel,* les *Lettres de Lausanne* et *Calliste* ne sont pas tombés tout à fait dans l'oubli. Il affectionnait ces œuvres délicates qui, si elles ne sont pas la partie essentielle, les colonnes de support d'une littérature, contribuent à son ornement. Le goût de Sainte-Beuve n'est pas en défaut. Les romans de Mme de Charrière se recommandent par un sens très fin de la réalité, par une subtile analyse des sentiments, et par cet art de chercher un sens à la représentation de l'humanité qui implique une forte vie intérieure.

« Il est à regretter, écrit Sainte-Beuve dont la curiosité était éveillée, qu'il n'y ait pas une *Madame de Charrière* complète, faite en Suisse, à Neuchâtel. » Son vœu est aujourd'hui réalisé. M. Philippe Godet a publié à Genève une Vie de Mme de Charrière très complète, presque trop complète, en deux volumes. M. Philippe Godet est l'un des critiques les plus renommés de la Suisse romande. Jadis il fut poète et n'a pas tout à fait renoncé à la poésie. Cela fait un mélange assez savoureux. S'il est enclin aux surprises du cœur, il est prompt à se ressaisir. Mme de Charrière a fait sa conquête, mais c'est la conquête d'un homme

avisé qui garde son jugement. On le reconnaît épris bien plutôt à l'importance qu'il attache aux moindres billets, aux moindres écrits, aux moindres amitiés de son héroïne qu'à une manière partiale de présenter son existence en la flattant et louant outre mesure. Il aurait pu sans inconvénient négliger quelques documents un peu locaux, se réserver plus exclusivement pour l'analyse assez embrouillée et délicate de cette âme ardente et lasse, avide de vivre et refusant de donner un but à la vie, impatiente et désenchantée, dévorée de convoitises et persuadée que rien ne vaut la peine de rien, navrante et séduisante tout ensemble.

Je voudrais, après M. Philippe Godet et avec son aide, essayer de la montrer dans les divers stades de sa vie manquée. Peut-être y découvrirons-nous ce qui manqua à cette belle intelligence, à cette précieuse activité, pour atteindre le bonheur, ou tout au moins le calme.

II. — UNE JEUNE FILLE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

« Ceci d'abord : envers toi-même, sois vrai, et le reste suivra comme la nuit suit le jour; tu ne pourras être faux envers aucun homme. » Ces paroles de Shakespeare peuvent servir d'épi-

graphe à une biographie de Mme de Charrière. Elle s'efforça d'être sincère, et de la sincérité la plus rare, celle qui ne se contente pas des apparences, et qui veut aller jusqu'au fond, au risque de rencontrer le vide de tout. Cela comporte une certaine hardiesse, le mépris des préjugés, des conventions, de l'étiquette, un exercice précoce du jugement, une personnalité prématurément acquise.

Mme de Charrière était née Isabelle de Tuyll de Zuylen. Elle avait encore d'autres noms hollandais d'un maniement difficile, mais ceux-là suffisent. Elle était venue au monde au château de Zuylen, près d'Utrecht, belle demeure seigneuriale flanquée de tours et de pignons et entourée d'eau. Sa famille paternelle était ancienne et aristocratique, fortement imbue de son importance. Mais sa mère appartenait à la haute bourgeoisie d'Amsterdam. A vingt-sept ans, elle avait déjà eu sept enfants. On devine que la compagnie de tous ces Tuyll, raides et gourmés, et le soin d'une progéniture aussi abondante ne lui parurent pas toujours plaisants, et qu'elle assista en complice inconsciente au développement du caractère frondeur de sa fille. Celle-ci, qu'on appelait familièrement *Belle*, méritait-elle ce nom? Je n'en suis pas sûr, et même je ne le crois pas. Une excellente reproduction d'un pastel de La Tour, qui fit son portrait en 1760,

quand elle avait vingt ans, nous montre un délicat port de tête, une belle carnation de blonde, un ovale assez régulier, mais la chevelure tirée en arrière n'a pas l'air d'être opulente, les yeux ronds à fleur de tête ont plus d'intelligence que de séduction et la ligne du nez est un peu sinueuse. Et d'ailleurs de beaux traits ne suffisent pas toujours à composer une belle physionomie : la grâce, le charme, ne se définissent pas, se sentent. Cette figure intéresse, elle ne prend pas le cœur.

Dès ses premières années, elle se révèle merveilleusement douée, apprenant tout ce qu'on voulait, la mathématique et la physique comme la musique et le pastel, l'anglais, l'italien comme le latin (je ne parle pas du français dont elle sait ou devine toutes les finesses, toutes les nuances). Mais déjà elle se moque ouvertement des choses et des gens et se met en état permanent d'insurrection. Sous les portraits d'ancêtres et parmi toute une parenté maniaque mais respectable, elle cultive librement sa curiosité naturelle et son esprit critique. L'un et l'autre la conduisent hors des sentiers battus, la détournent de reconnaître l'appui solide et la raison de la tradition, lui communiquent un scepticisme précoce, excitent sa verve qui se plait à la satire et à la caricature, omettent de lui apprendre qu'il est beaucoup plus amusant mais aussi beaucoup plus facile de détruire que de construire, et qu'il ne

faut pas se presser d'abattre les murailles des vieilles maisons sous prétexte qu'elles ont l'apparence de prisons, quand on n'est pas assuré de pouvoir se bâtir ensuite un abri. Elle recherchait le monde où elle brillait aisément par là même qu'elle se montrait bizarre et prime-sautière. Le monde, par ses flatteries, par ses ridicules et par ses artifices dont elle avait bien vite fait de démêler le côté factice, l'excitait encore dans son humeur de petite révoltée. Son premier écrit fut pour rompre en visière à toutes les idées reçues dans sa famille et dans sa société. C'était un badinage sur la noblesse. On y voyait l'héroïne qui, pour s'évader du château de ses pères, jetait au fossé leurs portraits afin d'amoindrir sa chute. « Vous me rendrez au moins ce service », s'écrie-t-elle ; jamais elle n'avait cru qu'on pût tirer si bon parti des grands-pères. Ce nouvel usage la divertissait. » Je laisse à penser comme ce *divertissement* fut accueilli chez les Tuyll et à Utrecht. On la supporta dès lors à cause de son nom (qui tout de même lui servait à quelque chose), et en la classant parmi ces originaux dont les incartades sont tolérées parce qu'il est admis d'un commun accord qu'on n'en tiendra aucun compte et qu'elles passeront pour des paradoxes. On la redoutait aussi, car elle pratiquait l'offensive. Et dans sa famille on l'aimait. Elle jetait une flamme vive dans la maison froide.

Elle animait, en les bousculant, ces Hollandais pondérés et bons qui avaient un peu besoin de ces secousses. Avec un mot, avec une attention, avec un élan, elle reprenait le cœur de ceux qui la blâmaient tout haut et la câlinaient tout bas. En un mot, elle avait ce don de vie qui fait pardonner tant d'écarts.

C'était alors la mode des portraits, comme aujourd'hui celle des surnoms. On la peignit sous le nom de Zélide, et avec une psychologie surprenante qui découvrait sa coquetterie, sa vanité, mais aussi son ardeur à sentir, son avidité de bonheur, sa soif de se dépenser. « Des sensations trop vives et trop fortes pour sa machine, concluait le portrait, une activité excessive qui manque d'objet satisfaisant, voilà la source de tous ses maux. Avec des organes moins sensibles, Zélide eût eu l'âme d'un grand homme; avec moins d'esprit et de raison, elle n'eût été qu'une femme très faible ».

Dès lors elle devenait assez difficile à marier dans son monde, et hors de son monde son père ne l'eût pas permis. Sainte-Beuve lui croyait peu de figure et de fortune, et il explique ainsi les difficultés qu'elle rencontra à s'établir. Sa dot était convenable, et nous avons vu que son visage et sa taille, sans être des merveilles, pouvaient intéresser et retenir. Elle devait bien plutôt être considérée comme une petite peste trop savante,

remuante et railleuse pour faire le bonheur d'un seul homme. « Un seul objet, écrira-t-elle elle-même, ne pourrait jamais satisfaire à toute l'activité de mon âme. » Puis, elle fit à vingt ans une mauvaise rencontre, celle de M. de Constant d'Hermenches, officier suisse au service de la Hollande. Sa destinée devait à deux reprises la confronter avec un Constant, et chaque fois pour apporter à son cœur des habitudes d'agitation, une sorte de surmenage, et ce besoin de compliquer la vie pour en retirer un maximum d'émotions qui aboutit au dégoût de l'existence ordinaire, au mépris du calme, à l'abus du sentiment et à l'ennui quand ce sentiment n'ébranle plus assez les nerfs. Ce Constant d'Hermenches avait toutes les qualités et tous les défauts des Constant. D'abord il était très beau, à séduire un Van Dyck par son attitude altière, par sa bouche dédaigneuse, par son front lumineux. Seulement il le savait trop, et sa suffisance n'avait d'égale que son ambition. Sa cousine Rosalie le juge avec sa perspicacité accoutumée : « Il réunissait, dit-elle, à une très belle figure beaucoup d'esprit et tous les moyens de réussir ; une grande ambition et un grand amour-propre lui laissèrent peu de repos (quel Constant connut jamais le repos?)... Il eut toutes les prétentions, voulut dominer dans la société, gouverner ses amis, écraser ses ennemis, l'emporter sur tous ses rivaux ; il réussit quelque-

fois, mais beaucoup de choses lui échappèrent, et la fin de sa vie a été moins heureuse que le commencement. » Jugement profond qui contient une leçon pour ceux qui spéculent dans leur jeunesse sur cette jeunesse même et prétendent la confondre avec leur vie entière.

Né en 1723, Hermenches avait dix-sept ans de plus que Belle de Zuylen. Il avait épousé à vingt et un ans Mlle Seigneux, plus âgée que lui de sept ans, bientôt valétudinaire et d'ailleurs dépourvue de grâce et d'esprit. Incapable de renoncer à un plaisir, à plus forte raison incapable de supporter une situation qu'il avait lui-même créée, il chercha dans le monde des compensations. Elles affluèrent. Il ajoutait à sa séduction naturelle ces mille agréments que donnent à un homme rompu à la vie de société le goût de plaire, l'habitude de la conversation, une grande variété d'expériences et la possession de soi-même. « Vous êtes un peu charlatan, lui écrira Belle plus tard; mais ce que j'aime en vous, c'est que vous n'avez pas besoin de l'être. Vous avez des tons et des odeurs : ce qui fait que je vous les pardonne, et que je ne vous en trouve pas plus fat, c'est qu'ôtés vos odeurs et vos tons, on ne vous ôte rien. Je vois bien des gens qui ne seraient pas aimables si on les défrisait. Défrisez-vous hardiment, je vous aimerai toujours ».

L'entrée de cet homme dans un salon était toujours sensationnelle. Comment aurait-il prêté attention à une petite jeune fille de vingt ans? Précisément il ne la distingua pas le premier. Elle se chargea d'appeler son attention. « Vous ne me remarquiez pas, lui écrira-t-elle quatre ans plus tard, mais je vous vis, je vous parlai la première : *Monsieur, vous ne dansez pas?* pour engager la conversation. Je ne me suis jamais souciée de l'étiquette, et quand j'ai rencontré ce qui peut s'appeler une physionomie, j'ai toujours eu la passion de la faire parler. » La connaissance fut rapidement faite. Au second mot, il la traita en personne d'importance à qui l'on peut dire des vérités au lieu de flatteries. « Au troisième, nous fûmes amis pour la vie. » Pour la vie, c'est exagéré, mais pas autant que l'on pourrait croire. Cette amitié un peu équivoque, jamais très sûre, toujours violente, dura douze ans avec des alternatives qui la rapprochaient tantôt de l'amour, tantôt de cette escrime de conversation ou de correspondance qu'affectionnent les gens d'esprit lorsqu'ils rencontrent un partenaire de mérite. La jeune fille, lorsqu'elle fut devenue Mme de Charrière, bien plus tard, détruisit les lettres de son singulier ami, tandis que celui-ci garda toutes celles qu'il avait reçues d'elle : au nombre de cent soixante-dix-huit, elles sont déposées à la bibliothèque de Genève. Je connais peu de cor-

respondances de femme aussi piquantes, aussi captivantes, aussi audacieuses, touchantes et énervantes ensemble.

Belle de Zuylen est une jeune fille *déveloutée,* tout à fait dépourvue de cette candeur et de cette fraîcheur qu'on s'attend à rencontrer chez une jeune fille. De bonne heure, elle s'est débarrassée de la timidité, de la réserve, de toutes ces grâces discrètes et pudiques qui accompagnent les sorties de couvent et les débuts dans le monde. Elle se sait intelligente et se croit supérieure. Elle déteste le convenu et la banalité. Il lui faut, dans la conversation, un intérêt de réalité ou des conflits d'idées, comme elle exige, quand elle étudie, des notions solides, une nourriture substantielle. Mais sa hardiesse même la protège. Elle est merveilleusement armée pour se défendre. « Il y a dans votre sang de l'héroïque que j'aime beaucoup, lui écrira d'Hermenches; cela donne un peu d'emphase ou d'enflure, mais cela conduit et soutient beaucoup de vertus. »

La partie est donc égale entre les deux jouteurs. L'un a pour lui son expérience, sa longue habitude de la séduction, la série de ses succès; mais l'autre embrouille les manœuvres de l'adversaire, multiplie les feintes et les fuites, se dérobe et brusquement donne un peu de sentiment inattendu. On les suit dans leurs jeux avec une attention amusée, et puis avec mélancolie.

Car on devine ce qu'ils ne disent pas, ou ce qu'ils disent à demi. Leur goût réciproque fut très vif. Ils se préfèrent l'un l'autre à tous les autres, et par moments à l'univers entier. La vie les séparait, et aussi la confidence qu'ils se faisaient de leurs inquiétudes de cœur. Tout de suite, ils affichèrent une sincérité complète dans leurs relations. Quelle amitié pour une jeune fille que celle de cet homme ambitieux de toutes les fortunes, surtout des bonnes, blasé et toujours avide, qui commence par lui confier sans élégance tout l'ennui d'un mariage avec une femme *insipide*, et qui continue par des théories sur la liberté du plaisir! Elle n'a pas d'illusions sur lui, et il ne cherche pas à lui en donner. Mais elle ne lui adresse aucun reproche, sinon d'avoir maltraité un jour le chien de sa femme : « Ma tante se souvint, il y a quatre ans, au commencement de notre connaissance, que dix ou douze ans auparavant, vous maltraitiez un petit chien que Mme d'Hermenches aimait beaucoup. Je ne l'ai pas oublié, parce que j'en fus fâchée. Aimer une autre femme que la sienne, c'est moins un crime qu'un malheur; sacrifier la passion au devoir, c'est une chose difficile; mais ne pas battre le chien de sa femme est si facile! Le battre est méchant. En général, il y a plus de méchanceté à donner de petits qu'à donner de grands chagrins.» Oui, notre nature se manifeste plus librement dans

les petites que dans les grandes choses où les circonstances interviennent habituellement pour une part. Mais, comme on le voit, Belle de Zuylen se contentait d'un minimum de moralité.

Encore ne convient-il pas de trop noircir Hermenches. Au lieu d'une maîtresse, il trouva son maître. Incontestablement, ce fut elle qui lui fit des avances et qui lui demanda cet essai d'amitié, d'une espèce nouvelle pour lui. « Vous êtes pour moi, lui écrit-elle, quand leur correspondance secrète qui dure depuis deux ans se trouve menacée, vous êtes pour moi comme ces choses rares et précieuses qu'on a la folie de vouloir acquérir et conserver à tout prix, quoiqu'on n'en puisse faire usage. J'ai trop cherché à me faire distinguer, ensuite estimer de vous, puisque nous ne gagnons que bien peu à cela, que nous ne pouvons ni nous voir ni nous écrire. » On avait surpris une lettre, et l'on redoutait, non sans raison, pour la jeune fille, les suites d'une amitié aussi déconcertante et que le renom de M. d'Hermenches rendait spécialement dangereuse. Il eut ce mérite de comprendre très vite la vraie nature de Belle et de l'estimer à son prix. Ce fat, que les femmes avaient gâté, la devina plus curieuse que coquette, plus indépendante qu'effrontée, et reconnut en elle les signes de ce désenchantement précoce que tous les Constant éprouvèrent tour à tour pour se montrer avec la vie trop exi-

geants et trop égoïstes. Elle était de sa race et il l'en aima davantage. Il comprit que sa droiture et sa spontanéité l'autorisaient à bien des démarches insolites, mais la préservaient en même temps des erreurs irréparables. Libre, il l'eût épousée, non sans un peu de crainte, mais parce qu'il vivait plus vite auprès d'elle.

L'idée lui vint de la marier. Elle ne manquait pas de prétendants, comme l'a cru Sainte-Beuve. Elle en rencontrait même de diverses nationalités, des Allemands trop entortillés et des Français trop galants pour son goût. Hermenches lui proposa un sien ami, le marquis de Bellegarde. « Mon dessein est d'être honnête femme, lui avait-elle confié. Mais il y a cent mille maris avec qui cela me serait si difficile qu'il n'y aurait à répondre de rien... » Elle y revient un peu plus tard : « Vraiment, c'est une chose difficile que de me bien marier, et ce serait une terrible chose que de me marier mal... Mes sens sont comme mon cœur et mon esprit, avides de plaisirs, susceptibles des impressions les plus vives et les plus délicates. Pas un des objets qui se présentent à ma vue, pas un son, ne passe sans m'apporter une sensation de plaisir ou de peine; la plus imperceptible odeur me flatte ou m'incommode; l'air que je respire, un peu plus doux, un peu plus fin, influe sur moi avec toutes les différences qu'il éprouve lui-même. Jugez de mes désirs et de

mes dégoûts. » Extrême, excessive en tout, elle se connaît bien. Continuant cette confession, elle s'arrête tout à coup pour lui demander : « Comment trouvez-vous mon cœur ainsi déployé? » Surtout elle s'avoue inégale, si différente selon les jours et même selon les heures, qu'à peine se reconnaît-elle. Encore un aveu qui devait ravir un Constant, s'il est vrai qu'on découvre avec plaisir ses défauts en autrui : « Ces organes si délicats, ce sang si bouillant, ces sensations si vives, rendent ma santé et mes esprits susceptibles de changements que je n'ai jamais vus si grands, si rapides, si étranges, dans qui que ce soit. Si on ne me reconnaissait à mon cœur et à mon visage, on pourrait d'un moment à l'autre me prendre pour deux personnes différentes, pour six personnes quelquefois dans le cours d'une journée. Tout a droit de m'affecter : pas un moment dans la vie ne m'est indifférent, tous mes moments sont heureux ou malheureux, ils sont tous quelque chose. »

Que seraient-ils auprès de M. de Bellegarde? Que deviendraient leur mobilité, leur fragilité et cette ardente recherche du sentiment? M. de Bellegarde, présenté à Belle de Zuylen en 1764, avait alors quarante-quatre ans, vingt ans de plus qu'elle. De plus, ses campagnes l'avaient un peu fatigué. D'une vieille famille de Savoie, il comptait toutes sortes de parentés avantageuses dont

il tirait vanité, et rachetait son manque de culture intellectuelle par une indifférence de grand seigneur et une courtoisie un peu cérémonieuse, mais parfaite. Ce n'était point du tout le mari qu'il fallait à une telle jeune fille. Mais il l'impressionna tout de suite par son grand air. Et même la pauvrette, se rendant compte de ses allures trop libres qui ne cadraient pas avec le protocole décoratif du prétendant, éprouve le besoin de s'appuyer, sur qui? sur Hermenches : « Vous qui connaissez si bien les femmes, lui écrit-elle, et qui savez si bien comment on les juge, empêchez-moi de rien faire qui puisse m'avilir. »

Mais M. de Bellegarde était catholique. Il ne pouvait épouser une protestante qu'en emportant la promesse d'élever ses futurs enfants dans la religion catholique. Les Tuyll se montrèrent tout d'abord inflexibles. En vain Belle employa-t-elle toute sa diplomatie câline et raisonneuse tour à tour à vaincre leur résistance. Pour elle, la différence de religion ne l'arrêtait point, car elle avait dès longtemps exploré le protestantisme sans y rencontrer une certitude : « Je déclare nettement, explique-t-elle à son ami qui a comploté avec elle ce mariage, que la différence de religion n'était un obstacle pour moi qu'à cause que c'en était un pour mon père et pour ma mère; que, bien que ma conscience en fût alarmée, elle

en serait plus satisfaite que d'un mariage avec un homme de ma religion; que, doutant à peu près de tout et me trouvant pourtant obligée à employer ce que j'aurai de lumières pour l'instruction de mes enfants, j'avais toujours eu peur d'en faire de très mauvais protestants; que, me trouvant, au contraire, obligée à ne point instruire des enfants qui devaient être catholiques, il ne me resterait de devoirs que ceux sur lesquels je n'ai aucun doute; que leur parlant raison, et tâchant de leur inspirer l'amour de la vertu par mon exemple, j'espérais d'en faire des catholiques plus heureux, plus tolérants, plus éclairés, meilleurs chrétiens, qu'ils n'eussent été sans moi... » Ce style compassé ne lui réussit pas. Et pas davantage son plaidoyer. M. de Tuyll exigea de sa fille un ajournement de décision jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Et le marquis, sans impatience, repartit pour son château des Marches en Savoie. Qu'aurait-il pensé de la correspondance de sa quasi fiancée avec l'ami qui lui dictait son choix? Une lettre à Hermenches, datée de cette époque, se termine ainsi : « Adieu. Comment dit-on à un homme qu'on l'aime, quand il n'est ni amant, ni précisément un ancien ami sans conséquence? » Et, dans une autre, elle fait cet aveu ingénu : « Mes lettres sont si libres qu'elles ne sont presque pas décentes. »

Mais tel est l'attrait d'une jeune fille, même

indépendante, pour le mariage, même de convenance, qu'elle continue à comploter contre ses parents pour leur forcer la main. Entre temps, elle échange encore des lettres avec l'Écossais Boswell qui enrage de la courtiser, car il énumère comme un Alceste les défauts de cette Célimène, lui jette à la tête toutes sortes de conseils moraux, lui reproche son imagination, la vivacité de ses propos, son impressionnabilité, et l'assure, pour finir, qu'il ne commettra pas la sottise de l'épouser. Cette rudesse ne la fâche pas, elle confesse gentiment ses fautes : « Je ne vaudrais rien pour votre femme : je n'ai pas les talents subalternes. » Et, par-dessus le marché, elle expédie sans trop de presse un petit cousin amoureux. Voilà un fouillis de sentiments où devait se complaire cette âme insatisfaite qui ne savait où se diriger.

Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même.

De sa lointaine Savoie, M. de Bellegarde écrivait de lourdes épîtres d'une amabilité contournée. Il revient en Hollande, toujours poli et cérémonieux, et d'une simplicité qui désarme. M. de Tuyll lui ayant demandé quelques explications sur les lois de son pays, il lui envoie le contrat de sa mère, qui a bien cent pages et qu'il n'a jamais lu. Les affaires ne l'intéressent pas. Mais n'allez pas croire qu'il soit désintéressé pour

autant. Il compte sur une dot de 100 000 florins pour libérer ses terres, et il la réclame naïvement. N'est-il pas apparenté au prince de Rohan? Il a plus de solennité que d'orthographe. Belle, qui tient à lui, l'en excuse : « Je suis un peu fâchée, confie-t-elle à Hermenches, que mon orthographe soit plus correcte que celle du marquis, mais cela vient de ce qu'il est si grand seigneur. »

Cependant le mariage traîne, les dispenses de Rome n'arrivent pas, les Tuyll font des façons, M. de Bellegarde garde son air avantageux et tranquille, Belle seule manifeste quelque impatience. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire à Hermenches : « J'ai peur que vous n'ayez trop de part à mes pensées, que je ne m'accoutume à m'occuper de vous avec trop d'assiduité, avec un certain mouvement trop vif; je ne veux pas absolument que cela arrive. Quel serait le dénouement? Une passion peut-être; peut-être une rupture... » Elle ne veut ni le perdre ni l'aimer. Elle est femme, et plus même qu'elle ne pense. Et peut-être le principal attrait de M. de Bellegarde lui vient-il d'être présenté par Hermenches. Car son prétendant lui plaît surtout de loin, et quand Hermenches lui en parle. De près, il est assommant avec toutes ses belles manières, il la glace, il lui ôte tout son naturel et toute sa vivacité. Tant d'étiquette et de cérémonies ne font pas du tout son affaire. Et pendant que les entrevues se

multiplient, comme Hermenches est allé piaffer et parader auprès des belles dames aux eaux de Villers-Cotterets, elle se moque de la gazette mondaine qu'il lui écrit, mais ajoute : « Il se passe bien des choses étranges dans mon cœur. »

Un voyage en Angleterre vient la distraire heureusement. Elle y donne libre cours à son observation, à sa curiosité, et renonce définitivement à être marquise de Bellegarde, ce qui avait été son but pendant quatre années. « Ne me reparlez jamais d'un mari, signifie-t-elle à Hermenches; si j'en veux un, je saurai le trouver moi-même. » Il n'en fallut pas davantage à M. de Bellegarde pour devenir amoureux d'elle, ce dont il ne s'était pas avisé jusqu'alors, et pour déplorer tout ce qui le séparait de cette étrange jeune fille. On n'échappe pas à sa destinée : le mariage ne devait pas lui réussir. Deux ou trois ans plus tard, il épousait Adélaïde d'Hervilly qui lui donna pour filles ces trop fameuses dames de Bellegarde dont M. Ernest Daudet a raconté l'histoire aventureuse et galante (1).

Belle de Zuylen regagna la Hollande, y perdit sa mère, qui était son indulgente amie, et se retrouva bien seule dans le château morose, parmi tous ces Tuyll qui gelaient sa vivacité et

(1) *Le Roman d'un Conventionnel*, par Ernest Daudet. V. dans mes *Vies intimes* le chapitre consacré à *Adélaïde de Bellegarde*.

son enjouement. Elle approchait de la trentaine, et commençait à s'apercevoir que l'indépendance et l'originalité qui brisent les cadres sociaux ne sont pas le plus sûr moyen d'étayer l'avenir, et que peut-être le but de la vie n'est pas purement individuel.

III. — LA DAME DE COLOMBIER

On ne peut pourtant pas dire, comme dans la fable, qu'elle fut *toute heureuse et toute aise de rencontrer un malotru*. M. de Charrière ne manquait pas de mérite. N'aurait-il eu en partage que celui d'accepter avec résignation le rôle plutôt sacrifié de mari d'une femme supérieure, qu'il faudrait lui savoir gré de son désintéressement. Sainte-Beuve lui a décoché cette négligente épigramme à la fin d'un article sur Mme de Charrière : « Son mari lui survécut, c'est ce que j'en ai su de plus vif. » Le pauvre homme ne demandait qu'à être oublié, et cet oubli même se tourne en dérision.

Charles-Emmanuel de Charrière appartenait à une vieille famille du pays de Vaud. Né à Colombier en 1735, sans grandes ressources, il avait dû s'expatrier et avait été gouverneur des frères de Belle. Gouverneur, c'est un précepteur anobli. Belle, qui n'avait probablement guère fait attention à lui, le revit à Spa. Elle détestait les gens

du monde, leurs manèges de commande, leurs propos fades. Ce jeune homme gauche et timide, et qui même bégayait un peu, mais dont la conversation difficile révélait une culture assez étendue et une haute distinction morale, l'intéressa, comme elle s'intéressait à tout ce qui offrait quelque chance d'inédit ou quelque apparence d'énigme. Son imagination lui avait construit, avec la seule façade de M. de Bellegarde, un mari fort distingué, elle lui construirait bien un esprit d'élite avec ce petit professeur embarrassé. Et voici le portrait qu'elle en trace à Hermenches, son confident naturel : « Une figure noble et intéressante, quoiqu'un peu maladroite ; un esprit juste, droit et très éclairé ; un cœur simple, généreux et strictement honnête ; un caractère ferme avec une humeur égale et facile, et une simplicité comme celle de La Fontaine, voilà mon amant à mes yeux et aux yeux de tous ceux qui le connaissent. » Seulement elle refuse de le nommer. Le bel Hermenches n'a pas dû le remarquer. Elle redoute ses sarcasmes s'il le connaissait, car elle a tout de même un peu vergogne de son choix qu'elle sait peu reluisant : « Vous ne vous plairiez pas ensemble, lui assure-t-elle, et qu'il ne pas soit de votre goût me serait désagréable. »

Elle ne tient pas du tout à exhiber son fiancé, comme les toutes jeunes filles qui vont au mariage en jouant. Pour un peu, elle le dissimulerait dans

les placards de Zuylen. Car son père en est humilié et lui propose d'autres partis sans succès, tandis qu'Hermenches, intrigué et perspicace, lui adresse cette phrase menaçante et navrée : « Ce sont précisément de ces goûts des têtes comme la vôtre. » Mais elle résiste à tous les assauts. Déjà désillusionnée, assurée, comme le dit son biographe, de demeurer insatisfaite dans toutes les situations, elle a découvert un mari de second plan dont elle s'accommodera mieux que d'un *mirliflore* ou même d'un homme de talent, forcément plus occupé de son talent que de sa femme. Celui-ci lui laissera toute liberté intellectuelle, la servira, l'admirera, et ce sera parfait. Devine-t-elle déjà qu'elle lui donnera un jour ses manuscrits à copier, ce qui est d'un bel exemple pour nos modernes romancières?

Quand le mariage est ainsi décidé, au commencement de 1771, elle n'ose pas dire qu'elle soit contente : non, elle est sans enthousiasme, sans élan, après s'être donné autant de mal que pour un mariage romanesque. Le monde d'Utrecht, qui la détestait, s'en amusa comme d'une comédie. Songez donc! cette Belle qui prenait des airs supérieurs, qui méprisait tout le monde, qui se réservait sans doute pour quelque grand homme, et qui épousait, à trente et un ans, un ancien précepteur! Mais tous les commérages n'étaient pas faits pour émouvoir notre héroïne, qui ne

s'était jamais beaucoup souciée de l'opinion du monde.

Après quelques mois passés en Hollande et à Paris, M. et Mme de Charrière s'installèrent dans la vieille maison du Pontet, à Colombier. Hermenches était alors à Lausanne. Et le jeune frère de Belle, qui habitait cette ville, prévint la jeune femme des louches propos de son ancien confident. Celui-ci, avec cette absence de pudeur morale qui est un des traits habituels des Constant, allait partout se moquant du sot mariage de Mme de Charrière, dont il se prétendait aimé en abusant de ses lettres. En même temps, il s'occupait de divorcer pour prendre une liberté tardive. On devine aisément les mobiles de cette inqualifiable conduite. Il était plus attaché à Belle qu'il ne le soupçonnait lui-même, et il ne voulait pas avouer que ce mariage le brisait. Ils avaient badiné avec l'amour, et c'est un petit dieu plein de sourires qui prend mal la plaisanterie. Mme de Charrière, dans sa réponse à Dittie, son frère, témoigne de sa surprise : « De divorce, il ne m'en a jamais parlé ; d'amour, il ne m'en a point parlé. » Mais elle s'irrite moins qu'elle ne s'étonne. Est-ce de bonne foi qu'elle parle des chimères d'Hermenches au sujet de ses sentiments? N'a-t-elle pas compris ce qu'il y avait de plus vif, de plus naturel, de plus simple au fond de leur douteuse amitié? Son culte de la sincérité envers elle-même et envers

les autres est-il en défaut? Pour Hermenches, il fut touché au cœur s'il montra du dépit. Un homme aussi habile ne se découvre que s'il est trop blessé pour se défendre. Sans pitié pour sa femme malade, il divorça. Désorienté désormais, quelques années plus tard il se remariait sans agrément et traînait une vie misérable jusqu'à l'approche de la vieillesse, dont la mort lui épargna l'affront.

Ils s'étaient revus à Colombier, et de cette visite leur amitié atteinte fut renouvelée. Telle était la profondeur du sentiment qui les avait liés si longtemps, qu'il résistait même à l'injure. Seulement la confiance n'y était plus, ni la jeunesse, ni le plus vague espoir. Ils avaient enfin vu clair en eux-mêmes. L'influence de M. d'Hermenches fut néfaste sur Belle. Sans doute, il comprit sa droiture et son honnêteté naturelle. Il ne tenta pas de la séduire, premièrement parce qu'il en reconnut la difficulté, et aussi parce qu'il crut retirer un plaisir plus rare d'un commerce amical avec cet esprit si rapide et si étendu, avec cette sensibilité toute frémissante, suraiguë et sincère. Mais il détourna son amie de la vie ordinaire. Il l'accoutuma à la recherche des impressions artificielles, au goût du trouble et du violent, il contribua à la dévoyer. Elle était déjà mal douée pour le bonheur qui réclame une bonne santé morale : il acheva de le lui rendre impossible. Un autre Constant

devait mieux encore lui démontrer le danger de ce dilettantisme sentimental.

Mme de Charrière n'était pas femme à rendre un mari heureux. Le sien, dès les fiançailles, s'en était douté. Il accumulait les objections, exagérait humblement sa médiocre fortune et son rang médiocre, l'assurait qu'elle prenait pour de l'amour un délire passager de son imagination. Il secondait de son mieux les refus de M. de Tuyll. Mais Belle n'entendait pas qu'il se dérobât. Elle le traîna au temple comme un chien battu. Et, d'ailleurs, il l'aimait, bien qu'il en eût peur.

Le château du Pontet, à Colombier, rassemblait tout un petit monde. Car le jeune ménage y cohabitait avec le père et les deux sœurs de M. de Charrière. Belle anima tout de suite la vieille maison morte. Elle prit bravement des goûts agrestes, s'intéressa aux vendanges, aux travaux des jardins, vit sans embarras la société de Neuchâtel. Elle avait toujours préféré l'isolement au monde et ne souffrit point de cette existence à la campagne. Encore fallait-il un aliment à sa pensée, à sa vie intérieure. Elle ne tarda pas à s'ennuyer. Aussitôt elle « tourmenta son mari pour lui imprimer un mouvement égal au sien (1) ». Mais elle se heurta au caractère flegmatique de

(1) Manuscrit publié sous le titre *le Cahier rouge*, de Benjamin CONSTANT.

M. de Charrière qui, à défaut d'autres défenses, possédait la force d'inertie.

Quelques voyages à Lausanne et à Genève ne suffirent pas à la distraire. Le pasteur Chaillet, qui fréquentait assidûment le Pontet, a inscrit, dans son journal, les impressions qu'il en rapportait. C'était un excellent homme, qui avait la passion du jeu Il loue beaucoup M. de Charrière, qui avait de l'égalité dans le commerce au lieu d'une véhémence incommode, et aussi, qualité fort appréciable à son goût, l'habitude de jouer et celle de perdre, de sorte que le pasteur ramassait de petits profits au piquet. *Véhémence incommode* vise Mme de Charrière, qui dérangeait la tranquillité de la maison par tous ses remue-ménage. Sans doute, son mari était bon et délicat, et même d'un jugement assez fin. N'avait-il pas dit un jour à sa fiancée ce mot très profond : « Nos sentiments ne sont jamais pour vous que des phénomènes » ? Ce qui implique la connaissance exacte de cette nature ardente, mais égoïste, qui se prêtait aux émotions et ne se donnait jamais. Seulement, il était méticuleux, ordonné, maniaque, porté aux axiomes et aux maximes, tatillon, agaçant. Il ne tarda pas à l'énerver. Elle devint neurasthénique (on l'était déjà sans le savoir), fit des cures de solitude, alla consulter Cagliostro à Strasbourg.

Avec tout son esprit, elle ne savait ni être heu-

reuse ni rendre heureux. Puis, l'âge venant, elle ne se consolait pas de n'avoir pas rencontré un amour digne de son exaltation. « Elle voudrait être aimée d'une manière déraisonnable », note le pasteur Chaillet dans son journal. Ce fut le contraire qui advint. Ce traître de Benjamin Constant l'a raconté dans son *Cahier rouge* : « Un homme beaucoup plus jeune qu'elle, écrit-il, d'un esprit très médiocre, mais d'une belle figure, lui avait inspiré un goût très vif. Je n'ai jamais su tous les détails de cette passion; mais ce qu'elle m'en a dit et ce qui m'en a été raconté d'ailleurs a suffi pour m'apprendre qu'elle en avait été fort agitée et fort malheureuse; que le mécontentement de son mari avait troublé l'intérieur de sa vie, et qu'enfin, le jeune homme qui en était l'objet l'ayant abandonnée pour une autre femme qu'il a épousée, elle avait passé quelque temps dans le plus affreux désespoir. Ce désespoir a tourné à bien pour sa réputation littéraire, car il lui a inspiré le plus joli des ouvrages qu'elle ait faits. Il est intitulé *Calliste* et fait partie d'un roman qui a été publié sous le titre de *Lettres écrites de Lausanne...* » Cela devait arriver : un homme de génie s'éprend d'une maritorne, une femme de l'intelligence la plus distinguée brûle pour un bellâtre. Et c'est l'amour tout de même.

Par ennui ou par chagrin, Mme de Charrière

se mit à écrire. Elle avait commencé de très bonne heure et avait continué de s'exercer dans sa correspondance. La mode allait alors à ces petits romans qui pensaient démontrer quelque vérité. On racontait des proverbes, on dialoguait des maximes. Ce petit coin de Suisse romande tenait déjà sa place dans la littérature : les esprits y furent de tout temps cultivés, passionnés de discussions littéraires, scientifiques, philosophiques et même théologiques. Samuel de Constant (oncle de Benjamin) venait de publier *le Mari sentimental* où il montrait l'importance de l'humeur quotidienne, des petites occasions dans le bonheur d'un ménage : le personnage principal, homme sensible et bon, était poussé jusqu'au suicide par les tracasseries de sa femme. L'écriture se ressentait parfois de la distance de Paris. « Mon cher ami, s'écriait une femme émue, où sont vos bras que je m'y précipite? » Mais ce petit livre qui plaidait la cause des maris avait eu un grand retentissement. Et même une dame Caillat, qui s'était crue visée, avait fait rédiger une attestation de sa valeur conjugale par deux notaires, le banneret, le secrétaire baillival et le châtelain d'Aubonne. Mme de Charrière entreprit d'écrire la contre-partie du *Mari sentimental*. Dans *Mistress Henley*, le mari est pareillement bon, irréprochable, raisonnable, et pourtant il rend la vie insupportable à sa femme par son étroitesse

et sa petitesse d'esprit. Le premier roman d'une femme, c'est toujours le récit d'une désillusion, quand ce n'est pas l'excuse ou la révolte de la passion. *Mistress Henley* contient la douloureuse confidence d'une vie manquée. « Je n'ai point apporté de bonheur ici, dit mélancoliquement l'héroïne, je n'en ai point trouvé. » Comment ne pas entendre dans cette plainte l'écho d'une tristesse personnelle? Ce roman sans événements, sans intrigue, sans action, ne laisse pas d'être poignant, rien que par la sensation de réalité vécue qui s'en dégage. Déjà l'on y rencontre les qualités de Mme de Charrière, sa souplesse de style dans l'analyse, cette simplicité de procédé qui est d'un art excellent. La femme mourante y disait des choses fort subtiles et non dépourvues d'observation sur les soins et la culture qu'il faut donner à son bonheur si l'on veut qu'il soit durable : « Mon cœur demandait encore du sentiment, et vous en étiez déjà à l'habitude... Sans me consulter, vous aviez arrangé méthodiquement ce qui devait faire mon bonheur; suivant l'exacte raison, vous deviez réussir, mais avec nos cœurs, mais avec notre amour-propre, la raison n'a pas toujours raison, et avec eux, les nuances sont souvent plus fortes que le fond. » L'habitude est, pour les natures ardentes qui ne se contentent pas de la vie ordinaire, le plus grand danger du sentiment : au mari, à la

femme, il importe de veiller sur une tendresse qui réclame bien un peu d'attention, puisqu'un double bonheur est basé sur elle, et qu'elle peut s'émousser, décroître, disparaître si l'on cesse d'y prendre garde.

Mistress Henley est de 1784. Les *Lettres de Neuchâtel* qui suivirent parurent en 1785. Elles firent grand tapage, chacun y reconnaissant les autres. Mme de Charrière y déployait ses dons de satire et de caricature qu'elle avait dû comprimer trop longtemps. Elle y peignait au naturel, non sans verve, mais non sans méchanceté, la petite société de Neuchâtel dont elle soulignait les petits travers et le ton guindé. Les dîners surtout, — ces dîners de province interminables, abondants, plantureux, et qui réclameraient au moins les quatre estomacs des ruminants, — attiraient ses impertinences, car tant de frais de liquides et de comestibles ne parvenaient seulement pas à dérider les convives, raides au dessert comme s'ils avaient avalé des sabres. « Bien des gens, raconte-t-elle, se sont à demi grisés et n'en étaient pas plus gais. » Mais la comédie de mœurs n'est que l'accessoire du livre. Je lui préfère encore la peinture des caractères, à cause de la justesse d'observation, de la solidité des contours, de la vérité des traits. Où trouver un portrait de jeune fille plus séduisant à la fois et plus réel que celui de Mlle de la Prise qui enchantait Sainte-Beuve? Pour en don-

ner une idée, je citerai un passage des *Lettres neuchâteloises*. Un soir, à une *assemblée* chez M. et Mme de la Prise (on appelle *assemblées* en Suisse les réunions, les veillées où se rencontre toute la société de la ville, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre; l'honnêteté des mœurs y autorise une certaine familiarité de relations entre jeunes gens et jeunes filles, à la façon anglaise), on raconte, on discute les nouvelles, et une des personnes présentes annonce le mariage d'une jeune fille du pays de Vaud qui épouse un homme riche et très maussade, tandis qu'elle est passionnément aimée d'un étranger sans fortune, mais plein de mérite et d'esprit. « Et l'aime-t-elle? a dit quelqu'un. — On a dit que oui, autant qu'elle en était aimée. — En ce cas-là, elle a grand tort, a dit M. de la Prise. — Mais c'est un fort bon parti pour elle, a dit Madame, cette fille n'a rien; que pourrait-elle faire de mieux? — Mendier avec l'autre, a dit entre ses dents Mlle de la Prise qui ne s'était point mêlée de toute cette conversation. — Mendier avec l'autre! a répété sa mère. Voilà un beau propos pour une jeune fille; je crois, en vérité, que tu es folle. — Non, non; elle n'est pas folle : elle a raison, a dit le père. J'aime cela, moi. C'est ce que j'avais dans le cœur quand je t'épousai. — Oh! bien, nous fîmes là une belle affaire! — Pas absolument mauvaise, dit le père, puisque cette fille en est née. » Alors Mlle de la Prise se

laisse tomber sur un tabouret qui est devant son père, et se trouvant à genoux près de lui, lui prend les mains et appuie sur elles son visage tout en larmes.

La scène est exquise, et comme les caractères s'opposent en quelques mots, se révèlent en une seule opinion sur un fait-divers! C'est, ici, de la bonne psychologie, celle qui fait de l'analyse vivante, qui prend les cœurs en action sentimentale, comme on photographie les corps en mouvement, les visages sous le coup de l'émotion. En outre, Mlle de la Prise se trouve être d'actualité. Elle est le type de la jeune fille que réclame notre époque. L'ingénue de Scribe n'est plus guère de mode. Dans une société traditionnelle et bien ordonnée, où chacun demeurait à sa place, où l'on ne remettait jamais en discussion les principes admis, cette ingénue vivait sans inquiétude, certaine qu'à l'heure voulue... par d'autres, elle trouverait un mari, bon ou mauvais, et acceptant d'avance une destinée où son rôle était passif. Notre vie d'aujourd'hui, plus rapide et moins sûre, réclame de la jeune fille une volonté plus nette et plus précise. Sa part est plus grande dans sa destinée. Elle doit apprendre à compter sur elle-même, à voir clair, à comprendre. Henriette Scilly, la délicate héroïne de *Terre promise*, par exemple, est une jeune fille idéale, adorable : elle a trop de naïveté, trop de scrupules,

trop de noblesse, trop de pureté pour accepter résolument les tristes réalités. On sent qu'elle a été élevée, couvée par une sainte femme, préservée jalousement de l'idée même du mal. La vie est cruelle à trop de perfection. Mlle de la Prise, qui a vécu à la campagne, qui a fréquenté les paysans, les petites gens, qui a vu et observé le petit monde de la ville aux assemblées, est plus apte à débrouiller une situation embarrassée, à faire la part des circonstances, à reconnaître les véritables responsabilités. Elle sait organiser son bonheur, et tout cela avec une dignité, une honnêteté indiscutables. Elle garde sa grâce de jeune fille tout en laissant deviner quel tendre appui elle sera plus tard pour un mari, au lieu qu'Henriette Scilly, trop angélique, redoutera de s'amoindrir.

Ce sens du réel qui nous enchante dans les *Lettres de Neuchâtel* fut moins goûté des Neuchâtelois, qui s'obstinèrent à voir dans l'ouvrage de Mme de Charrière un roman à clef. Des *Lettres de Lausanne* et de *Calliste,* je parlerai brièvement, pour ne pas répéter le jugement favorable de Sainte-Beuve. Aussi bien, ce sont les mêmes qualités, et quant aux défauts que je n'ai pas signalés, c'est le mépris de la composition, c'est la forme un peu relâchée, et cette facilité sans mesure, cette structure sans muscles qui révèlent une main de femme Les ingénieuses réflexions mo-

rales y abondent. Elles sont toujours un peu désenchantées. Une mère avertit sa fille, bien vainement sans doute : « Cécile, il ne faut pas vous faire d'illusion : un homme cherche à inspirer, pour lui seul, à chaque femme, un sentiment qu'il n'a le plus souvent que pour l'espèce. » Certain sceptique affirmant, comme ils le font volontiers, que sans la religion nous n'aurions pas moins de morale, est ainsi réfuté : « Répondez-lui que, pour en juger, il faudrait trois ou quatre générations d'athées; car, si j'ai eu un père, une mère, des maîtres chrétiens ou déistes, j'aurai contracté des habitudes de penser et d'agir qui ne se perdront pas le reste de ma vie, quelque système que j'adopte, et qui influeront sur mes enfants sans que je le veuille ou le sache. De sorte que Diderot, s'il était honnête homme, pouvait le devoir à une religion que, de bonne foi, il soutenait être fausse. » L'argument n'a point perdu de sa valeur. Il est piquant de le rencontrer sous la plume d'une femme dépourvue de toute conviction, mais protégée contre les erreurs de l'idéologie et les mirages de l'imagination par un jugement droit et un souci de l'observation exacte.

Ce nouveau roman est écrit contre l'indécision. Quand nous entrevoyons notre bonheur, hâtons-nous de le saisir, car il fuit et ne revient plus. Une autre moralité qui s'en dégage, c'est la probité

qu'il convient de montrer en amour : « Si jamais vous intéressez le cœur d'une femme vraiment tendre et sensible, et que vous ne sentiez pas dans le vôtre que vous pourrez payer toute sa tendresse, tous ses sacrifices, éloignez-vous d'elle, faites-vous-en oublier. » Là encore la plainte personnelle transparaît.

Après *Calliste,* la réputation de Mme de Charrière est établie et ne croîtra plus guère. Mme de Staël lui écrit assez justement : « Vos ouvrages se varient encore à la dixième lecture. » Elle fait le voyage de Colombier par désir de la connaître. Il semble qu'un peu d'apaisement doive venir, avec l'âge et la renommée, à cette âme tourmentée, à cet esprit incapable de se fixer. Mais Belle est toujours la même, et sa sensibilité, affinée par les conseils imprudents de M. d'Hermenches, va chercher une nouvelle et dernière surexcitation.

IV. — UNE AMITIÉ AMOUREUSE

En 1786, M. de Charrière emmène sa femme à Paris. Il la voyait dépérir et la voulait distraire. Chez les Picard, leurs amis, elle rencontra Bailly, Chamfort, l'abbé Raynal, enfin Benjamin Constant. Le seul nom de Constant aurait dû la mettre en garde contre les surprises de son cœur. Mais Benjamin avait dix-neuf ans, vingt-sept de moins

qu'elle. Voici comment il raconte les débuts de leur amitié dans son fameux *Cahier rouge* : « Mme de Charrière était occupée à faire imprimer ce livre *(Calliste)* quand je fis connaissance avec elle. Son esprit m'enchanta. Nous passâmes des jours et des nuits à causer ensemble. Elle était très sévère dans ses jugements sur tous ceux qu'elle voyait. J'étais très moqueur de ma nature : nous nous convînmes parfaitement... Mme de Charrière avait une manière si originale et si animée de considérer la vie, un tel mépris pour les préjugés, tant de force dans ses pensées, et une supériorité si rigoureuse et si dédaigneuse pour le commun des hommes, que, dans ma disposition, à vingt ans, bizarre et dédaigneux que j'étais aussi, sa conversation m'était une jouissance jusqu'alors inconnue. Je m'y livrai avec transport. Son mari, qui était un très honnête homme et qui avait de l'affection et de la reconnaissance pour elle, ne l'avait menée à Paris que pour la distraire de la tristesse où l'avait jetée l'abandon de l'homme qu'elle avait aimé. Elle avait vingt-sept ans de plus que moi, de sorte que notre liaison ne pouvait l'inquiéter. Il en fut charmé et l'encouragea de toutes ses forces. »

La maladresse de M. de Charrière serait la seule charge à relever dans ce paragraphe contre une amitié que bien des contemporains et Sainte-Beuve ont incriminée. Mais pour une fois, M. de

Charrière a pu être clairvoyant. Sainte-Beuve, dans l'article qu'il consacra à Mme de Charrière (*Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1844), la qualifie de *marraine* de Benjamin. Déjà cette désignation ne passa pas sans quelque protestation. Un écrivain suisse, Gaullieur, qui précisément avait communiqué à Sainte-Beuve les lettres inédites de Benjamin, lui demanda de s'expliquer plus clairement, et le critique lui répondit sans hésiter qu'il avait voulu « faire entendre poliment qu'elle avait été sa première maîtresse ». *Première*, dans tous les cas, était bien hasardé. Plus tard, dans une lettre à Charles Berthoud (23 avril 1868), qui s'occupait aussi de Mme de Charrière et qui demandait à être convaincu, il orna son verdict de mille grâces dégagées : « Vous me demandez mon impression. Je ne doute pas que, tout d'abord, entre le tout jeune homme et la femme mûre, il n'y ait eu la cérémonie d'initiation. On attache, en général, par le respect humain qui s'impose en écrivant, beaucoup trop d'importance à cette chose, qui est plus fréquente et plus aisée qu'on ne le croit. Quelle raison aurait pu empêcher Benjamin Constant et Mme de Charrière, libres qu'ils étaient de tout lien et de tout préjugé, de se donner ce plaisir ou de faire cette petite expérience ? Mais, à un second voyage, quand Benjamin fut malade, il avait alors des raisons pour que cela ne se renouvelât pas. Excusez ma légèreté, mais veuillez

observer que cela ne diminue en rien l'estime que je fais de Mme de Charrière. J'en dirai autant de Mme de Staël, également facile sur ce point. » Les cahiers de Sainte-Beuve, tout encombrés de ses désirs et de ses tristesses charnelles, ne montrent point, par une expérience personnelle, que la *chose* soit bien plus fréquente et plus aisée qu'on ne le croit. Mais son estime littéraire est généralement encouragée par les complaisances qu'il découvre, désire ou suppose chez les héroïnes de ses portraits pour leurs soupirants. Une certaine facilité de mœurs est pour le séduire. Il déteste ces personnes qui laissent passer les occasions, quand il en est tant qui les cherchent sans les trouver. Ne sont-elles pas ingrates envers la destinée?

Sur quelles preuves fondait-il son opinion?

M. Philippe Godet, qui connaît Mme de Charrière plus qu'homme du monde, ne partage pas l'avis de Sainte-Beuve. Il commença de l'affirmer dans une conférence qu'il fit à Paris, au cercle Saint-Simon. Renan, qui y assistait, objecta aux railleurs :

— Eh! mon Dieu, pourquoi pas? *La femme est si étrange!*

C'était un argument nouveau. Il n'est pas à dédaigner. Défendre la vertu des femmes célèbres est un rôle peu encouragé. On ne s'y risque pas volontiers, par crainte de passer pour candide.

Mais du moment que cette vertu n'est que le témoignage d'un esprit de contradiction ou d'une bizarrerie d'humeur, sa cause, qui était mauvaise, s'arrange un peu, devient moins compromettante. Dernièrement, la *Vie Parisienne* nous montrait tout un cercle de femmes honnêtes, s'interrogeant mutuellement sur la cause de leur honnêteté. Aucune n'invoqua la vertu.

— « Bah ! conclut l'une d'elles, le compte y est tout de même, et nos maris n'en demandent pas plus... »

Le doute doit-il subsister sur la nature du sentiment qui unit Mme de Charrière et Benjamin Constant ? La correspondance et le journal de Benjamin, trop cyniques pour ne pas être véridiques, ne laissent guère la voie ouverte à une fâcheuse interprétation. Il n'avait aucun motif, dans son *Cahier rouge*, de dissimuler quoi que ce fût de ses relations avec Mme de Charrière. Or pas un mot, pas une allusion, pas une indication de style n'autorisent à la supposer sa maîtresse. En ce temps-là, il était épris de Mlle de Pouras et mêlait Mme de Charrière à cette intrigue. Il menait sa cour dans la journée, jouait le soir, perdait son argent jusqu'à une heure avancée, et puis venait causer avec l'auteur de *Calliste,* qui ne se couchait jamais qu'à six heures du matin. Elle le grisait de ces conversations où elle répandait à profusion le chaos de ses idées destructrices, son mépris des

formes sociales et des préjugés, son goût de la raillerie perpétuelle, sa rage de négation et surtout sa fièvre de vivre dans l'excitation cérébrale. Comme Hermenches l'avait détournée elle-même du calme de l'âme, elle acheva de le dévoyer en lui faisant prendre pour une augmentation de la personnalité ces sursauts du cœur et du cerveau qui les usent ou les détraquent. Son élève montrait, il est vrai, les plus heureuses dispositions. Mais elle favorisa éperdument ses tendances pour en profiter.

Un voyage qu'il fit en Angleterre avec l'argent de M. de Charrière les sépara. Un an plus tard, en octobre 1787, il arrivait à pied à Colombier et n'en bougeait plus de deux mois. Il y trouva un foyer. Mme de Charrière, son mari, ses deux belles-sœurs s'occupèrent à le gâter comme un enfant. Au beau milieu de ses ironies, il montrait parfois un charme tendre qui séduisait tout son monde. Il ignorait les joies de famille et les trouvait là inopinément. « Rien ne me fera oublier combien j'ai été heureux près de vous », écrira-t-il plus tard à Mme de Charrière au souvenir de ces deux mois. Mais, peu après, il reprend dans ses lettres son impertinence, son ton de blague, et cette absence de respect qu'une femme n'accepte pas sans préjudice et qui amusait son amie.

Celle-ci multipliait les productions pour combler

le vide de son existence. Pamphlets politiques, compositions musicales, tragédies lyriques, romans, comédies, elle entassait toutes les sortes d'ouvrages avec une fécondité torrentielle afin de remplir l'abîme qui la fascinait. Elle surmenait son mari qui copiait, et s'énervait à produire sans rencontrer la paix. Elle continuait de vivre en état d'insurrection comme du temps qu'elle était jeune fille. Elle voulait remuer le monde quand son agitation n'était qu'intérieure. Et toujours la tristesse et l'ennui demeuraient les maîtres en définitive, malgré la guerre qu'elle leur déclarait. « Le temps d'une certaine simplicité romanesque de cœur, écrivait-elle à Benjamin, s'est prolongé pour moi outre mesure, mais peut-il durer toujours?... »

Le renoncement n'était pas son fait, et, désespérément, elle s'acharnait à cultiver une inquiétude sentimentale dont elle avait tiré, à défaut d'un bonheur inconnu, l'illusion de vivre plus vite et avec plus d'intensité. Non moins désabusé après un mariage absurde et lamentable, Benjamin, de son côté, lui faisait part de son état d'esprit : « Je ne m'amuse ni ne m'occupe, je n'aime rien et je vois passer un jour après l'autre sans autre sentiment qu'un regret sourd de perdre à vingt-cinq ans une vie qui promettait quelque chose. » Une véritable amie se fût efforcée d'introduire quelque discipline dans ce désordre de

jeunesse, mais Mme de Charrière, qui n'attendait plus rien de la vie pour elle-même, ne pensait pas que le jeune homme le mieux doué pût tirer quelque ressource de cette matière improductive, inutile et inexpliquée.

A mesure qu'elle vieillissait, la société lui devenait plus cruelle, la torpeur provinciale supportait avec plus de peine son activité. A Neuchâtel, elle ne voyait plus guère que le ménage Huber et les pauvres gens à qui elle faisait du bien, car elle était bonne comme on l'est naturellement, sans raison ou en dépit de la raison.

Le ménage Huber était le plus allemand du monde : il avait pris au sérieux l'illégitimité. Thérèse Huber avait commencé par être la femme de George Forster, bibliothécaire à Mayence. On sait que ce révolutionnaire livresque voulut jouer son rôle dans les temps nouveaux et partit pour Paris par passion de la politique. Il confia au brave Huber sa femme et ses enfants, et celui-ci le remplaça complètement à Neuchâtel où il installa à l'abri du mouvement révolutionnaire la famille remise à ses soins. George Forster, désireux de revoir les siens, se fit envoyer en mission à Pontarlier et donna rendez-vous à Huber au Val-de-Travers, sur les pentes du Jura. « Là, raconte tranquillement Thérèse, Forster embrassa ses amis et ses enfants pour la dernière fois : ils reçurent ses plus tendres bénédictions. Entourés de rochers

couverts de neige, ils passèrent, dans un misérable cabaret rustique, cinq jours merveilleux, inoubliables. Ils avaient tout un monde de choses à dire... » Huber s'était bien acquitté de sa mission. George Forster le reconnut en mourant peu après, ce qui permit au jeune homme d'épouser aussitôt Mme Forster, car ils supportaient fort mal d'être des irréguliers.

Les Huber étaient donc très liés avec Mme de Charrière. Huber traduisit ses ouvrages en allemand et c'est même leur traduction qui a conservé les derniers. Mme Huber a laissé deux excellents portraits de Benjamin Constant et de Mme de Charrière. Lui, « une créature manquée et désemparée par la vie, mais dont les dispositions naturelles sont si belles que le sceau de la divinité n'a jamais été complètement effacé ». Elle, « intimement vivante, despotique, magnanime, noble toujours, jusque dans la plus grande injustice, noble comme je n'ai connu personne, d'une activité sans répit, tranchante dans ses jugements, souvent cynique dans sa manière d'exposer ses idées, mais irrésistiblement séduisante quand elle voulait faire une conquête... » Mme Huber, par exemple, ne met pas en doute leur intimité. « Lorsque je la connus, dit-elle de son amie, elle avait bien passé la quarantaine ; le mal intérieur dont elle souffrait avait épaissi et déformé sa taille autrefois élégante ; son teint

était rouge, et ses yeux souvent aussi; les mains, la jambe, le pied étaient bien faits; la gorge aussi était belle... D'ailleurs, comme qu'on la vît, cette femme vous enchantait, si elle voulait, ou plutôt si elle vous aimait... Benjamin Constant fut son dernier amour... » Elle ajoute que ce jeune homme et cette femme mûre faisaient, par la gracieuse expression de leur tendresse, battre son cœur, et qu'à cette vue ses regards charmés cherchaient ceux de Huber.

La Révolution intéressa la curiosité de Mme de Charrière. A Neuchâtel elle rencontra des émigrés, la plupart frivoles, quelques-uns fort distingués, qu'elle reçut chez elle et dont elle se fit des amis. Et jamais en repos, elle prenait parti dans ses écrits politiques pour la liberté, mais contre les excès commis en son nom. Benjamin, revenu à Colombier et logé dans une aile du château des Longueville, descendait chaque jour chez elle par une rampe d'escalier qui existe encore, et c'étaient, comme autrefois, des débauches d'esprit, et cette frénésie de démolition que l'époque encourageait.

Ces conversations ironiques et méprisantes, qui niaient l'effort, la volonté, la tradition, le progrès, l'importance de la vie, son utilité, son but, tout, desséchaient le jeune homme, exaltaient ses dégoûts et son désenchantement avec la même ardeur que les génies de création em-

ploient à favoriser l'enthousiasme. Une autre rencontre le vint galvaniser. Mme de Staël avait fait beaucoup d'avances à Mme de Charrière, et celle-ci, méfiante, y avait mal répondu. Fidèle sans le chercher à la culture classique en littérature, elle détestait ce style flamboyant, ces artifices et ces fards qui annonçaient le romantisme. La nature, le réel, le simple, la retenaient : elle ne comprenait pas, elle ne voulait pas comprendre que les formes d'art et de pensée se fatiguent, s'usent et qu'il faut alors de jeunes forces, même trop hardies et véhémentes, pour les renouveler. Elle avait subi le prestige étincelant de Mme de Staël venue à Colombier, mais n'avait point couru en chercher à Coppet les manifestations. Elle s'en amusait même avec Benjamin à qui elle répétait son éternel : *à quoi bon?* en lui démontrant une fois de plus la vanité de la gloire littéraire.

Mais ce fut Benjamin qui se rendit à Coppet. Et tout de suite il respira un autre air, plus salubre, plus vivifiant. Mme de Charrière l'avait poussé à prendre dans leur correspondance toutes les libertés. Il en profite aussitôt pour l'informer de sa volte-face. « J'ai le bonheur, moi, lui écrit-il, depuis quelque temps, de repousser les sensations stériles et je n'aime pas à me débattre dans le passé quand je crois pouvoir encore espérer de l'avenir. » Et plus loin : « C'est la seconde femme que j'ai trouvée qui m'aurait pu

tenir lieu de tout l'univers, qui aurait pu être un monde à elle seule pour moi. Vous savez quelle a été la première. » Mais l'optimisme généreux de Mme de Staël lui apportait un autre secours que l'ironie et la lassitude de sa vieille amie. Dès lors il ne cessa plus guère, dans chaque lettre, de torturer celle-ci par des éloges outrés de sa rivale. Elle l'avait mise à l'aise : il ne se gênait point. Comme les chats il se montrait caressant et cruel. Elle tenta de le reprendre, mais elle ne croyait pas au succès. Même jeune, elle n'y avait jamais cru. Et plutôt que de lutter elle préféra renoncer à la liaison intellectuelle qui était le charme suprême de ses jours. Dans son éloignement même elle ne cessait de souffrir. Un jour, elle lui écrivit ce joli mot d'amoureuse : « Il y a, dans mon détachement de vous, de quoi faire un des plus beaux attachements que l'on voie. » Mais elle ne pardonna jamais à Mme de Staël sa conquête, ni l'influence heureuse qu'elle constatait et qui lui donnait une leçon. Le versatile Benjamin devait venger lui-même sa marraine.

Par habitude, par nécessité de s'occuper, elle continua d'écrire des romans où elle embrouillait beaucoup de questions, et rétablissait avec son bon sens une part des barrières sociales et morales que sa raison renversait. Dans *Trois femmes*, elle avoue sa lassitude et son impuissance : « J'ai d'autant moins le sens à la dispute, que je vois

tous les jours des raisons de douter de ce que j'avais cru indubitable... J'ai béni mon destin de n'avoir à conduire qu'une petite nacelle et, en la conduisant mal, de ne pouvoir noyer que moi. » Elle trouve dès lors de la délicatesse à se soumettre à des règles indéfinissables et dont elle ne sait pas d'où elles émanent. Elle ignore où sont le vrai, le bien, le devoir, mais convient qu'il est important de s'en faire une idée quelconque et de s'y conformer. Cette sceptique entrevoit des responsabilités. Dans *Honorine d'Uzerche,* elle écrit bravement : « Tout homme bien intentionné devrait, dans les discours qu'il tient, les écrits qu'il publie, les exemples qu'il donne, s'imaginer qu'il peut faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. » Se souvenait-elle de ses conversations avec Benjamin? Sa manière changeait. Elle fut sans doute de meilleur conseil pour sa dernière petite amie, cette Isabelle de Gélier, dont le romanesque l'enchantait en lui rappelant sa propre jeunesse. Ne l'avait-elle pas surprise, fillette encore, assise un soir sur le mur du jardin de la cure, le regard perdu?

— Que fais-tu là, Isabelle?

— J'attends qu'on m'enlève, avait répondu l'enfant.

Sainte-Anne, un de ses derniers ouvrages, accentue ces dispositions d'esprit. Elle y combat l'instruction qui prépare la ruine des croyances

indispensables : « Je verrais brûler tous les livres connus, y est-il dit, sans jeter une seule goutte d'eau sur le bûcher qui les consumerait. » L'aveu est singulier dans la bouche d'une femme dont la prodigieuse activité avait été employée à faire le tour des idées pour les mépriser, mais pour en jouir. Elle commençait à comprendre qu'on ne se passe pas facilement de croyances. Malade, désabusée, très malheureuse, mais employant son reste d'énergie à ne pas se plaindre, elle mourut, le 27 décembre 1805, tristement, sans espoir, à l'âge de soixante-cinq ans. Son dernier effort fut pour dicter une lettre à Benjamin Constant. « Elle avait eu le malheur, dit un ami en guise d'oraison funèbre, d'être trop indépendante pour son bonheur et celui d'autrui. » Son mari lui survécut trois ans. Il ne songeait plus qu'à boire et à manger et voulait à toute force se remarier. Il prenait une tardive revanche sur le règne de l'intellectualisme.

On chercherait vainement le corps de Mme de Charrière à Colombier. L'ancien cimetière a été désaffecté. Aujourd'hui, c'est un tennis qui en occupe l'emplacement.

V. — CONCLUSION

On disait de Mme du Deffant : c'est une *débauchée d'esprit*. On le peut dire de Mme de Char-

rière, mais avec moins de répulsion. M. Philippe Godet, à la fin de son livre si admirablement documenté et si riche d'analyse que nous avons pu, sans en épuiser l'intérêt, y prendre à pleines mains, rappelle le portrait *romancé* que Benjamin Constant trace d'elle au début d'*Adolphe :* « Cette femme, comme tant d'autres, s'était, à l'entrée de sa carrière, lancée vers le monde qu'elle ne connaissait pas, avec le sentiment d'une grande force d'âme et de facultés vraiment puissantes. Comme tant d'autres aussi, faute de s'être pliée à des convenances factices, mais nécessaires, elle avait vu ses espérances trompées, sa jeunesse passée sans plaisir; et la vieillesse enfin l'avait atteinte sans la soumettre. Elle vivait dans un château voisin d'une de mes terres, mécontente et retirée, n'ayant que son esprit pour ressource, et analysant tout avec son esprit. Pendant près d'un an, dans nos conversations inépuisables, nous avions envisagé la vie sous toutes ses faces, et la mort toujours pour terme de tout... »

Elle fut une des femmes les mieux douées de son temps, et tous ses dons ne lui servirent de rien. « C'est affreux de voir l'inutilité de l'esprit pour le bonheur », constatait Rosalie de Constant à propos de son cousin. Cette destinée presque tragique est aussi le commentaire de cette parole. Mme de Charrière, se croyant sincère envers elle-même, rejeta les conventions, et même les con-

venances, et se crut assez forte pour heurter de front la vie et pour en triompher. Du moins elle ne fut pas habile, et il faut lui rendre cette justice qu'on ne trouve chez elle ni bassesse, ni art de combiner, ni hypocrisie. Elle manqua de point d'appui, tout simplement parce qu'elle prétendit ne s'appuyer que sur elle-même et plier le bonheur d'autrui à son propre bonheur. L'*Imitation* nous avertit que si nous n'avons pas d'autre objet que de nous satisfaire et de vivre plus selon notre gré, nous n'aurons jamais de repos et nous ne serons jamais libres d'inquiétude, parce qu'en tout nous trouverons quelque chose qui nous blesse et partout quelqu'un qui nous contrarie.

Décembre 1905.

JULIE DE LESPINASSE

JULIE DE LESPINASSE (1)

J'ai vu récemment, au château de Chantilly, un portrait de Julie de Lespinasse. Elle est assise sur un large fauteuil Louis XV dont elle n'occupe qu'une partie, au bord d'une terrasse qui donne sur la campagne. Elle regarde en face d'elle d'un regard fixe et comme absent. La tête petite, les cheveux bien tirés, le front bombé, le nez un peu retroussé, elle ressemble à une institutrice timide et sage, et qui ne sait pas s'asseoir. *On ne la reconnaît pas.* Au repos, elle était peut-être telle que le peintre l'a représentée. Mais elle n'était précisément jamais au repos. Son visage reflétait successivement, et avec une rapidité excessive, les aspects variés de l'âme la plus active et la plus véhémente, que toutes les passions intellectuelles tourmentaient avant même que l'amour n'intervînt.

« J'ai vu, a écrit Guibert, des cœurs apathiques

(1) *Julie de Lespinasse,* par le marquis DE SÉGUR (Calmann Lévy, édit.). — *Correspondance entre Mlle de Lespinasse et le comte de Guibert,* publiée pour la première fois d'après le texte original, par le comte DE VILLENEUVE-GUIBERT *(id.).*

qu'elle avait électrisés, j'ai vu des esprits médiocres que sa société avait élevés... Vous rendez le marbre sensible, lui disais-je, et vous faites penser la matière. » Sa présence augmentait pour chacun l'aptitude à sentir la vie. Et sa cendre même est encore chaude. On ne lit pas sa correspondance amoureuse, bien fatigante et monotone par ailleurs, sans tomber sur l'un ou l'autre de ces beaux cris de tendresse qui, par delà la mort, répandent encore de l'exaltation. Un jeune poète, cultivé et sensible ensemble, M. Jean-Louis Vaudoyer, lui adressait hier ces strophes lyriques :

Vers vous, ô douloureuse et tendre Lespinasse,
Vers le fiévreux amour dont vous avez tremblé,
Vers votre corps brûlant, vers votre cœur blessé,
S'en va mon rêve épris, curieux et tenace.

... Je vous vois, écoutant la musique d'*Orphée*,
Au bord de cette loge où Guibert n'était pas,
Vous crispant au velours et sanglotant tout bas,
Cachant sous l'éventail votre face pâmée.

... Julie! ah! saviez-vous de quelles chaudes larmes
Se baignerait un jour votre visage étroit,
Quand vous vîtes venir pour la première fois
Le comte de Guibert, tout ruisselant de charmes?

Ne distinguiez-vous pas qu'il était jeune et beau,
Quand vous étiez déjà malade et presque vieille,
Et qu'il ne pouvait voir les royales merveilles
D'un cœur qui se cachait sous un corps en lambeaux?...

Nous continuons de la voir ainsi douloureuse et déchirée. Nous la tirons à nous de ce dix-hui-

tième siècle trop sec et trop dissipé, pour lui faire une place dans notre temps dont elle eût si bien compris les incertitudes et les troubles, et surtout le goût d'épuiser la vie, de la presser comme un citron dont on veut extraire tout le suc. Et sa biographie a pour nous la saveur d'un roman moderne.

I. — AVANT L'AMOUR

L'excellent biographe du maréchal de Luxembourg, M. de Ségur, dans le livre très complet, d'une érudition sûre et d'un charme enveloppant, qu'il lui consacre, la prend au berceau pour nous la présenter. Et sa naissance illégitime (1732), les conditions précaires de son adolescence ne sont pas inutiles à connaître pour qui veut la comprendre et l'expliquer.

Elle était la fille de Julie d'Albon qui, séparée de son mari, eut néanmoins des enfants et les vint mettre au monde à Lyon. Julie d'Albon perdit le premier de ces rejetons irréguliers, et emmena l'autre, qui devait être notre héroïne, dans son château d'Avauges, sur la route de Lyon à Tarare, où elle l'éleva en toute équité avec ses enfants légitimes. Elle avait plus de goût pour la maternité que pour le mariage, et les mœurs du temps étaient pleines d'indulgence pour une si

belle franchise, car le sentiment de la famille commençait de s'altérer en même temps que grandissait l'anarchie intellectuelle. Et même elle voulut compléter son entreprise d'égalité maternelle par un acte de reconnaissance publique de sa fille adultérine, ce qui était alors possible, lorsque l'audace de son ancien amant vint la jeter dans des complications inextricables. Cet ancien amant, qui s'appelait Gaspard de Vichy, était le frère de la célèbre Mme du Deffant. Il s'avisa en 1739 d'épouser la fille aînée de sa maîtresse, et dès lors s'opposa à la légitimation de la petite Julie, sa fille, ce qui eût réduit la part d'héritage qui devait revenir à sa femme. On voit jusqu'où peut conduire *l'autre danger*.

Mme d'Albon mourut en 1748. Avant sa mort elle avait remis à Julie, alors âgée de seize ans, la clé d'un meuble où elle avait déposé pour elle une petite réserve d'argent. Mais la jeune fille, trop délicate, s'empressa de donner la clé à son demi-frère Camille. Presque sans ressources, elle dut suivre les Vichy dans leur terre de Champrond. On lui fit une existence horrible. Elle songeait à s'enfuir au couvent, lorsque Mme du Deffant vint passer un été chez son frère.

Mme du Deffant est peut-être la femme la plus spirituelle du siècle qui eut le plus d'esprit. Elle gardait dans sa conversation quelque attrait de son ancienne vie galante, ou plutôt elle avait

découvert sa véritable voie, qui était de tenir salon. A trente-trois ans elle avait contracté avec le président Hénault une de ces liaisons qui à la longue deviennent respectables tant elles se revêtent de toutes les convenances conjugales. « Ni tempérament, ni roman », a-t-elle dit d'elle-même, et le président, lorsqu'il la rencontra, était déjà parvenu à cette période tranquille où l'on est enchanté « quand, par hasard, on se trompe d'heure et qu'on arrive trop tard au rendez-vous ». A cinquante ans, elle entreprit de grandes réformes dans sa vie. Ces grandes réformes consistèrent principalement à changer d'appartement, et à s'installer dans une aile du couvent de Saint-Joseph qui se trouvait rue Saint-Dominique sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le ministère de la guerre. Au lieu de sortir, elle recevrait. « Quant au rouge et au président, ajoute-t-elle dans la nomenclature de ses transformations, je ne leur ferai pas l'honneur de les quitter. » Trente années durant elle réunira autour de son fauteuil d'aveugle une société d'élite, Voltaire, d'Alembert, l'intarissable Pont-de-Weyle et l'Anglais Walpole pour qui elle ressentira à soixante ans une amitié amoureuse fort exigeante et fort ridicule, — en un mot toutes les illustrations et les plus aimables femmes.

Quand elle vint à Champrond, Mme du Deffand avait terminé son emménagement à Saint-Joseph.

Au bout de trois jours elle se fût assommée à la campagne si elle n'eût rencontré chez son frère Julie de Lespinasse. A quoi servirait la pratique du monde, si elle ne donnait quelque habitude d'apprécier la valeur des gens? Au grand étonnement des Vichy, Mme du Deffant devina ce qu'il y avait de lucidité intelligente et d'ardeur à comprendre et à sentir, derrière ce front étroit de jeune fille. Déjà ses yeux distinguaient à peine cette figure sans beauté, mais si mobile et animée qu'elle attirait comme une flamme de vie. Mais la séduction de la voix qui donne tant de prix à la parole et qui est, elle aussi, un charme physique, commença de s'exercer sur elle. Pour l'entendre elle prit la peine d'activer la conversation. Julie enthousiasmée donna libre cours à son esprit comprimé jusqu'alors et se montra au naturel. La sincérité fut toujours sa qualité principale. Le monde ne lui apprit jamais à se dédoubler. Quitte à se nuire elle exprimait ce qu'elle ressentait avec exactitude. « Vous connaissez une personne, a-t-elle écrit d'elle-même, qui a été toute sa vie dénuée des grâces qui peuvent plaire, intéresser ou toucher, et cependant cette personne a eu plus de succès et a été mille fois plus aimée qu'elle ne pouvait le prétendre. Savez-vous le mot de cela? C'est qu'elle a toujours eu le *vrai de tout,* et qu'elle y a joint d'être *vraie en tout.* »

Aussi, deux ans plus tard, après un essai

malheureux à Lyon, Julie de Lespinasse, appelée par Mme du Deffant, s'installait-elle au couvent de Saint-Joseph. Imaginez quel changement pour une provinciale persécutée par un milieu hostile et tout à coup transportée dans la société la plus raffinée et la plus libre. « Dans aucun pays et dans aucun siècle un art social si parfait n'a rendu la vie si agréable (1). » Il y avait de quoi la griser. Elle respirait un air nouveau, celui-là même qui convenait à ses poumons. Elle goûtait délicieusement cette agitation intellectuelle qui venait de tous ces cerveaux sans cesse en ébullition. Turgot, d'Alembert, l'abbé de Boismont, le vieux chevalier d'Aydie qui croyait retrouver une seconde Aïssé, le président Hénault, Mme de Luxembourg, s'appliquèrent à apprivoiser la petite sauvage qui, avec sa fougue ordinaire, se précipitait dans la civilisation comme dans un jardin. Elle fut de tous les soupers, de toutes les veillées, dans un temps où les femmes recevaient le surnom de *lampes* parce qu'elles brillaient ou brûlaient toute la nuit. En peu de mois, elle devenait la grande attraction du salon de Mme du Deffant.

Son succès fut sans mesure, car on venait pour elle. Le président Hénault ne s'avisait-il pas de vouloir l'épouser? Mme du Deffant s'en vengea

(1) Taine.

sur un gentilhomme irlandais, M. de Taaffe, fort épris de Julie et que Julie voyait d'un œil favorable. Elle interdit à la jeune fille de le voir, ce qui provoqua des protestations, des crises de nerfs, et commença de séparer les deux femmes. Un incident plus grave acheva le divorce.

« C'est à Paris, écrit Mercier dans son *Tableau de Paris,* qu'un homme sensé doit chercher un ami dans une femme; c'est là qu'on en trouve un grand nombre qui, accoutumées de bonne heure à réfléchir, plus libres, plus éclairées qu'ailleurs, se mettent au-dessus des préjugés et ont l'âme forte d'un homme avec la sensibilité de leur sexe... Une femme, à trente ans, devient une excellente amie. » Ce dix-huitième siècle, que l'on présente avec raison comme un temps de volupté, était avide aussi des plaisirs compliqués de l'esprit. Il les savait plus étendus et partant moins prompts à la lassitude et à l'ennui. Un commerce d'intelligence provoque moins vite la satiété. Et quel agrément de cultiver la sensibilité d'une jeune femme, de développer son goût, ses idées, son jugement, de recevoir d'elle, en échange, cette grâce dont elle dispose pour revêtir toutes les causeries à deux, ce frémissement qui semble la mettre en contact avec les forces mystérieuses du monde et cette sincérité confiante et spontanée qu'elle apporte si rarement dans l'amour! Amitié un peu équivoque, généra-

lement amoureuse d'une part, au début, quelquefois de l'autre dans la suite, et parvenant sans secousses ni chaos, avec la complicité du temps, à une perfection d'œuvre d'art.

Julie de Lespinasse, avec son naturel, sa vivacité d'esprit, son exaltation qui s'alliait à une grande sûreté de conseil, était bien à trente ans une de ces femmes que l'on désire pour amie. D'Alembert, à vrai dire, ne distingua jamais bien de la passion l'amitié qu'il ressentit pour elle du jour où il la connut jusqu'à sa mort. Ce fameux d'Alembert, fondateur de l'Encyclopédie, géomètre et philosophe éminent, il ne faut pas se le représenter dans les salons de Mme Geoffrin ou de Mme du Deffant comme un causeur grave et compassé, traitant de haut des questions ardues. C'était plutôt un bouffon qui excellait dans les anecdotes et les imitations. Il avait le don de récréer, de dérider les plus mélancoliques. Il menait de front un travail effroyable et la vie mondaine. Mme du Deffant lui avait rendu de grands services en le tirant d'un monde trop tapageur, qui abusait de lui, en le surveillant et en l'entourant de soins délicats, en le faisant entrer à l'Académie. Par gratitude et aussi par goût, il était devenu l'ornement, l'attrait de ses réceptions. On était sûr de le rencontrer chez elle et l'on y courait pour le voir et l'entendre. A vrai dire, s'il fallait au grand homme une galerie

nombreuse pour exciter sa verve, on le prétendait défaillant dans l'intimité.

Le sentiment qu'il manifesta pour Julie, dès que celle-ci débarqua au couvent de Saint-Joseph, ne fut pas sans exciter la jalousie de la maîtresse de maison. Mais d'Alembert, plus assidu et plus complaisant, servait en somme ses desseins, lui valait des visiteurs de marque, répandait la gloire de son salon au grand dépit de ses rivales. Puis, les tragédies domestiques couvent longtemps avant d'éclater. Celle-ci n'éclata que par la découverte que fit un beau jour la vieille aveugle. Mlle de Lespinasse occupait une chambre à l'étage au-dessus. Or, dans cette chambre, avant les réceptions de sa bienfaitrice, elle donnait des avant-soirées où c'était un privilège exceptionnel d'être admis. Mme du Deffant vivait pour le monde. Elle eût surpris jadis le président Hénault en galante compagnie qu'elle n'en eût reçu aucun choc. Mais quoi! cette provinciale de naissance irrégulière, sans fortune, sans beauté, qu'elle avait fait venir de la campagne, lui prenait ses meilleurs invités, reléguait ses soupers au second plan! C'était un crime impardonnable. Sans délai, sans hésitations, elle chassa la malheureuse. La colère d'une femme du monde égale en violence les plus fortes passions; elle ne peut tolérer aucune résistance, aucune considération, aucune mesure. Jamais Mme du Deffant, dans son bon

temps, n'avait manifesté dans l'amour autant d'impatience. Et cette brouille fut encore un événement mondain dont on s'amusa énormément (1764).

Mlle de Lespinasse transporta ses humbles pénates dans la même rue, à cent mètres du couvent de Saint-Joseph. Naturellement toutes les rivales de Mme du Deffant s'empressèrent de l'aider. La maréchale de Luxembourg lui donna un mobilier, et Mme Geoffrin un capital plus une pension. Celle-ci la reçut chez elle, la traita comme sa fille, lui composa une cour. Elle avait compris sa valeur, j'entends sa valeur au point de vue des invitations. Mais Julie n'avait besoin de personne. Son petit salon ne désemplissait pas. Mme du Deffant, elle-même, devait supporter, sous peine de perdre ses amis, leurs visites à sa voisine. Son salon, d'ailleurs, ne se releva pas de cet abandon. La jeunesse et l'enthousiasme en étaient partis. De son insuccès elle rendit Mlle de Lespinasse responsable, et lui voua une de ces haines de femme, féroces et obstinées, que l'âge même n'atténue pas (1).

Bientôt Julie installa chez elle d'Alembert. Elle lui loua l'étage supérieur de son appartement, sans aucun souci du qu'en-dira-t-on. Son ami avait été fort malade. Elle l'avait soigné et le gar

(1) Mrs Humphry Ward s'est servie de cet épisode dans son roman : *la Fille de lady Rose*.

dait ainsi à proximité. Ils s'entendaient admirablement, et le savant s'accommodait d'un platonisme qui convenait à ses mœurs. Nous le verrons dans la suite jouer à ravir son rôle de mari *in partibus*, — *in partibus infidelium*.

Elle se révéla, livrée à elle-même, maîtresse de maison incomparable. On ne cite pas d'elle de ces traits rapides comme en lançaient Mme de Tencin, Mme Doublet ou son ancienne bienfaitrice. Elle ne faisait pas d'esprit, mais elle animait tous les sujets. Dès qu'elle parlait, la communication s'établissait entre tous les cerveaux, entre tous les cœurs.

« Elle savait, écrit Grimm, recevoir les genres d'esprits les plus différents, parfois même les plus opposés, sans qu'elle y parût prendre la moindre peine. D'un mot, jeté adroitement, elle soutenait la conversation, la ranimait et la variait à son gré. Il n'était rien qui ne parût lui plaire et qu'elle ne sût rendre agréable aux autres. Son génie était présent partout, et l'on eût dit que le charme de quelque puissance invisible ramenait sans cesse tous les intérêts particuliers vers le centre commun. »

Elle apportait dans la conversation sa tolérance, son oubli commode des principes et des règles, surtout son impressionnabilité qui prenait l'empreinte de toutes les émotions dignes d'être éprouvées, son élan qui l'entraînait au bord de

tous les précipices, ceux que l'intelligence rencontre en attendant ceux qui entourent le domaine du sentiment. Condorcet, Suard, fréquentèrent chez elle. Les étrangers de distinction qui séjournaient à Paris se faisaient présenter. Déjà on les mettait à la mode : ainsi fut fêté tout un hiver l'historien Ferrero. Hume, l'ambassadeur napolitain Caraccioli, l'abbé Galiani, le comte de Shelburne, chef de l'opposition dans le parlement britannique, furent ses hôtes. Et il est intéressant de constater que dans ce siècle de luxe et d'élégance, une femme sans naissance et sans fortune put rassembler dans son salon, sans frais de table ni de toilette, tout ce qui comptait alors dans le monde de l'intelligence.

II. — PREMIER AMOUR

J'ai peine à croire que Julie de Lespinasse ait attendu l'âge de trente-six ans pour livrer son cœur exalté à l'amour. Pourtant l'on rencontre dans sa vie jusqu'à cette date des engouements, des amitiés, l'amour non.

L'excitation intellectuelle que lui donnait le mouvement du monde put lui suffire très longtemps. Elle vivait très vite, et se contentait de cette fièvre qui lui apportait l'illusion de la jeunesse. Son existence longtemps précaire et dépen-

dante ne s'était pas développée d'une façon normale. Elle avait profité au jour le jour de plaisirs incertains, comme ces jeunes gens ruinés qui bénéficient du luxe de leurs belles relations et ne sont pas assurés du pain quotidien. Dans ces conditions on est mal à l'aise pour s'abandonner à son cœur.

Une jeune fille qui connait la vie est toujours plus circonspecte dans le don de soi-même. Elle se réserve, elle hésite, elle attend toujours, sans se l'avouer, l'heureux mariage, et les années passent. Puis, Julie était trop avertie pour ne pas discerner la véritable valeur et la véritable passion qui sont rares. Sans coquetterie, elle savait qu'il fallait tout son esprit et toute sa mobilité d'expression pour compenser sa figure grêlée. Et pourtant, consciemment ou non, elle devait vivre dans l'attente d'un sentiment plus fort, susceptible de donner à sa vie un maximum d'intensité. Elle ne pouvait pas être satisfaite. Le monde permet la distraction, l'oubli : il ne comble pas les âmes vigoureuses et exaltées. Et pas davantage le goût des idées. Elle ne comprenait pas la nature qu'elle eût façonnée à son image, comme les romantiques qui en firent leur confidente et leur reflet. L'art ne pouvait que l'exciter encore dans ses désirs romanesques, et surtout cette musique de Gluck dont elle raffolait et qui la brisait. Et la jeunesse, quand elle menace de nous quitter, comme elle

nous rend plus ardents et plus sensibles, et de quel trouble elle nous agite en présence de ce qui est beau et qui doit passer!

Dans ces dispositions, elle rencontra le marquis de Mora. Le marquis de Mora était le fils du comte de Fuentès, ambassadeur d'Espagne. Lui-même occupait le rang de colonel dans l'armée espagnole. Il avait douze ans de moins qu'elle, mais une maturité précoce se révélait dans ses jugements et sa raison, et pour le cœur ils étaient pareillement juvéniles. On l'avait marié presque enfant; à vingt ans, il était veuf avec un fils. Il avait déjà révélé une âme passionnée dans sa liaison avec une comédienne, Mariquita Ladvenant, qui lui attira un duel avec le duc de Villa-Hermosa, son futur ami. A Paris, sa figure intéressante, sa mélancolie naturelle, la séduction de sa parole et toutes les marques de sa supériorité lui valurent un succès immédiat. Il fut présenté à Julie à la fin de 1766 et produisit sur elle une vive impression. Mais il dut retourner à Madrid où il perdit son fils, et n'en revint qu'un an plus tard. Ce n'était plus, momentanément du moins, le brillant Mora. Découragé, sceptique, déjà frappé dans sa santé, il fuyait le monde qui l'avait tant flatté. Julie, sans cause précise, éprouvait la même lassitude. Tous deux se trouvaient dans cet état de langueur qui est propice à l'amour. Et l'amour s'installa dans leurs cœurs en maître.

Ils passèrent l'un près de l'autre l'hiver et le printemps de 1768, dans un enchantement perpétuel. Mora, pourtant, voulut la quitter quelques jours pour rendre visite à Voltaire. Tout homme bien pensant faisait alors un pèlerinage à Ferney. Julie pria d'Alembert de remettre à son ami des lettres d'introduction, et d'Alembert se chargea de présenter Mora dans un beau style. Avec la perspicacité d'un mari, d'Alembert partageait pour le jeune Espagnol l'enthousiasme de Mlle de Lespinasse dont il continuait d'être le chevalier servant tout en lui reprochant à l'oreille une nature un peu froide. Au retour de Mora, l'extase recommença. Julie connaissait enfin « tout le prix que peut avoir la vie ».

M. de Ségur nous assure que cette liaison ne fut que platonique. Il prend ses preuves dans l'opinion des contemporains, dans les excellents rapports de Mlle de Lespinasse avec la famille de M. de Mora, dans les fiançailles secrètes des deux amants, et enfin dans la correspondance que plus tard Julie échangea avec M. de Guibert. Tant de probabilités ne laissent guère de doutes, et la loyale Julie n'eût pas manqué cette occasion de tourmenter un peu plus M. de Guibert avec le souvenir de M. de Mora. Elle était de ces femmes sincères pour qui la franchise est le premier, et même le seul devoir, dût-elle entraîner des catastrophes. « Il me semble, écrira-t-elle à Guibert,

que vous avez des droits sur tous les mouvements, tous les sentiments de mon âme. Je vous dois compte de toutes mes pensées, et je ne crois m'en assurer la propriété qu'en vous les communiquant. » Comment ne lui aurait-elle pas livré tous les secrets de M. de Mora?

Au printemps de 1770, Mora dut repartir pour l'Espagne où il était nommé général. C'était un bel avancement, à vingt-six ans. Il ne tarda pas à démissionner pour revenir à Paris. Mais il tomba gravement malade et fut envoyé à Valence dont le doux climat pouvait être favorable à son état de santé. Julie, inquiète, désemparée, vivait au coin de son feu, dans l'attente de meilleures nouvelles. En toute injustice elle faisait porter à d'Alembert le poids de ses soucis. Levé à l'aube, il courait chercher le courrier d'Espagne, et s'affligeait ingénument avec son amie. La froideur de celle-ci à son endroit ne l'avait-elle pas rassuré à tout jamais? « Il n'y a pas de malheureux Savoyard à Paris, dit Grimm dans sa *Correspondance*, qui fasse autant de courses, autant de commissions fatigantes, que le premier géomètre de l'Europe, le chef de la Société encyclopédique, le dictateur de nos Académies, en faisait tous les matins pour le service de Mlle de Lespinasse. » A ce régime, il vint à dépérir, et cet adversaire du pouvoir absolu demanda de l'argent au grand Frédéric pour se reposer en voyage. A son tour on l'expédia sur Ferney.

Mora put revenir à Paris à la fin de 1771. Les deux amants rouvrirent au même feuillet le livre d'amour interrompu. C'était le passage de l'extase et de l'adoration. Dans un paroxysme passionné, ils ne désiraient rien au delà. « Nous le vîmes plus d'une fois, dit Marmontel, en adoration devant elle. » Quand ils se quittaient, ils s'écrivaient deux fois par jour. La manie épistolaire sévissait alors à Paris. Ces dames écrivaient des billets comme aujourd'hui des romans. « On a ici, assure Walpole qui résidait dans la capitale, des gens qui s'écrivent quatre fois le jour. On m'a parlé d'un couple qui ne se quittait jamais, et dont l'amoureux, forcené pour écrire, mettait un paravent entre eux deux, écrivait à Madame de l'autre côté, et lui jetait les lettres par-dessus. » Des amants aussi occupés ne traitaient l'amour qu'à la lettre.

En juin 1772, les hémorragies recommencèrent. M. de Mora s'en fut à Bagnères faire une saison, et de là il gagna l'Espagne où il espérait vaincre l'opposition de sa famille à son mariage. Les médecins profitaient de sa faiblesse pour le saigner à tour de bras, et le mal empirait. Julie, seule et douloureuse, écrivait sans résignation : « J'ai réuni toutes mes forces sur un seul point. Toute la nature est morte pour moi, excepté l'objet qui anime et remplit tous les moments de ma vie. » Sa pensée fuyait loin d'elle, le monde qu'elle

avait cessé de comprendre l'irritait, elle voyait sa jeunesse s'éloigner, et ramassée sur elle-même, elle écoutait son cœur battre à coups si précipités qu'elle n'entendait plus que lui dans l'univers.

III. — DEUXIÈME AMOUR

Mme de Guibert, après la mort de son mari, estima qu'il serait dommage de cacher au monde la passion qu'il avait inspirée à Mlle de Lespinasse. En les tronquant un peu, elle publia donc les lettres de Julie afin de bien mettre en lumière la séduction de M. de Guibert. Ces lettres, par un retour imprévu, ont plus servi la mémoire de Mlle de Lespinasse que desservi celle de son amant. Leur recueil est long et fastidieux : c'est le sort commun à toutes les lettres d'amour qui, destinées à un seul être, ne s'embarrassent pas des répétitions et des banalités. Mais tout à coup elles arrachent un cri d'admiration et presque d'effroi par leur exaltation, leur poignante humanité, leur pathétique. Celle qui les écrivit mit son cœur à nu, et l'on peut voir que l'amour était la vie même de ce cœur et le mouvement de son sang. Rappelez-vous ces passages que chacun connaît et que pourtant l'on peut citer sans crainte de déplaire, tant la force de la passion a d'éternelle nouveauté. « Je suis condamnée à vous

aimer tant que je respirerai. Quand mes forces sont épuisées par la douleur, je vous aime avec tendresse; et quand je suis animée, que mon âme a du ressort, je vous aime avec passion. Mon ami, le dernier souffle de ma vie sera encore une expression de mon sentiment. » Ou encore : « J'aime comme je vis, et je ne vis que parce que j'aime. »

La réédition de cette correspondance n'aurait-elle donc eu pour résultat que de nous la faire relire, que déjà nous en devrions remercier le comte de Villeneuve-Guibert. Mais il nous a restitué le texte original, jadis dénaturé par endroits, et il a intercalé à leur place quelques lettres retrouvées de Guibert qui fixent mieux ce débat amoureux. Nous avons laissé Mlle de Lespinasse toute dolente et mélancolique, loin de M. de Mora malade en Espagne. Il n'est plus question maintenant que de M. de Guibert. Que s'est-il passé? Comment a-t-elle ainsi changé, elle qui s'est toujours montrée si sûre en amitié, si loyale en amour? M. de Mora lutte pour elle contre la volonté de sa mère, contre les caprices d'une sœur mystique et exaltée qui le veut détourner de sa fiancée, et elle le trahit? C'est invraisemblable.

Je me souviens que lorsque la Comédie-Française représenta *le Dédale*, on reprocha à M. Paul Hervieu de nous montrer Mme de Pogis cédant à

l'amour de son ancien mari au moment même où elle est épuisée par la maladie de son fils qu'elle a veillé plusieurs nuits. C'était bien mal connaître l'alanguissement dangereux où conduit la douleur, et ce besoin de se rattacher à la vie, cette sorte d'exaltation de vivre qui naît du retour de l'espoir.

Julie de Lespinasse avait passé un hiver atroce, loin de son fiancé dont les lettres étaient alarmantes. Le printemps était venu, et aussi de meilleures nouvelles d'Espagne. Le 21 juin 1772, elle crut pouvoir se rendre à l'invitation du fermier général Watelet qui la conviait à son domaine de Moulin-Joli au bord de la Seine. C'était une distraction innocente, et utile à son état. Mais pour son malheur — est-ce son malheur qu'il faut dire ? — elle y rencontra Guibert. Le colonel comte de Guibert avait vingt-neuf ans. Il était l'homme à la mode. Il venait de publier son *Essai de tactique* qui soulevait à la fois l'admiration des militaires et celle des salons, car il renversait dans sa préface l'ordre établi, et renouvelait l'art de la guerre au cours du volume. Surtout, sa personne exerçait une sorte de fascination qui venait d'un merveilleux don oratoire. Mme de Staël, assez bon juge en la matière, lui a rendu plus tard ce témoignage éclatant : « Sa conversation était la plus variée, la plus animée, la plus féconde que j'aie jamais connue... Dans

le monde, ou seul avec vous, dans quelque disposition qu'il fût, ou que vous fussiez, le mouvement de son esprit ne s'arrêtait jamais; il le communiquait infailliblement. » Ajoutez une mémoire surprenante dont il tirait bon parti, une activité qui ne le laissait jamais en repos et qui lui permettait de tenir pour rien des occupations qui suffisaient à remplir la vie des autres, et cet air de supériorité qui choque les femmes mais qui les attire, et vous conviendrez qu'un tel personnage ne pouvait passer inaperçu, même à des yeux désolés.

Dès le premier jour Julie le remarqua : « Il ne ressemble à personne », avoue-t-elle. Si longtemps elle avait communiqué à tous ses visiteurs cette flamme qui la consumait : elle avait bien le droit de se sentir à son tour redressée auprès de cet animateur. Il lui demanda la permission de l'aller voir. Et le conquérant eut bientôt achevé sa conquête. « J'avais tant souffert, lui écrira-t-elle plus tard. Mon corps, mon âme étaient épuisés par la durée de la douleur. C'est alors que je vous ai vu, c'est alors que vous avez ranimé mon âme : vous y avez fait pénétrer le plaisir : je ne sais lequel m'était le plus sensible, ou de vous le devoir, ou de le ressentir. »

Elle n'eut guère d'illusion sur l'avenir qui l'attendait. « Je ne sais pourquoi, ajoute-t-elle encore, j'ai quelque chose qui m'avertit que je

pourrais dire de notre amitié ce que le comte d'Argenson dit en voyant pour la première fois la jolie Mlle de Berville qui était sa nièce : *Ha! elle est bien jolie : il faut espérer qu'elle nous donnera bien du chagrin.* »

Et les voici qui débutent dans l'amitié en s'attendrissant l'un sur l'autre. Elle lui donne M. de Mora et toute la douleur de son amour agonisant. Il lui livre sa maîtresse, Mme de Montsauge, qui est trop pondérée dans la passion et dont il se plaint en ces termes : « Après tout, je n'ai pas raison de me plaindre. C'est tout ce que sent, c'est tout ce que peut sentir son âme. Puis-je exiger qu'elle me ressemble, qu'elle vous ressemble? » Déjà ils se sont mis à part du reste de l'humanité. En mai 1773, le héros part pour visiter les champs de bataille de la guerre de Sept ans. Julie pense utiliser son absence pour se reprendre, mais la jalousie la jette éperdument dans le nouvel et fatal amour qui la domine contre sa volonté, contre son repos, contre toutes ses espérances d'avenir et contre sa propre estime à laquelle elle attachait tant de prix. « Que pensez-vous, lui écrit-elle, d'une âme qui se donne avant que de savoir si elle sera acceptée? » Pendant ces débats, la sœur de Mora intercepte les lettres des deux fiancés qui se croient abandonnés l'un de l'autre, et Julie angoissée accuse Guibert des progrès qu'elle devine dans la maladie de M. de Mora.

Le retour de Guibert augmente le péril. Il rompt avec Mme de Montsauge, pour peu de temps, car les ruptures ne sont pas son fait. L'exaltation de Julie accélère en lui la sensation de la vie. Il ne peut plus se passer d'une telle intensité de passion. La Rochefoucauld disait de la cour qu'elle ne rendait point heureux mais qu'elle empêchait de se trouver bien ailleurs. C'est à l'amour qu'il convient d'appliquer cette maxime. A peine séparés, tous deux désiraient de se revoir. « Est-ce le matin, est-ce le soir que je dois vous voir? lui écrivait-elle délicieusement. J'aimerais le matin parce que c'est plus tôt, et le soir parce que c'est plus longtemps. » Elle tendait vers lui toutes les forces de son être bouleversé, comme ces nénuphars qui s'allongent démesurément pour atteindre la surface de l'eau et s'épanouir au soleil.

Il arriva ce qui devait arriver. Guibert avait sans doute été attiré par le charme intelligent et la nature ardente de Mlle de Lespinasse plus que par sa beauté, déjà presque flétrie. Mais quand elle s'enflammait en conversation, quand le plaisir brillait dans ses yeux, elle exerçait une séduction singulière qui rendait fade toute autre grâce de visage ou de corps. Ainsi, quelles que soient nos préférences, la violente peinture espagnole nous détourne un temps de goûter les merveilles de plastique et de couleur que nous offre la renais-

sance italienne. Les âmes *brûlées* comme celle de Julie ne supportent pas la comparaison. Elles fascinent ou font horreur, et parfois de ces deux sentiments impérieux composent un âcre mélange. Quand Guibert paraissait, *toutes ses facultés étaient employées*. Elle était à cet âge où, plus assujetties aux influences, les femmes ont encore le pouvoir de reconquérir pour quelques heures la jeunesse, en lui ajoutant ces richesses que l'expérience d'une vie pleinement vécue a permis d'amasser et qui parent la nature d'un vêtement d'art nuancé et souple.

Pendant l'hiver de 1774, elle avait sa loge à l'Opéra, une grande loge avec salon. Guibert était presque toujours son invité. Ensemble ils entendaient le *Devin du village*, *Vertumne et Pomone*. Mais souvent ils restaient dans le petit salon, en retrait, oubliant la musique qui, cependant, continuait d'alanguir Julie sur qui elle prenait une influence presque maladive. Un soir leur amour fut le plus fort. Et ce même soir — elle le sut plus tard — par une coïncidence poignante, M. de Mora était frappé d'une nouvelle crise qui devait être mortelle. L'ivresse des premières semaines fut infinie. Le premier, M. de Guibert s'en réveilla. La vie extérieure lui était nécessaire. Il avait besoin d'activité, de société, tandis qu'elle eût désiré la solitude. L'amour supprimait pour elle le reste du monde qu'il commençait de

regarder avec des yeux d'envie. Et même elle jetait l'anathème à ce monde qui si longtemps avait suffi à son existence, et qu'elle jugeait si misérable et mesquin : « Le vice vaut mieux que ces âmes de papier mâché et ces têtes vides ; le vice indigne, révolte, au lieu que ces gens-là vous séduisent par leurs manières et leur ton, et ils éteignent pour jamais l'esprit, l'âme et le talent. » Or la supériorité de Guibert était faite de tous les dons apparents. De jour en jour le fossé qui les sépare s'élargit. Et bientôt ils connaissent que les sens les rapprochent encore quand leurs cœurs ne battent plus ensemble. « Je vous attends, je vous aime, je voudrais être à vous et mourir après », lui écrit-elle dans un transport de frénétique désespoir.

A Madrid, les médecins espagnols continuaient sans pitié de saigner M. de Mora sans défense. Les mauvaises nouvelles que Julie recevait de son fiancé empoisonnaient son nouvel amour et ne la rendaient pas au passé. Elle torturait Guibert avec ses remords. « Vous m'arrachiez à mon sentiment, et je voyais que vous n'étiez pas à moi. » Et ne voulant pas choisir, elle mêlait étrangement ses regrets et ses ardeurs : « Vous seul et ma douleur sont tout ce qui me reste dans la nature entière. » Sans cesse elle se préparait à rendre sa parole à M. de Mora. Et le sentant mourir, elle avait peur de l'achever. Elle perdait

ainsi, sous la pression des circonstances, jusqu'à ce culte de la vérité qui était son unique foi, l'unique pensée directrice de ses actions. L'amour, après lui avoir versé l'oubli, l'humiliait à ses propres yeux. Qu'on imagine ce tragique conflit, cette passion qui se débat entre le mensonge, l'ivresse et la mort. Au ton embarrassé des lettres qui lui viennent de France, Mora s'inquiète, Mora commence à douter. Il ne se satisfait pas à bon compte comme un d'Alembert. Ce mourant qui emploie son reste de vie à aimer demeure clairvoyant en amour. Par un suprême effort d'énergie, il fait face à son mal, renvoie ses médecins à leurs seringues et malgré tous les conseils se met en route pour Paris. Parti de Madrid le 3 mai, il arrive à Bordeaux le 23. Julie effrayée, dans une angoisse sans nom, n'oublie son épouvante que dans les bras de Guibert. Et le 2 juin elle reçoit ce court billet : « J'allais vous revoir; il faut mourir. Quelle affreuse destinée!... Mais vous m'avez aimé, et vous me faites encore éprouver un sentiment doux. Je meurs pour vous. » Il lui faisait tenir deux bagues, l'une faite avec une mince tresse de cheveux qu'elle lui avait donnée, l'autre un simple anneau d'or avec cette devise qui devenait pour elle une insulte : *Tout passe, hormis l'amour*. Elle voulut s'empoisonner et fut sauvée par l'arrivée de Guibert. D'Alembert qui n'y comprenait rien

subissait, pour un philosophe, de grands ennuis.

Les morts sont pour les vivants les plus dangereux des rivaux. On les préfère, on les transforme, on les déifie. Ils ne peuvent plus faillir, puisqu'ils ont cessé d'être. On ne peut leur dérober une pensée ni un sentiment, rien n'échappe à leurs yeux vides. On ne leur restitue leur humanité que pour se priver de les tourmenter. Entre Julie de Lespinasse et Guibert, ainsi le spectre de Mora se dresse. Elle évoque avec âpreté son crime, elle oblige son amant, de passage à Bordeaux, à enquêter sur le mort. Et Guibert, patient, s'incline : « Écrivez-moi, mon amie, dût votre lettre être pleine de M. de Mora. »

Ombrageuse, énervée, énervante, d'ailleurs malade, elle devient insupportable, et M. de Guibert aspire à se libérer. Son ambition le reprend, et il n'entend pas sacrifier sa carrière. Bon pour un Mora abruti par l'amour, de démissionner et d'offrir le mariage à une vieille jeune fille sans fortune! Mais on ne se libère pas d'une femme comme Julie, d'abord parce qu'elle vous poursuit, ensuite parce que, tout de même, elle est inoubliable et irremplaçable. Guibert oublie des rendez-vous, perd des lettres, renoue avec Mme de Montsauge. Et puis il revient rue Saint-Dominique. Les deux amants vivent dans la tempête. Il supplie, il fuit, elle se refuse, elle se donne. Ou bien elle s'en va toute seule, dans cette loge

d'Opéra où l'hiver précédent l'amour leur fut si doux. « Il n'y a qu'une chose au monde qui me fasse du bien, écrit-elle le 22 septembre 1774, c'est la musique : mais c'est un bien qu'un autre appellerait douleur. Je voudrais entendre dix fois par jour cet air qui me déchire et qui me fait jouir de tout ce que je regrette :

J'ai perdu mon Eurydice.

Je vais sans cesse à *Orphée*, et j'y vais seule. Mardi encore, j'ai dit à mes amis que j'allais faire des visites, et j'ai été m'enfermer dans cette loge que vous connaissez... » Gluck la prenait en pitié et, pour lui donner une consolation digne d'elle, il déchirait son cœur. « Cette musique me rend folle; elle m'entraîne, je ne puis plus manquer un jour; mon âme est avide de cette espèce de douleur. »

Cependant Guibert cherchait à se marier. Officier sans fortune, mais appelé au plus bel avenir, il lui fallait un riche mariage pour le mettre à son rang. Et de ses espérances il fait Julie confidente. En vain essaie-t-elle de le détourner avec de flatteuses considérations sur sa valeur. « Tout homme qui a du talent, du génie, et qui est appelé à la gloire ne doit pas se marier. Le mariage est un éteignoir de tout ce qui est grand et qui peut avoir de l'éclat. Si on est assez honnête et assez sensible pour être un bon mari, on n'est

plus que cela. Et sans doute ce serait bien assez si le bonheur était là; mais il y a tel homme que la nature a destiné à être grand, et non pas à être heureux. »

Six mois plus tard, il lui apprend son mariage avec Mlle de Courcelles, qui a dix-sept ans, qui est jolie, intelligente, riche et de bonne naissance : un de ces mariages de convenance qui, pour des natures saines et non usées, se changent bientôt en mariage d'amour. Julie ne peut supporter sans protestation son abandon. Peu à peu elle avait accepté de ne pouvoir fixer un amant trop séduisant, et que toutes les femmes aimaient. Elle subissait Mme de Montsauge, elle supportait des oublis, des absences, des duretés. Elle savait qu'il lui revenait, qu'elle comptait dans sa vie, au premier plan. Elle s'en contentait tristement, mais sa part allait être réduite encore ou supprimée. Cette nouvelle la bouleversa. « Ce n'est pas de la roideur et de la force qu'on veut trouver dans les victimes, c'est de la faiblesse et de la soumission. Oh! mon ami, je me sens capable de tout, excepté de plier. J'aurais la force du martyre, j'aurais la force, le dirai-je, oui, *la force du crime,* pour contenter en moi ma passion ou celle de qui m'aimerait; mais je ne trouve rien en moi qui me réponde de pouvoir jamais faire le sacrifice de ma passion. » Et ailleurs : « Tout ce que je souffre, tout ce que je sens est inexprimable. »

Et dès lors, elle dépérit. Elle rend visite à Guibert un jour qu'il doit recevoir sa fiancée : elle déploie toutes ses grâces pour séduire Mlle de Courcelles, la laisse charmée, et le soir écrit des invectives contre son amant. Après le mariage, la malheureuse est entièrement désemparée. Elle écrit à son mort, M. de Mora. Elle reprend l'existence mondaine pour tâcher de s'étourdir. Elle adresse des outrages à Guibert. Elle prend de l'opium pour calmer ses nerfs en révolte. Et la correspondance reprend avec son ancien amant. Les romans, les pièces de théâtre se dénouent, la vie ne se croit pas tenue d'apporter des solutions : le précaire, l'incertain s'établissent à demeure, se perpétuent et durent, et la mort intervient qui n'arrange rien et jette, comme un suaire, le définitif sur toutes ces passions soulevées dont le mouvement se fige tout à coup comme une mer de glace.

M. de Guibert ne pouvait pas oublier Julie. Auprès des tourments et des délices qui avaient composé leur liaison, les plus belles amours prenaient un goût insipide. Ils se revirent. Ils relurent ensemble leurs lettres. Le premier, il fut repris de l'ancien vertige. Elle lui résista. Il sollicita son pardon. Elle céda. Décidément Guibert ne savait pas rompre. Pour un conquérant, il regardait trop en arrière. Du moins, il entoura de tendresse les derniers mois de cette vie consumée.

Car Julie avait été frappée à mort par le mariage de son amant. On la croyait malade du décès de Mora, quand le bonheur d'un vivant la tuait. Les derniers jours elle refusa de recevoir Guibert, parce que la crise suprême avait tordu et déplacé ses traits, et qu'elle ne voulait pas lui laisser d'elle une telle image. Mais ils continuaient de s'écrire. « Adieu, mon ami, lui disait-elle dans un billet fameux, si jamais je revenais à la vie, j'aimerais encore à l'employer à vous aimer, mais il n'y a plus de temps. » Il attendait dans la chambre de d'Alembert le fatal dénouement. Une dernière fois elle lui demanda d'être cruel comme auparavant, pour la mieux détacher de la vie qui lui manquait. Mais il n'avait plus pour elle que de la douceur, et cet amour qui se repait de la mort comme pour y trouver encore de la volupté. Elle pria d'Alembert, surpris, de lui pardonner, et mourut le 22 mai 1776, deux heures après minuit.

En rangeant ses papiers, d'Alembert trouva le manuscrit où elle avait noté sa passion pour M. de Mora. Indigné, il courut confier son désespoir et sa colère à M. de Guibert. Car, dans les plus émouvantes tragédies, la vie exige que nous fassions une place à l'ironie.

« Quelle créature a jamais mieux senti que moi tout le prix de la vie ! » a écrit Julie de Lespinasse. C'est l'épitaphe qui convient à son tombeau.

Paris, avril 1906.

TROIS COMÉDIENNES

TROIS COMÉDIENNES

Voici quelques réflexions sur la vie ingénument agitée, naturelle et libre de trois femmes qui, en réalité, eurent tant de mal à se découvrir une personnalité qu'elles préférèrent s'en référer à l'art ou à l'artifice du soin de leur en composer une.

Lady Hamilton est Anglaise, Maria Felicia Garcia Espagnole, et la princesse Belgiojoso Italienne. Mais c'est l'Italie qui leur servit de tremplin à toutes trois pour bondir en l'air, bien au-dessus de l'existence ordinaire. L'Italie a le sens de la beauté beaucoup plus que le sens de la vie.

Je les ai qualifiées, en groupe, de comédiennes. C'est un hommage à leur talent. Seule, il est vrai, la Malibran monta sur les planches pour exalter les mortels. Et précisément, ce fut elle la plus sincère, la plus éloignée de ce cabotinage inconscient que communique la présence sans cesse imaginée du public. De ces trois cigales, il semble qu'elle seule se contentat de chanter, jusqu'à ce qu'elle en fût brisée, quand les deux autres allèrent jusqu'à la danse conseillée par la fourmi de La Fontaine.

I. — ARIANE

Mon Ariane n'est pas celle de Massenet. Elle n'a pas épousé le Barbe-Bleue de Maeterlinck. Elle a son prix néanmoins. On vient de l'acheter pour une quarantaine de mille francs environ. Elle faisait partie de la collection Sedelmeyer. De son vrai nom elle s'appelait lady Hamilton et son peintre fut George Romney.

Romney nous a laissé d'elle cent portraits. Je ne crois pas qu'il l'ait jamais peinte en lady Hamilton. A la Galerie Nationale, à Londres, on la voit en bacchante, la tête un peu renversée et se caressant la joue à l'épaule nue, souriant avec une volupté câline, et toute dorée par ces tons de chaude lumière que son peintre affectionnait. Une autre esquisse, non moins lumineuse, nous la montre avec un air égaré qui évoque Ophélie. Dans la collection A. de Rothschild, elle est représentée en bergère, en Ariane aussi, et encore en sentimentale héroïne de je ne sais plus quel roman à la mode, les yeux levés au ciel dans une attitude d'extase. Les grands yeux, la pureté classique des traits, l'arc de la bouche, sans doute on les retrouve sur toutes les toiles en les cherchant, mais la diversité de l'expression est d'une extraordinaire artiste, si l'art consiste à imaginer la

série des sentiments humains et à savoir les extérioriser.

Il suffisait de lui proposer un rôle pour qu'elle en fixât le caractère. Un corps de statue, la mobilité d'un visage adorable, le goût du théâtre, le plaisir de la pose, une facilité de marchand à modifier les étoffes rien qu'en les maniant avec adresse lui permettaient de se prêter aux fantaisies de la littérature. Ainsi elle enchantait le vieux Romney amoureux qui repassait la mythologie et l'histoire avec une seule femme et ne pensait pas à s'informer de cette femme elle-même.

Qui donc était cette lady Hamilton? Une fille de cuisine, une simple fille de cuisine que l'Italie métamorphosa. Les Italiens ressemblent tous plus ou moins au transformiste Fregoli qui possède mille masques et n'a pas de figure. Leurs traits sont toujours en mouvement. Ils reflètent en quelques minutes, et pour une bagatelle, une magnifique collection de types généraux : tour à tour défilent le brutal, l'homme du monde, le sigisbée, le sénateur, le faquin, le jaloux, le financier, le désespéré. Leurs acteurs sont incomparables. Est-il bien nécessaire d'écouter ce qu'ils disent? Le plus souvent la parole, chez eux, affaiblit le geste. Je me souviens d'avoir vu jouer à Paris *les Revenants* par la troupe Novelli. Cette pièce scandinave et symbolique, interprétée en italien sur une scène française, prenait une clarté

et un relief intenses. Le dialogue roulait si vite qu'on n'en saisissait pas la moitié. Mais quels regards, quels jeux de physionomie, quelle pantomime, et quelles magnifiques dentitions ! Oui, cet art de l'expression est un des attraits italiens. Au delà des Alpes ils animent la laideur et ils parent la beauté. La vie est pour eux une suite interminable de sentiments violents. Même s'ils ne les éprouvent pas, ils les jouent et les font éprouver. Ils ignorent la triste monotonie de la fixité, de la modération. Ils chargent avec une satisfaction qui ne connaît pas de limites, et la contradiction est une des formes savoureuses de la raison, une escarpolette qui balance agréablement la pensée. Un d'Annunzio député passe le plus naturellement du monde de l'extrême gauche à l'extrême droite de l'assemblée, après avoir réalisé ce paradoxe de se faire élire par des paysans sur un programme d'esthétique. Ils se promènent dans la vie avec cette aisance agile des danseuses qui ne savent marcher que sur leurs pointes. Et les courbes qu'ils décrivent sont si rapides et si sûres qu'ils ne perdent point la direction et se retrouvent où ils veulent être, avec exactitude.

D'après une chanson qu'on chantait en Savoie quand j'étais petit, il y eut jadis un roi de Sardaigne si pauvre, si pauvre, qu'il se devait mettre au lit lorsqu'on reprisait sa culotte parce qu'il n'en possédait qu'une. Ainsi à Londres notre fille

de cuisine, un jour, quittait ses bas tour à tour pour les ravauder. Elle fut surprise dans ce travail par le jeune Anglais qui, sans même s'en douter, l'avait à son service. Après la jambe qu'elle montrait ingénument, il pensa à regarder le visage dont il était préparé à goûter la beauté. Il fit monter la servante d'un étage. Elle aurait pu dès lors débuter dans les tableaux vivants avec *la Cruche cassée* de Greuze.

Notre jeune homme, criblé de dettes, dut quitter Londres en sourdine. Il confia le sort de sa découverte à un oncle déjà âgé qu'il avait et qui était ambassadeur d'Angleterre à Naples, le chevalier Hamilton. Celui-ci prit son rôle au sérieux et emmena la jeune femme en Italie. Elle devait profiter plus que lui du voyage. Jusque-là on n'avait pas pu l'éduquer. Si elle avait cessé de repriser des chaussettes, ce n'avait pas été pour s'adonner à la science. Elle ne put jamais lire ni écrire correctement. Et quant aux manières, elle y était on ne peut plus rebelle. Mais elle avait l'instinct de la plastique et l'Italie le lui révéla. C'est la terre des miracles.

On ne l'eut pas plus tôt traînée dans les musées qu'elle ramassa en quelques regards les attitudes, les gestes, les expressions des statues et des tableaux. Et la voilà imitant, mimant, jouant au naturel les madones et les furies, les tendres mères, les amoureuses et les vierges militaires.

Le bon Hamilton subjugué eut la comédie et la tragédie à domicile. Il était généreux, il en fit part à ses relations. Il présenta à la meilleure société la petite amie qu'il cachait dans son palais, et la meilleure société d'Italie fit à l'étrange couple un accueil enthousiaste. Ils apportaient un élément nouveau d'intérêt : on n'allait pas s'enquérir de la sorte de sentiment qui unissait ce personnage officiel et mûr à cette magnifique créature débridée. On ne manquait pas de les inviter ensemble. Elle devint une attraction, un numéro. Avec quelques accessoires elle donnait une représentation. Deux ou trois châles, quelques pièces d'étoffe, un tambour de basque, une lyre, une urne suffisaient à ses mascarades. Le spectacle commençait, et bientôt c'était du délire.

Mme de Boigne, dans ses Mémoires peu bienveillants, a rappelé ces singuliers succès de salon. Elle avait connu lady Hamilton à Naples, au temps de l'émigration. « Un jour, dit-elle, elle m'avait placée à genoux devant une urne, les mains jointes dans l'attitude de la prière. Penchée sur moi, elle semblait abîmée dans sa douleur; toutes deux nous étions échevelées. Tout à coup, se redressant et s'éloignant un peu, elle me saisit par les cheveux d'un mouvement si brusque que je me retournai avec surprise et même un peu d'effroi, ce qui me fit entrer dans l'esprit de mon rôle, car

elle brandissait un poignard. Les applaudissements passionnés des spectateurs artistes se firent entendre avec les exclamations de *Bravo la Medea!* Puis m'attirant à elle, me serrant sur son sein en ayant l'air de me disputer à la colère du ciel, elle arracha aux mêmes voix le cri de *Viva la Niobe!* »

Ces enthousiasmes italiens tournèrent la cervelle de lord Hamilton. Il épousa la déesse des attitudes. Mais le rôle qu'elle lui fit jouer ne relevait pas de la tragédie. Plus tard l'amiral Nelson s'éprit d'elle et devint son amant comme elle commençait de prendre un embonpoint considérable. Le visage demeurait pur et émouvant. Et les dernières paroles du héros de Trafalgar — que Turner a représenté mourant dans un feu d'artifice — furent pour la recommander, pour la léguer au peuple anglais en échange de la gloire qu'il avait conquise.

L'Angleterre ne se soucia point du cadeau. Bien qu'elle eût passablement dépouillé son mari et l'amiral, lady Hamilton, devenue effroyablement grasse, tomba dans la misère. Elle alla vivre à Boulogne où elle continuait pour elle seule, dans une pauvre chambre garnie, ses pantomimes qu'elle n'osait pas regarder dans la glace, préférant s'en référer à son imagination. Ainsi le dandy Brummel, relégué à Caen, allumera deux ou trois bougies qui lui évoqueront le luxe des fêtes et l'éclat des lumières et priera des fantômes à dan-

ser. C'est le sort des belles Fatmas et des conducteurs de cotillon. Ils font la mode et la mode les défait. Ils ne vivent qu'en représentation, et quand la vieillesse vient, c'est un rôle qu'ils n'ont pas appris.

Lady Hamilton se servit de sa beauté pour exprimer une multitude de grands sentiments qui lui étaient étrangers. Et c'est pourquoi il n'est jamais venu à l'idée de George Romney de la peindre elle-même. Hors des séances de pose qu'elle donnait, je crois qu'il n'était pas très sûr qu'elle existât. Cette Ariane perdit le fil de sa propre vie.

Mai 1907.

II. — LE TOMBEAU DE LA MALIBRAN

Avez-vous vu, au pavillon de Marsan, l'Exposition théâtrale? Naturellement, à Paris, tout ce qui touche au théâtre est assuré de l'intérêt du public. Le coin le plus vivant de cette Exposition, c'était le groupe de l'opéra italien. Nos chanteurs, nos comédiennes, nos danseuses mêmes ont trop l'air d'une rangée de bourgeois. Ils nous privent injustement de toutes les passions décoratives dont ils nous doivent la représentation. Voyez leurs confrères d'Italie : ils continuent de crier, de gesticuler et ils sont tous en grands costumes. Ils ont cherché dans leur garde-robe les ajustements de leurs plus beaux triomphes, au lieu de se contenter d'une banale toilette de ville. La Pasta échevelée braque des yeux fixes qui voudraient être hagards, *comme on en use ici quand on feint d'être ému*. Mme Rossini s'occupe le mieux du monde *à bien porter sa lyre*. Et il a fallu la placidité de Théophile Gautier greffée sur l'art de Chassériau pour calmer à peu près la paire des Grisi.

Seule la Malibran se tait. Son peintre milanais, Pedrozzi, l'a représentée dans ce rôle de Desdémone qui, avec la romance du *Saule*, popularisa sa gloire. Sa toilette ressemble à celle de Jeanne

d'Aragon : robe pourpre à parements jaunes, laissant les épaules découvertes, toquet rouge sur la tête et rubans jaunes dans les cheveux. Au lieu de porter la tête droite comme la jeune femme de Raphaël, elle l'incline légèrement à gauche. Tout le corps *plie comme un roseau*. Elle tient à la main un petit bouquet dont M. Jean-Louis Vaudoyer nous a expliqué la signification : les cinq fleurs qui le composent, camélia, amarante, rose, lupulus et olea fragrans, forment avec leurs initiales le nom de Carlo. C'était un hommage discret qu'elle adressait à son amour, à Charles de Bériot. La coiffure plate cache les tempes, allonge le visage qui, de teint mat, décoloré, a quelque chose de douloureux et de concentré. La bouche est serrée, les yeux sont chargés de langueur. Et pourtant on devine qu'elle est prête à recevoir et à donner l'émotion. La passion, comme une décharge électrique, va dresser ce corps qui s'abandonne, desserrer ces lèvres cousues, agrandir et illuminer ces yeux doux. Elle est comme un chat pelotonné qui va bondir. Pour le moment, elle garde en elle la *flamme brûlante* que *son sein palpitant* ne pourra pas longtemps contenir. Parmi tous ces Italiens qui hurlent, la Malibran se prépare à chanter.

La note du catalogue assure inexactement que ce portrait est unique. La collection Wauwermans à Bruxelles en conserve pour le moins deux

autres. L'un, fait à New-York, date de l'époque du mariage avec Malibran : la chevelure noire est frisée au fer, la figure est maussade, et pour le corps, il est presque absent ou barbouillé; l'autre, postérieur, a les cheveux ramenés en arrière, et comme une tristesse ardente répandue sur les traits. Cette *tristesse ardente*, les trois portraits, en somme, la reflètent. Ce visage n'est pas fait pour l'immobilité. Dans les arrêts de sensation, il deviendrait tout de suite terne et morne s'il ne laissait deviner une sorte de consomption intérieure. Jamais artiste ne fut plus possédé par l'art, jamais femme ne fut plus dévorée du désir d'aimer. Elle brûla la vie et eut la chance de mourir à vingt-huit ans, comblée d'une gloire et d'une adoration qui, forcément, auraient subi la déformation des années, tandis qu'elle laisse une image de jeunesse intacte, propice à nous émouvoir encore d'une tendre douceur. Il y a un âge de la mort pour les chanteuses et les poètes lyriques, mais la plupart manquent de tact.

Rien ne la put rassasier, tant elle avait d'avidité. Les pensées qu'elle a laissées, si elles sont chétives et banales, sont assez significatives : « Le monde est une montagne d'épines au sommet de laquelle est une rose... » — « Si la vie n'est pas un crime, elle est du moins une expiation. » Pour s'étonner convenablement de leur puéril désespoir, il faut se faire une idée de toutes les adula-

tions, de toutes les apothéoses dont cette existence surmenée n'eut pas même le temps de faire le compte.

Je m'étonne que nul écrivain romanesque n'ait songé à rédiger la biographie de la Malibran. Elle ne pourrait pas être longue, et ne contiendrait que de belles aventures. Ce serait comme une suite de strophes. Sans doute les *Stances* de Musset ont embaumé cette morte pour les siècles. A part certaine nomenclature un peu mêlée qui va de Napoléon à Armand Carrel, aucune oraison funèbre n'a plus de grâce dans le pathétique, ni plus de vérité sous la poésie.

Espiègle enfant ce soir, sainte artiste demain,

c'est tout à fait Maria Felicia sur qui les choses de la vie ordinaire glissaient sans qu'elle s'en aperçût, et qui ne savait que jouer dans les rares intervalles où l'art ou encore l'amour — mais elle ne les différenciait guère — ne lui communiquait pas ce frisson sacré qui la secouait toute comme une fièvre et qui l'épuisait. L'or *qui payait son génie et qu'à ses pieds souvent laissa sa charité,* elle n'y prêtait pas d'attention, ou plutôt elle aimait à le recevoir, mais pour le jeter. Surtout *ces cris insensés qui lui sortaient du cœur*, et le tableau de cette chaude jeunesse se donnant à sa passion de la musique comme on s'ouvre les veines, et regardant avec joie son sang, sa vie couler, cela est

rigoureusement exact. La Malibran prenait mal en entendant certaine symphonie de Beethoven dont la beauté atteignait chez elle les limites de l'émotion. Elle se jetait dans ses rôles comme dans un incendie, y paraissait fulgurante et s'y consumait. On la recueillait après, tremblante, anéantie. Si elle est morte en Angleterre des suites d'une chute de cheval, une telle organisation nerveuse, déjà disloquée, la prédisposait à sa fin précoce.

Je voudrais emprunter à M. Robert Sand qui s'est occupé d'elle la trame de deux courts récits qui donneront au portrait que je tente une couleur italienne indispensable. Qu'on se figure bien tout d'abord une Malibran véritablement reine dans ce pays que l'art sait encore soulever, portée en triomphe par son peuple à Naples, à Rome, à Bologne, prise à Milan, comme plus tard Verdi, pour l'incarnation de la liberté italienne, parce que, dans la *Marie Stuart* de Donizetti, il a plu aux spectateurs d'interpréter le mot de *bâtarde* qu'elle doit adresser à Élisabeth comme une allusion à l'usurpation autrichienne, enfin, à Venise, se faisant construire une gondole de couleur, en violation des règlements les plus sacrés qui édictent l'uniforme teinte noire, et promenant par surprise sur tous les canaux, aux acclamations des bateliers en délire, le gouverneur qui avait voulu lui imposer le respect des lois. Il n'y

a pas de lois pour les reines. Un jour donc, se promenant aux environs de Naples, elle croise l'enterrement d'un moine bénédictin que ses frères, vêtus de blanc et la cagoule rabattue sur le visage, accompagnaient du couvent au *campo santo* voisin. Ils chantaient un chant funèbre qui la pénétra tout entière, et pendant un silence elle reprit le cantique d'une voix si pathétique et autoritaire que tous les moines, comme poussés par les épaules, se mirent à genoux. Quand elle eut fini, le prieur s'approcha et la bénit. Puis le cortège s'éloigna. Au retour, il prit fantaisie à la Malibran de visiter ce couvent, mais l'accès en était interdit aux femmes. C'est ce que lui expliqua le portier. Les moines étaient encore rassemblés dans la cour. Le prieur l'aperçut, vint à elle et leva pour elle l'interdiction en lui imposant comme pénitence de répéter le chant sacré qui les avait bouleversés et que de nouveau ils écoutèrent à genoux. Puis il lui fit apporter des fleurs et des fruits avant de la reconduire.

J'ai l'équivalent en accent italien. Cette fois, c'est à Venise. Elle a sauvé par son intervention le directeur d'un théâtre populaire qu'on allait mettre en faillite. Elle a consenti à chanter la *Somnambule* avec des artistes insignifiants, et même, le ténor étant devenu aphone, elle a, par surcroît, interprété sa partie avec tant de virilité qu'on n'a pu confondre les deux rôles. Sa voix et

le goût de sa générosité ont déchaîné un tel enthousiasme que toutes les gondoles accompagnent la sienne jusqu'à son palais. Et quand elle est rentrée, le syndic des gondoliers se fait introduire, est reçu sur son balcon et la supplie de tremper ses lèvres dans une coupe dorée qu'il lui présente. La coupe passe ensuite de main en main, et chaque gondolier à son tour en boit une gorgée. Puis le syndic, la reprenant, va répandre les dernières gouttes dans le Grand Canal, comme une libation.

Voilà ce qu'on peut trouver dans cette vie après les *Stances* de Musset. Cette Espagnole, adoptée par l'Italie, morte à Manchester, est ensevelie à Laeken, près de Bruxelles. J'y suis allé un matin d'octobre, par un vent froid qui, en voiture découverte, glaçait le visage. C'est un cimetière élégant « où il est de bon ton, assure mon guide, de se faire enterrer ». Le mausolée de la Malibran est carré avec un dôme de zinc. Le sarcophage est relevé aux angles. Sur la porte romane en fer ouvragé sont représentés deux anges suppliants. A l'intérieur, on voit la statue de la jeune femme en marbre blanc, les mains ouvertes et le visage émerveillé, et l'on peut lire, sur le socle, ces quatre vers de Lamartine :

Beauté, génie, amour furent son nom de femme
Écrit dans son regard, dans son cœur, dans sa voix.
Sous trois formes au ciel appartenait cette âme.
Pleurez, terre, et vous, cieux, accueillez-la trois fois.

Lamartine, ici, devait céder la place à Musset. Les vers qui s'imposaient, il n'y a pas de doute, les voici :

Ce qu'il nous faut pleurer sur ta tombe hâtive,
Ce n'est pas l'art divin, ni ses savants secrets :
Quelque autre étudiera cet art que tu créais;
C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve,
C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,
Que nul autre, après toi, ne nous rendra jamais.

Voilà ce qui fera toujours de la Malibran une créature unique, et ce qui fait encore rêver d'elle de jeunes cœurs nouveaux.

On l'a laissée seule dans la mort. Son mari, Charles de Bériot, repose le long de l'avenue des concessions perpétuelles, dans un caveau de famille, avec d'autres parents illustres, un Wauwermans, qui fut lieutenant général du génie, un Francken, colonel de cavalerie.

Mais Alfred de Musset s'est trompé quand il s'écriait :

Une croix, et ton nom écrit sur une pierre,
Non pas même le tien, mais celui d'un époux,
Voilà ce qu'après toi tu laisses sur la terre...

Car l'inscription du monument lui donne à la fois ses trois noms, le sien et celui de ses deux maris : *A la mémoire de Maria Felicia Garcia Malibran de Bériot.* Cet affreux Malibran qu'elle rechercha puis détesta, on ne la connaît que sous son nom.

Au mausolée de Laeken on retrouve la sensation que donne la chapelle de Marie Bashkirtseff au cimetière de Passy : ces grosses pierres, ces sculptures de luxe ne peuvent contenir celles que la mort a fixées dans une immortelle jeunesse. Cherchons ailleurs leur souvenir.

Mai 1908.

III. — LA PRINCESSE DES ILES D'OR

C'est un nom de contes de fées. Les îles d'Or ne sont point, comme on pourrait le croire, un domaine imaginaire. Elles sont au nombre de quatre. Si elles étaient situées en Espagne ou en Italie, la mode serait de les aller visiter. Mais, comme elles sont françaises, on néglige ces merveilles. Je les cite dans leur ordre en mer lorsqu'on vient de Toulon : Porquerolles, la plus grande, sanatorium destiné à nos soldats revenus malades des colonies; Bagau, minuscule et semblable par sa forme allongée à un grand torpilleur, Bagau couverte de broussailles et que seuls les lapins habitent; Port-Cros, verte et montagneuse, qui s'élève, fière, sur les eaux, avec sa couronne de bois de pins; enfin, l'île du Levant qui fut jadis le siège d'un pénitencier, et qui est aujourd'hui abandonnée. Elles ont leur littérature. M. E.-M. de Vogüé les a chantées dans *Jean d'Agrève,* ce poème lyrique; M. Paul Bourget leur a consacré une de ses plus belles *Voyageuses;* le marquis Costa de Beauregard, qui est propriétaire de Port-Cros, a écrit sur elles l'émouvant *Yachting.* Je leur dois moi-même *la Voie sans retour,* où j'ai mis le cœur d'une petite fille de Gênes.

Or, après la révolution de 1830, les îles d'Or donnèrent asile à une exilée qui se contenta quelques mois, pas longtemps, de leur grâce et de leur solitude avant d'aller conquérir Paris. Elle fuyait son pays où elle avait été dénoncée dans des conditions particulièrement révoltantes. C'était la princesse Christine Belgiojoso. Née Trivulce, descendante d'un maréchal de France, elle avait épousé à Milan le prince Belgiojoso, beau garçon d'humeur aimable et commode. Elle avait seize ans, lui vingt-quatre. Un goût commun de la conspiration les unissait par avance. C'était le temps des *carbonari* et l'Italie du Nord avait hâte de secouer le joug de l'Autriche. Mais ils n'avaient que ce moyen de rapprochement. Le soir même de leurs noces, ils se querellèrent, comme on se querelle là-bas, je veux dire violemment. Après quelques années d'orages ils se séparèrent, mais jamais tout à fait. Leur patriotisme était si fort que, dès qu'il s'agissait de la liberté italienne, ils se retrouvaient fidèlement. Ils ne tenaient pas à une autre fidélité, de sorte qu'il se créa entre eux un sentiment d'une valeur bizarre, plus durable que l'amour, sentiment qui faisait d'eux des complices politiques sans jalousie.

Quand elle débarqua aux îles d'Hyères, elle venait d'être la victime de la plus atroce trahison. Non point, certes, de la part de son mari qui l'avait accoutumée de bonne heure à ses fre-

daines, et dont elle n'avait aucun souci. Certain marquis Doria qui l'avait courtisée, non sans un succès facile, car il s'était fait passer pour un partisan de la sainte cause, n'était autre qu'un espion au service de l'Autriche. Il livra à la police tous les secrets de son amie, y compris l'épilepsie dont elle était atteinte. Avertie à temps, elle se sauva. Porquerolles la reçut, la réchauffa, la calma. Le climat y est si doux, la nature si amicale qu'on en reçoit bientôt l'apaisement.

Je ne sais pas comment on se rendait aux îles d'Or vers 1830. Quand j'y suis allé, c'était de Toulon, par le moyen d'un vieux sabot, le *Courrier des Iles,* si habile au roulis et au tangage qu'il communiquait le mal de mer à d'inoffensifs passagers, même par des temps calmes. Mais je suis assez d'avis qu'il faut acheter son plaisir. Quelle joie l'on éprouvait à apercevoir les îles qui sortaient de l'eau comme des sirènes! Port-Cros, la plus haute, la plus belle, paraissait se dresser pour mieux offrir sa beauté. Et ce courrier ne faisait son service que trois fois la semaine. La première semaine, on manque de journaux et de lettres. Bientôt on s'habitue, et même on arrive à maudire l'arrivée du bateau qui trouble la quiétude où l'on vivait en compagnie des pêcheurs, des eaux, des pins et du ciel. Avec leurs bois épais, leurs broussailles confuses et les couleurs éclatantes que prennent les roches de leurs ri-

vages, ces îlots, semblables aux îles verdoyantes de la Grèce, ont dans la mer et le soleil un aspect de jeunesse éternelle. Seule la nature ne laisse pas à ses ouvrages la marque du temps; les œuvres des hommes portent le poids des jours, et même extraient de cette empreinte du passé et de ce sentiment de la mort une beauté spéciale, bien capable d'émouvoir les êtres périssables que nous sommes.

Je pensais, dans un tel décor, composer une esquisse poétique de la princesse Belgiojoso avant Paris et le cabotinage : une princesse de vingt-deux ou vingt-trois ans, belle à miracle, avec ses traits de statue, ses yeux immenses, sa longue taille souple, et surtout cette pâleur de marbre qui donnait à son visage un air d'apparition, quelque chose d'irréel et d'inquiétant, et mêlait au désir la peur de trouver au lieu d'une femme une *revenante*. Elle revenait de si loin, ayant rencontré dans l'amour le plus amer désenchantement! Chassée de sa patrie, blessée au cœur, quelle volupté de tristesse elle devait traîner par la solitude de l'île avec son inutile jeunesse! Physiquement, je la comparerais à cette Cavalieri mince, les yeux dévorants et les lignes pures, dont la vue est un enchantement. Mais la Cavalieri est toujours frémissante et agitée : il faudrait l'immobiliser, la figer tout à coup en marbre ou en glace pour obtenir une réplique de la princesse Belgiojoso.

Je craindrais, en insistant sur la mélancolique exilée de Porquerolles, d'imiter le peintre Romney qui représentait lady Hamilton en ingénue. Lady Hamilton en ingénue, quel art de la comédie faut-il supposer au modèle, ou quelle candeur au peintre! Un livre paru à Milan *(la Principessa Belgiojoso, i suoi amici e nemeci...*, par Raffaello Barbiera), qui a inspiré à Mme Arvède Barine d'ingénieux commentaires et à M. Marcel Boulenger l'un des plus exquis chapitres de son élégant *Marquis de Floranges*, nous renseigne surabondamment, et même avec des rapports de police, sur la vie romanesque de notre héroïne. Une vie qui est la plus belle illustration des temps romantiques, car elle est libre, fantaisiste, bizarre et comique; mais le comique est pour nous, toute cette époque, par un coup de baguette magique, ayant été privée du sens du ridicule. Songez qu'en perquisitionnant chez la princesse, dans sa maison de campagne aux environs de Milan, on trouva dans un placard un homme! Rien de surprenant, si cet homme eût été en vie comme dans *Boubouroche*. Mais c'était un cadavre, correctement habillé, et parfaitement embaumé. La bohême d'Henri Murger connut les crocodiles empaillés. Mais on n'allait pas jusqu'à ces conservations humaines. On restitua sans peine à cet homme son état civil, tant il était en bon état. C'était un nommé Stelzi que la princesse avait eu en amitié.

Il avait été enseveli avec pompe dans le cimetière du village voisin, et il y avait encore des témoins qui se rappelaient avoir assisté aux funérailles. On exhuma le cercueil, qui ne contenait qu'une bûche. En Angleterre, les prétendus héritiers du duc de Portland n'ont pas eu cette chance. Mais en Angleterre les choses ne se passent pas comme en Italie. Ainsi la princesse, pour triompher de la mort, avait fait empailler son ami, puis elle l'avait oublié dans une armoire où la police eut la surprise de se rencontrer avec lui nez à nez. Quand elle vint aux îles d'Or, le placard était déjà garni. Alors il devient difficile de s'exalter sur une princesse aussi imprévue. Il vaut mieux convenir qu'elle montra dès son plus bas âge les plus heureuses dispositions pour le macabre.

Elle s'envola bientôt à Paris. Elle y donna libre cours à son imagination, et conquit la grande ville sans imposer aucune gêne à sa verve lugubre. Le terrain était admirablement préparé pour la recevoir. La monarchie de Juillet administrait paisiblement le royaume, et les cervelles agitées, n'ayant pas assez de satisfaction dans la politique, en cherchaient dans la littérature. On vivait littérairement, c'est-à-dire que l'on se composait un personnage dont il fallait soutenir les gestes et les attitudes. La princesse commença par jouer à l'exilée. Elle loua une mansarde et mit en guise d'enseigne : *la Princesse malheureuse*.

Les plus grands hommes l'aidaient à faire la cuisine : Thiers battait des omelettes que le beau Mignet mangeait, car Mignet exerçait les droits les plus seigneuriaux. « C'était de la misère pour poète lyrique », comme dit spirituellement M. Marcel Boulenger. Brusquement, la mansarde se mua en palais, d'abord rue d'Anjou, puis rue Montparnasse. Les pièces ressemblaient à des chambres ardentes, et dans l'une, qui était toute tendue de blanc, le service était fait par un nègre. Éternel snobisme de la capitale qui abdique au profit des étrangers notre vieux sens commun. Il y avait bien Alfred de Musset, pur génie de France gâté par son temps, qui exagérait en caricature la maigreur de la princesse Belgiojoso et la dimension de ses yeux écartés. Mais il en devint amoureux. Il se vengea de ses dédains en écrivant les stances *Sur une morte :*

Elle faisait semblant de vivre...

N'est-ce pas le résumé de cette biographie qui ressemble à un magasin d'accessoires? On y trouve toutes sortes de costumes, de sentiments de parade et d'exaltations conventionnelles. M. Barbiera lui concède une douzaine de caprices, mais il ne compte pas l'homme au placard, tout désigné pour le nombre treize. Mignet aurait été son unique passion. On voudrait y ajouter celle de la libre Italie, mais de l'exil même elle fit un martyre de comédie.

Juillet 1908.

UNE INCONNUE DE SAINTE-BEUVE

UNE INCONNUE DE SAINTE-BEUVE

J'ai acheté récemment sur les quais, pour une somme modeste, un lot de manuscrits. Ce qui me détermina à cette acquisition, ce fut tout simplement le nom de Benjamin Constant que j'avais lu sur un feuillet intérieur.

— Peut-être, me disais-je, aurai-je la bonne fortune de découvrir quelque document intéressant sur la vie si agitée et si trouble de l'orageux ami de Mme de Staël.

Comme le marchand m'épiait et me haranguait avec insistance, force me fut d'emporter le paquet pour me débarrasser de lui, car s'il était peu exigeant sur le prix, il ne laissait pas volontiers à ses clients le soin de reconnaître leur butin. J'en compris la raison lorsque, rentré, je détaillai mes achats. C'étaient des lettres adressées à une femme entre 1840 et 1848, à une femme qui devait tenir un certain rang, à en juger par le nombre de billets qui acceptaient ou refusaient une invitation, et de demandes de recommandations auprès de personnages influents, et sans doute elles renfermaient quelques détails curieux

sur la société parisienne au temps de Louis-Philippe. Je dois ajouter que cette partie de la correspondance était classée à part, et portait sur la première page cette mention : *A détruire, sans importance,* tandis qu'un petit paquet avait été évidemment réservé, et je comptais sur celui-là pour me dédommager de ma déconvenue. Le paquet réservé ne contenait qu'une correspondance de famille, lettres confiantes, brèves et tendres à la fois d'un mari pendant ses absences, et, à la fin, lettres d'une fillette en pension. Impossible, par exemple, de découvrir une indication de nom. Comment, par quelle suite d'aventures ces papiers avaient-ils échoué dans la boutique d'un marchand? Qu'était devenue la correspondante après 1848? Je ne pus éclaircir ce mystère. Mais il fallait bien reconnaître en elle une femme distinguée à la façon courtoise dont ses amis lui écrivaient, et une honnête femme à l'affectueux respect qu'on lui témoignait.

Cependant, parmi les lettres intimes, il y avait un brouillon surchargé de ratures, qui décelait une écriture féminine, et qui devait être de sa propre main. Je le déchiffrai, non sans peine. C'était là que j'avais lu le nom de Benjamin Constant. Ce brouillon visait un collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, qu'il me fut aisé de nommer, du moins je le crois. Le papier était intercalé entre deux lettres datées de 1844. Or, le

15 août 1844, Sainte-Beuve publia dans la *Revue des Deux Mondes* une étude sur *Benjamin Constant et Mme de Charrière*, étude très défavorable à l'auteur d'*Adolphe* qui s'y trouve accusé de sécheresse de cœur, de fausseté et d'insensibilité. Et, précisément, la correspondante inattendue du critique prend contre lui la défense de Benjamin. Je vais donner le texte de cette lettre. Pour ma part, je ne crois pas qu'elle ait jamais été envoyée. Sainte-Beuve, qui était friand de ces petites manifestations de psychologie féminine, n'eût pas manqué d'en parler : à cette date, aucun de ses articles ne la mentionne pour l'approuver ou la contredire, ce qui l'eût sans doute amusé. On s'est contenté du brouillon, mais l'on y a suffisamment attaché d'importance pour ne pas le détruire. Et le petit drame intime qu'il raconte, on pouvait l'avouer hautement et même le mêler sans mauvais goût à des correspondances de famille.

Toutefois, un point de ce brouillon m'avait paru étrange. Il y est fait allusion, on le verra, aux lettres de Benjamin Constant à Mme Récamier. Or, ces lettres n'ont été publiées qu'il y a quelques années. Comment les pouvait-on connaître dès 1844? Mais la charmante Juliette ne s'était pas tenue de les communiquer en secret. Deux ou trois copies en circulaient sous le manteau. Il se pouvait que l'inconnue fût en relations

plus ou moins directes avec l'Abbaye-au-Bois pour en avoir pris lecture. Ainsi l'objection tombe d'elle-même.

Mais voici cette lettre à Sainte-Beuve, que j'ai fait attendre bien longtemps à mes lecteurs, et qui piquera davantage leur curiosité après toutes ces explications.

*
* *

« *Monsieur*,

« *Je considère comme une petite lâcheté cette habitude, aujourd'hui si répandue, de laisser décrier ses amis dans un salon sans élever la voix en leur faveur. Aussi me semblerais-je coupable à mes propres yeux si je ne prenais la défense de M. Benjamin de Constant, que vous malmenez avec un art si délicat dans la* Revue des Deux Mondes. *Je le tiens pour un ami d'outre-tombe, et si l'origine de cette amitié vous pouvait rendre un peu plus indulgent, peut-être commencerais-je ainsi d'acquitter la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers lui.*

« *Vous l'accusez de jouer avec les passions pour en tirer vanité ou même profit. Vanité ou profit? Oh! monsieur, vous n'avez donc pas eu sous les yeux les lettres qu'il écrivit à Mme Récamier? L'Abbaye-au-Bois ne vous favorise point de ses confidences? J'ai eu cette bonne fortune. Pourtant, je ne suis pas de ces femmes savantes qui donnent aux livres tant de*

regards dont elles pourraient tirer un autre usage, et, par exemple, celui d'admirer les mille beautés de la nature. J'avoue, à ma honte, n'avoir pas lu Adolphe, *et si je feuilletai ce manuscrit dont le rôle devait être si important dans ma vie, Mme Récamier seule en fut la cause.*

« *Vous ne me croiriez point, monsieur, si je vous disais que je ne cherchais dans ce recueil épistolaire qu'un plaisir de littérature. Nous autres femmes, nous n'aimons que les livres où nous pensons nous retrouver. Et si nous lisons tant de livres, c'est que l'ignorance où nous sommes de notre propre cœur nous permet de nous retrouver dans beaucoup. Si je désirais la compagnie de Mme Récamier, c'est que j'apercevais en elle une sorte d'idéal où se confondaient l'honneur et la coquetterie, idéal auquel je dois avouer que j'aspirais alors. Mariée trop jeune pour apprécier le bonheur à un homme digne d'inspirer de la passion à la plus difficile, mais de trop de politesse pour tenter de vaincre ma froideur et de trop de fierté pour s'en plaindre jamais, j'accordais aux agréments de la société le prix que les âmes sérieuses et tendres réservent aux joies de l'amour. Mon éducation, ma religion, et aussi, je veux être franche, — on a tout intérêt à l'être avec vous — mon caractère, qui est plutôt calme qu'agité et redoute les transports trop violents, partage d'âmes plus grossières ou plus ardentes, tout contribuait à me fixer définitivement dans la voie de l'honnêteté.*

Mais le vif sentiment que j'avais de mon pouvoir, entretenu sinon occasionné par les flatteries qu'on me prodigua dès mon plus bas âge, me portait à jouer avec cette honnêteté même avant de lui rendre les armes. Je m'appliquais à mettre en valeur la beauté dont il était convenu que j'étais affligée, et sans cesse je vérifiais le résultat de mes soins, non seulement sur un sexe qui ne les eût reconnus qu'au désir de les surpasser, mais sur celui qui donne à notre réputation son éclat, et à nos charmes leur prestige.

« Je ne dépensai pas inutilement mes efforts. Une petite cour m'entourait qui s'en tenait à l'admiration. Je la vis, non sans un secret plaisir, s'accroître d'un nouveau venu qui ne tarda pas à se faire remarquer par son excès d'ardeur. Une réputation de succès le précédait. Bientôt le cercle que je tenais plusieurs fois la semaine, de huit heures du soir à minuit, me parut en son absence ennuyeux et incomplet. Il se passionnait sans crainte du ridicule pour tels ouvrages de musique et de littérature qui d'habitude ne suscitent chez ces messieurs que ces manifestations discrètes et condescendantes par lesquelles ils entendent rappeler à l'art qu'il est un divertissement inférieur. Ainsi, par quelque chose d'inaccoutumé, il me plaisait. L'attraction qu'il exerçait visiblement sur mes rivales m'avait poussée à l'arracher à leur dévotion par quelques paroles imprudentes. On vantait son audace et son habileté, et je ne découvrais en lui que timidité et maladresse.

« *Il serait trop long de vous apprendre comment je pris la place unique que j'occupais dans sa vie. Cependant je ne pouvais me résoudre ni à couronner sa flamme, ni à le décourager tout à fait. S'il faisait mine de s'éloigner, quelque faveur le rappelait aussitôt, et s'il devenait entreprenant ma rigueur le glaçait. Il souffrait, je le voyais, et sa souffrance m'était nécessaire.*

« *Enfin, un soir que nous nous étions retrouvés dans le monde, je constatais le changement de son visage dont on parlait souvent autour de moi pour m'en attribuer le mérite.*

« — *Les anges, me dit-il, ont aussi leur cruauté. Vous me faites mourir doucement.*

« *Il était si triste et désespéré que j'arrachai le bouquet de mon corsage et le lui tendis. Quelques instants plus tôt, je le lui avais refusé. Il comprit que je cédais à ses instances et sa figure s'éclaira. Le lendemain, comme je songeais aux moyens de le calmer à nouveau, bien résolue à sauvegarder mon honnêteté qui suffisait à l'intérêt de mes jours, mon mari me remit ces lettres de Benjamin de Constant à Mme Récamier. Il avait une mine mystérieuse :*

« — *Voici un manuscrit qui circule sous le manteau. On en parle beaucoup dans notre monde : c'est pourquoi j'ai pensé vous l'apporter.*

« *Je commençai sans plaisir une lecture aussi dépourvue d'intrigues, et, pour ainsi parler, de cette toilette que vous appelez, je crois, la composition,*

lorsque je tombai sur la phrase même que j'avais entendue la veille de la bouche de M. de V... « Les anges ont aussi leur cruauté... » Dès lors, je me transportai dans cette lecture et je me passionnai. J'arrivai à ce reproche qui retint mon attention : Chacun a un moyen de nuire, et chacun est également coupable quand il s'en sert, depuis l'homme qui poignarde jusqu'à la femme qui veut s'assurer de son charme au risque de l'agonie à laquelle elle abandonne ensuite le malheureux qui s'y est laissé prendre.

« *Je ne m'étais jamais avisée de cette réflexion. Il me semblait aussi innocent d'inspirer l'amour que coupable de l'éprouver. J'étais indulgente aux coquettes, non aux amoureuses. Il a suffi d'une pensée qui illuminait ma propre vie pour me détacher de cette nuisible opinion. A ce Benjamin de Constant dont vous présentez un si noir portrait, je dois la dignité nouvelle de ma vie, et plus encore. J'ai cessé de voir M. de V... Je sais qu'il mit à se consoler un temps que les involontaires retours de ma vanité m'empêchent de trouver trop, ni même assez long. Et je me suis aperçue qu'une autre personne avait éte atteinte dans ma propre maison par ces traits que je destinais au monde.*

« *Tel est, monsieur, le récit que je vous devais pour vous inviter à traiter avec plus d'égards, et comme un homme de la qualité la plus fine, ce malheureux M. de Constant...* »

*
* *

Pas de signature. Cette inconnue le fut sans doute de Sainte-Beuve lui-même. Décidément, malgré la phraséologie qui fut de mode sous la monarchie de Juillet, je n'ai pas fait sur les quais un mauvais marché. Et Sainte-Beuve, s'il eût reçu cette lettre, n'eût pas manqué de la publier et peut-être d'y répondre par quelques considérations touchant l'influence inattendue de la littérature amoureuse sur les femmes honnêtes. Mais peut-être quelque malencontreux sceptique tiendra-t-il ce brouillon pour apocryphe...

Août 1902.

L'ENFANCE DE BAYART

L'ENFANCE DE BAYART

Je crois que la nouvelle génération a quelque motif de se moquer agréablement de ses professeurs. Elle se précipite sur la vie avec tant de hâte qu'elle bouscule un peu ceux qui prétendent lui en montrer le secret. Les modes de sentir changent très vite et il faut prendre garde à ne pas retarder. Exemple : on rédige pour les écoles des manuels bourrés d'intentions pacifistes et de théories humanitaires, quand nos *jeunes élèves* rétablissent dans leurs jeux les luttes athlétiques et se soucient des systèmes comme d'une guigne. Ils voient tous les jours, sous la forme de l'automobile, une image féodale de la force, et dans les livres qu'on leur donne ils trouvent la condamnation de cette force : alors, c'est très simple, ils ne lisent pas. Ne vaudrait-il pas mieux canaliser pour le pays ces énergies désordonnées et maintenir notre culture classique et réaliste *qui ne leur est pas contraire?*

Quels drôles de bouquins on leur fabrique! Et je ne parle pas de leurs manuels d'histoire! J'ai besoin, pour préciser des souvenirs de voyage,

d'une histoire de Bayart. Je prends un récit abrégé à l'usage de la jeunesse. Intelligente pensée, me dis-je, de proposer à des enfants cette honnête biographie militaire. J'avais compté sans une manie professorale, déjà ancienne, qui proscrit les panoplies du nombre des jouets d'enfants. La préface exécute le pauvre Bayart sans barguigner : « Dans le héros populaire, dit-elle, ce n'est pas tant le guerrier que nous avons voulu offrir à l'admiration ; la guerre, nous le croyons, ne doit plus être le but des carrières de la jeunesse dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. On a mieux à faire qu'à cultiver la discipline et les vertus militaires. » Et plus loin il est dit que la vie de Bayart fut un hymne à l'honneur de l'humanité. Mais alors, que reste-t-il des exploits de Bayart? Si la discipline et la valeur militaire sont inutiles, quel sens prend cette vie qui ne fut que cela? Et si, quand il maltraitait fort durement les Espagnols ou les Italiens, c'était un hymne en l'honneur de l'humanité qu'il leur chantait, j'en suis ravi, car cette humanité me paraît se confondre parfaitement avec la France. Bayart n'est qu'un soldat, et on lui ôte cette gloire. Heureusement, le texte du Loyal Serviteur se charge de la rétablir, et aussi les gravures du temps dont on a émaillé le livre et qui ne sont qu'armures et batailles.

Oui, Bayart eut toutes les vertus militaires, et

plus spécialement les vertus militaires françaises. Pour un peu, avec cette inintelligence que nous commençons à montrer quand il s'agit des héros, on en ferait une sorte de sous-officier borné, rigide et esclave de sa consigne. Or il fut plaisant, débrouillard, généreux, courtois, endurant et aventureux. Il désirait toujours être près des coups et occupait même les trêves en acceptant des combats singuliers ou organisant des tournois. Son goût des aventures l'entraîna à des actes inconsidérés qui tantôt tournaient au sublime, comme il arriva lorsqu'il défendit seul le pont du Garigliano, tantôt le livraient à ses adversaires. Son humanité n'était qu'une générosité chevaleresque. Plus riche de sens que de biens, il était fort détaché de la fortune, mais pratiquait grandement l'hospitalité. Il savait à merveille recevoir. *Un brave homme et qui a de bon vin,* le définit un jour un lansquenet, et ses hôtes s'accordent à dire que chez lui *il ne fallait rien quand on allait se coucher* : on avait son compte. Il tenait sa parole avec rigueur et après la bataille fêtait volontiers ses ennemis ; mais il ne raisonnait pas sur le mystère de la guerre ni sur sa prochaine cessation. Dans le monde, il gardait de la réserve et de la timidité ; avec les femmes, il était gentil et doux. Mais un compliment lui faisait plus de peur que dix coups d'épée. Enfin ce discipliné n'acceptait pas d'être mal conduit, et il sut dire

son fait à l'incapable Bonnivet avant de trouver la mort en protégeant sa retraite. Endurance physique, désintéressement, respect de la foi jurée, ardeur à la lutte, esprit d'entreprise, loyauté, aptitude à servir comme à commander, ce sont bien les vertus militaires de Bayart. La culture n'en est-elle pas à proposer à la jeunesse comme efficace dans toutes les carrières? Où donc a-t-on pris que l'homme ne vivait pas en état de guerre continuel, soit contre lui-même, soit contre les autres, soit contre les difficultés de son sort?

On a quelquefois beaucoup de peine, si l'on cherche sur place la trace des grands hommes, à retrouver dans un paysage ou sur de vieux murs quelque chose de leur caractère. C'est un jeu qui apparaît bien artificiel. Aux lieux d'enfance on échoue rarement, tant les premières impressions y sont restées fixées, comme des giroflées accrochées aux ruines, et tant ces premières impressions ont eu d'importance. Le château où naquit Bayart est déjà une biographie militaire. Dans la vallée du Grésivaudan, il émerge sur un de ces îlots qui jalonnent les bords de l'Isère presque jusqu'à Grenoble. Les pentes de cet îlot sont garnies de vignes que je vis, l'automne dernier, toutes dorées, d'un or vert ou d'un or rouge selon les plants. Du sommet on embrasse d'une vue inégale les quatre horizons. Au nord, s'ouvre la vallée

de Chambéry, avec le lac du Bourget et les plaines de la Chautagne, dans le grand arc détendu que font entre eux le mont Granier et le Nivolet. De l'autre côté, c'est la plaine de Grenoble fermée par les montagnes du Vercors. A l'est le regard se heurte immédiatement aux pentes boisées et rapprochées de Bramefarine. Mais ce qui attire, ce qui fascine, c'est la vue d'ouest, avec le Granier massif et crénelé, pareil à une forteresse, ceint à mi-pente de buissons roux. Cette montagne, avec ses à-pic, son énormité, sa forme de bête couchée qui se redresse et le ton de ses pierres qui, au couchant, s'embrasent ou, mieux, s'ensanglantent, a de quoi surexciter une jeune imagination. On dirait qu'une armée de sapins l'assiège et s'arrête brusquement, vaincue par le rocher. Menaçante et formidable, elle provoque, comme un Goliath, les petits Davids. Elle oblige à lever la tête, elle agite les cervelles et leur suscite des pensées de colère, d'alpinisme et d'héroïsme. Le soir, tout enflammée, chargée de souvenirs de sorcellerie, elle exalte l'esprit comme une pièce d'étoffe rouge un taureau.

Or les fenêtres de la chambre où naquit et vécut Bayart enfant donnent en plein sur le Granier. Du vieux château il ne reste que des vestiges. Un bâtiment neuf réunit les deux vieilles tours rondes, vilainement recrépies. A la ferme,

heureusement, on découvre une autre tour noircie et partiellement démolie qui sert de hangar. Enfin, dans le jardin, un vieux corps de logis carré est demeuré intact. Intact à l'extérieur, car la poutraison de l'étage a crevé et s'est effondrée, de sorte que le rez-de-chaussée et le premier ne font qu'un. Ce qui donne à ce corps de logis du caractère, ce sont les triples fenêtres à meneaux qui, à chaque étage, livrent passage abondamment à la lumière, contrairement à la parcimonie d'autrefois qui mesurait ses ouvertures au jour. Quand je le visitai, la vigne vierge qui recouvre tout le mur avait envahi ces fenêtres. Elle détachait sur le vide ses feuilles d'un rouge ardent. Ainsi l'on eût dit l'ornementation d'un vitrail.

Bayart enfant vit très clair et reçut les insolentes menaces de la montagne. C'est tout à fait le paysage d'un héros, — d'un héros qui poursuivra dans la vie des buts immédiats et définis. Pas d'hésitation sur l'avenir : il est tout de suite décidé, il connaît ses limites, il veut guerroyer. Quand son père qui sent la mort venir l'interroge, il exprime cette simple résolution. On lui permettra sans retard d'y donner suite. Et quand il quittera le château, quelle noble scène de famille ! Son oncle, l'évêque de Grenoble, va le mener à Chambéry pour le confier au duc Charles de Savoie. Il lui a fourni un tailleur et baillé un bon

petit roussin que l'adolescent a enfourché de façon à ravir le vieux seigneur son père. Les adieux sont faits, mais où est sa mère? Dans une tour « où son amour de mère la sollicitait de pleurer ». Il monte la saluer. Alors, domptant son chagrin, la dame lui propose trois commandements : Dieu, l'honneur et la charité. Puis elle lui met dans la main ses économies.

Ce tableau s'évoque de lui-même dans le jardin qui a remplacé l'ancienne cour d'honneur. Voici l'emplacement du château, le vieux corps de logis, et tout ce paysage âpre et violent. Il manque Bayart. Mais le jeune Bayart, il a dû partir pour les pays barbaresques.

Juillet 1908.

L'ENFANCE DE MISTRAL

L'ENFANCE DE MISTRAL[1]

I. — A MAILLANE

La première fois que je vis Mistral, c'était à Paris : il chantait la *chanson de Magali* devant un phonographe. Je ne mets pas malice à rappeler ce souvenir, car je vais le compléter par quelques détails qui lui restitueront sa physionomie. Cela se passait en 1889, année d'Exposition, et ce phonographe, l'un des premiers, n'était pas un phonographe ordinaire. On le réservait aux grands hommes. On en faisait une sorte de Panthéon de nos voix les plus glorieuses. Dans la salle où Mistral avait chanté, Savorgnan de Brazza avait pris la parole et Charles Widor, à défaut de l'orgue de Saint-Sulpice, avait animé un piano. Toutes ces illustrations se prêtaient à ces essais avec une aimable simplicité : à tour de rôle, elles comparaissaient devant l'appareil pour donner leur grand air. Malgré l'amour de la musique et le goût de l'action et de l'aventure, je dois confesser

(1) *Mémoires et récits* de Frédéric Mistral (traduction du provençal). Plon, édit.

que je n'avais d'yeux et d'oreilles que pour Frédéric Mistral. Avec sa taille droite et ses traits réguliers, il était beau comme le dieu de la Provence, et j'avais lu *Mireille* que j'aimais comme Vincent.

Naturellement, je n'osais pas lui parler. Mes dix-neuf ans se contentaient fort bien de l'admiration à distance. Pourtant, j'avais folle envie de m'approcher et j'avais même préparé une phrase d'introduction qui était celle-ci ; on la pourra trouver singulière :

— Je connais Alphonse Daudet.

Je connais Alphonse Daudet, signifiait dans ma pensée :

« Je ne suis pas un si petit jeune homme que vous pourriez le croire. Moi aussi, j'ai composé des poèmes. Je les ai portés à un autre grand homme. Alphonse Daudet les a lus. Il m'a traité avec gentillesse et courtoisie. Alors, quand même vous êtes l'auteur de *Mireille*, vous en pourriez peut-être faire autant. Il y a un précédent, en somme. »

« Tant de choses dans un air de tambourin ! » disait le père de Valmajour. C'était vrai que je connaissais Alphonse Daudet. Il m'avait même donné sa carte après y avoir griffonné quelques mots, et cette carte magique m'avait ouvert toutes grandes les portes de l'Odéon où l'on jouait alors *l'Arlésienne* (1). Ainsi j'avais pu évoquer

(1) V. *Pèlerinages littéraires* : Une visite à Alphonse Daudet.

« le pâle horizon d'oliviers d'où monte la plainte ardente des cigales (1). Pourvu de si belles relations et préparé par mes lectures, par le théâtre et par la musique de Bizet, je ne tirai aucun parti de tels avantages, et je demeurai dans l'ombre à regarder et écouter.

J'ai pris ma revanche, ce printemps dernier, après seize ou dix-sept ans. Je me suis autorisé de quelques livres traditionalistes pour aller à Maillane rendre visite au grand Mistral. N'est-ce pas en Provence qu'il le faut voir, et n'est-il pas, à Paris, comme un roi en exil?

J'avais entendu parler de la fine pointe du printemps provençal qu'on appelle là-bas le *nouvelun* de la terre. Je pensais quitter notre ciel maussade, notre ciel du Nord, pour me réchauffer au premier soleil. C'était à la fin de mars, époque décente pour voyager dans le Midi. Alphonse Daudet ne vit la Suisse que sous la pluie. Quand j'arrivai, le soir, *en* Avignon, je trouvai la neige. Elle recouvrait les jardins et les toits, mais ce n'était, j'en suis certain, que pour achever de donner à la ville des Papes cet air de blancheur qui la fit comparer par Mérimée aux villes espagnoles pour ses murs clairs sous le soleil.

Le lendemain, tandis que le temps s'arrangeait, je visitai le musée Calvet. J'y fus reçus par un

(1) E.-M. de Vogüé, *Discours de réception à l'Académie.*

noble vieillard que je fus bien forcé de prendre pour le concierge. Mais il remplissait cet office avec majesté, et bien que je le dérangeasse dans son inoccupation, il ôta, en m'apercevant, son bonnet avec gravité et me salua du haut d'une marche en ces termes :

— Soyez le bienvenu, monsieur, dans notre musée.

A ce souhait, malgré la neige, je me reconnus en Provence.

D'ailleurs, le temps de regarder le Saint Michel de Nicolas Froment, et la neige avait fondu. Seulement il pleuvait. Je dus remettre au lendemain mon pèlerinage à Maillane. J'en fus récompensé par le spectacle que m'offrit Avignon, le soir, lorsque je la contemplai de Villeneuve, sur l'autre rive du Rhône que jonchaient des fleurs roses. Avec les formidables murailles de son château crénelé aux longues lignes gothiques, avec ses églises et ses remparts, elle m'apparut d'une beauté achevée comme le sont d'ordinaire les seules œuvres de la nature, et le soleil couchant se décidait à la caresser.

Pour regagner le temps perdu, je pris au matin une automobile dont le propriétaire m'assura qu'elle avalait la route comme un boa le lapin. Après la Durance, nous dévorâmes la plaine, en effet, que limitait, au loin, la chaîne des Alpilles, des Alpilles qui, poudrederizées, prenaient des

airs de grandes Alpes comme des soubrettes de théâtre à qui l'on confierait un rôle de tragédie. Çà et là, des haies de cyprès en fer de lance, serrés les uns contre les autres pour couper le vent, séparaient les cultures et se détachaient en teinte sombre sur le fond clair.

— Maillane, me crie mon chauffeur comme nous entrons dans un village.

— Eh bien, c'est ici.

— Mais non, c'est à Saint-Remy.

— Pardon : arrêtez.

Le premier passant que j'interroge m'indique la maison de Mistral. Quant à mon conducteur, il me menait tout droit chez un autre Mistral qui possède une automobile dont on lui avait donné la réparation. Pour cet homme, à peine humain sous son masque et sa peau de bique, il n'est que ses machines. Je lui jette un regard méprisant, et il a vergogne de son ignorance : à la sévérité de mon visage il peut mesurer son ignominie. Nous stoppons enfin, à l'extrémité du village, devant une maison isolée qui est séparée de la route par un jardinet clos d'une grille. Un chien noir nous salue de ses aboiements. Une voix le contient, et voici Mistral.

Ses soixante-quinze années ne lui pèsent guère aux épaules. La blancheur des cheveux et de la barbe est pareille à la neige d'Avignon qui dissimule le printemps, car la taille est restée droite

et l'œil clair est limpide. Je ne sais quelle grandeur naturelle, à quoi l'âge n'a fait qu'ajouter, pare ses gestes et tous ses mouvements. On ne le pourrait voir sur le grand chemin sans le remarquer, et il est l'auteur de *Mireille* et de *Calendal*. Un berger qui aurait figure de roi mage, c'est ainsi qu'on se le représente, et c'est ainsi qu'il est. On l'imagine au sommet d'un champ, sous le chapeau de feutre aux larges bords, drapé dans sa cape, se profilant sur l'or du soir, digne de ce titre de *capoulié*, qui signifie chef des moissonneurs et dont on le désigne aux assemblées du félibrige, et de nombreux témoins, parmi lesquels je citerai Francisque Sarcey (1) et l'enthousiaste Paul Mariéton (2) l'ont vu qui haranguait son peuple à Avignon avec l'autorité d'un roi qui impose le respect.

Il me précède dans son cabinet de travail dont les fenêtres, au rez-de-chaussée, donnent sur le jardin, et qui est tout livré aux choses de Provence. Un buste de Lamartine, pourtant, y rappelle l'admiration et la gratitude de l'auteur de *Mireille* pour l'auteur de *Jocelyn : Jocelyn*, *Mireille*, nos deux épopées rustiques, pareillement émouvantes et sereines ensemble dans leurs tableaux de l'amour et de la vie champêtre.

A cause de leur solidarité familiale et de leur

(1) *Temps* du 16 août 1888.
(2) *Terre provençale*, par Paul Mariéton.

culte de la tradition, mes *Roquevillard* lui fournissent l'occasion de rendre hommage au passé de sa race et c'est pourquoi je me permets de les rappeler ici, comme il le fit trop galamment :

— Nous réalisons quelquefois, me dit-il, la pensée de nos ancêtres.

Et le voici qui évoque les siens pour leur offrir une part de *Mireille*. Son père lui donna la volonté, le respect de la vie et ce sentiment de l'ordre sans lequel les plus beaux dons sont gaspillés comme le blé qu'on oublie d'engranger. Mais à sa famille maternelle il doit d'avoir goûté à la source de poésie : comment oublierait-il cet aïeul qui s'en allait aux foires, disparaissait plusieurs jours, et reparaissait avec un chapelet d'aventures, de contes et d'anecdotes? Lui-même, il fut élevé avec les chansons provençales, et non avec cette banale instruction qu'on répand aujourd'hui, uniforme et terne, sur tous les points du territoire, sans souci des différences de race et de caractère, et qui fait immanquablement « de jeunes niais qui sont, dans le pays, tels que des enfants trouvés, sans attaches ni racines ». D'autres encore, qui ne peuvent s'en douter, ont collaboré à son œuvre : ces vieux paysans qui savaient faire parler la terre natale dont ils connaissaient les récits transmis depuis les temps anciens, comme aussi la vertu des plantes, les usages et les coutumes, et ces journaliers qui,

venus parfois d'outre-monts ou des bords de la mer, apportaient la tentation de la nouveauté étrangère, et enfin, par surcroit, tout cet horizon des Alpilles « ceinturées d'oliviers comme un massif de roches grecques, véritable belvédère de gloire et de légendes (1) ». Oui, *Mireille* était partout présente sur la terre provençale dont elle est sortie comme la parole d'une bouche vivante. Et je regarde celui qui en a scandé les douze chants, qui en a récolté les vers en plein vent, par voies et par chemins, et qui, tout de même, en plus de la collaboration du passé, fut marqué au front du signe du génie, et lia sa gerbe avec aisance, certes, mais aussi avec ténacité.

Une *Mireille* serait-elle maintenant réalisable? Le courant populaire auquel elle a pu abondamment puiser ne s'est-il pas depuis lors desséché? Les machines ont remplacé le travail en commun, et le cabaret les veillées de famille. « Aujourd'hui que les machines ont enrichi l'agriculture, a écrit Mistral dans une page de large dédain, le travail de la terre va perdant de plus en plus son coloris idyllique, sa noble allure d'art sacré. Maintenant, les moissons venues, vous voyez des espèces d'araignées monstrueuses, de crabes gigantesques appelées « moissonneuses » qui agitent leurs griffes au travers de la plaine, qui scient les

(1) Mistral, *Mémoires et récits*.

épis avec des coutelas, qui lient les javelles avec des fils de fer, puis, les moissons tombées, d'autres monstres à vapeur, des sortes de Tarasques, « les batteuses », nous arrivent qui dans leurs trémies engloutissent les gerbes, en froissent les épis, en hachent la paille, en criblent le grain. Tout cela à l'américaine, tristement, hâtivement, sans allégresse, ni chansons, autour d'un fourneau de houille embrasée, au milieu de la poussière, de la fumée horrible, avec l'appréhension, si l'on ne prend garde, de se faire broyer ou trancher quelque membre. C'est le progrès, la herse terriblement fatale contre laquelle il n'y a rien à faire ni à dire : fruit amer de la science, de l'arbre de la science du bien comme du mal. »

Les scènes de l'agriculture se conformèrent à des rites presque identiques pendant des milliers d'années. S'il est le peintre de leurs formes de beauté permanentes, Mistral juge inutile de s'irriter contre leur transformation plus forte que toutes les résistances, et dont il a reconnu la fatalité. Où s'arrêtera le changement? Après les mœurs ne seront-ce pas les traditions? Il y avait autrefois à Maillane une procession de la Vierge qui promenait autour du village une statue miraculeuse. Il suffit de la dénonciation de quelques braillards pour la faire interdire. Mais à la date habituelle, les paysans firent la procession à leur manière : ils enlevèrent la statue, et, se la pas-

sant de bras en bras, ils parcoururent au pas de course, en la portant à tour de rôle, le trajet sacré. On croyait voir des coureurs antiques.

De sa grille, en me désignant la machine qui m'a amené, Mistral, qui me fait l'honneur de me reconduire, murmure sur un ton plaisant :

— Ce serait commode pour aller à Arles.

— Au musée Arlaten?

— Justement. Chaque jeudi je lui rends visite. C'est mon dernier poème.

Le « museon Arlaten » est une création digne de *Mireille*. Comme il serait à souhaiter que chaque province de France eût son musée Arlaten ! Là se trouve réunie la collection des costumes, des meubles, des ustensiles, des bannières, etc., qui traduisent encore à nos yeux la vie d'autrefois. Dans une ancienne cuisine provençale on voit célébrer la Noël. Et l'on assiste, dans une chambre dont le rustique mobilier fait envie, à la visite à l'accouchée. Traditions et fêtes populaires s'évoquent mieux ici, avec ces témoignages du passé.

— Le jour et quelquefois la nuit, me dit Mistral, je pense aux pièces rares que je pourrais découvrir, comme jadis je poursuivais mes rimes.

Il me faut partir, non sans peine. La plaine de Maillane s'éloigne. Il vaudrait mieux y manger une pomme, dit une vieille chanson provençale, que dans Paris un perdreau. Et, ma foi, je crois sans difficulté ce que dit la vieille chanson. Je

voudrais chercher le Mas du Juge où naquirent Mistral et Mireille. Mais il suffit de monter sur ces machines pour être pressé. C'est un mauvais mode de locomotion pour les pèlerinages : je m'en suis déjà aperçu. A Saint-Remy, je n'ai que le temps de voir les Antiques, l'arc de triomphe avec ses sculptures agricoles, et le mausolée à trois étages dont les portiques et les colonnes superposées ont tant de grâce et d'élégance, et je renonce à chercher au cimetière l'épitaphe d'une noble simplicité que Roumanille composa pour ses parents. Car les Baux me réclament, les Baux que je vis apparaître au soleil couchant, après une longue montée dans une région sauvage, ville morte qui se confond avec les pierres de la montagne, et que couronne son château dont les ruines sont prolongées par les escarpements des rochers, de sorte que l'on ne distingue pas nettement de loin ce qui appartient à la nature et ce qui demeure de l'ouvrage des hommes, et que l'horizon paraît fermé par des ruines rouges...

II. — LES SOUVENIRS D'ENFANCE

Comme le château et la ville des Baux se confondent avec les pierres de la montagne, ainsi les poèmes de Mistral se mêlent à la terre de Provence. Dans ces *Mémoires et récits* que l'amitié de

M. Adolphe Brisson finit par lui arracher un par un, il n'a eu qu'à se raconter pour que nous voyions surgir, dans sa chaude couleur, le pays de Mireille et de Calendal. « J'aime mon pays, disait Maupassant de sa Normandie, parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines qui attachent l'homme à la terre où sont nés ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages, de l'air lui-même. » Ceux qui sont élevés dans les villes n'ont pas ce riche fond d'impressions enfantines, de détails pittoresques, de coutumes locales qui individualisent une vie et substituent à l'instruction des pédants et des livres la diversité lumineuse des images.

Là-bas, en Provence, lorsqu'un enfant est né et que l'accouchée fait ses relevailles, non sans une certaine pompe, pour présenter son « roi » à ses relations de famille, les parents et les amis offrent à la jeune mère, en guise de présents, une couple d'œufs, un quignon de pain, un grain de sel et une allumette, et ils ajoutent à leurs dons cette formule sacrée : « Mignon, sois plein comme un œuf, sois bon comme le pain, sois sage comme le sel, sois droit comme une allumette... » Quel petit Parisien reçoit, au début de son existence, ces souhaits et conseils précoces

qui déjà promettent à son neuf collègue du Midi une vie plus importante et plus symbolique? Ainsi fut fêtée la venue au monde du petit Mistral qu'on appela Frédéric, mais qu'on faillit appeler Nostradamus en l'honneur du fameux astrologue de Saint-Remy. Il y avait bien de quoi se réjouir en effet. Et, quant au prénom, le curé ni le maire ne voulurent de Nostradamus : alors on se rabattit sur Frédéric, en souvenir d'un petit garçon qui, du temps où le père et la mère de Mistral étaient promis, faisait leurs commissions amoureuses et qui mourut des fièvres peu après.

J'ai retrouvé dans ces *Mémoires,* qui sont des annales de la vie rustique en Provence, les beaux portraits que la parole de Mistral avait évoqués pour moi à Maillane. Ainsi je les voyais aller et venir à travers les champs. Ils ne demeuraient pas dans le livre, ils s'échappaient des pages mortes pour reprendre un vêtement de chair et de sang et pour m'émouvoir avec leur caractère de forte et simple humanité. Né au Mas du Juge, le jeune Frédéric n'est pas un fils de paysans, mais de *ménagers*. Le ménager *travaille debout en chantant sa chanson*, la main à la charrue, tandis que le paysan se penche sur la terre que sa bêche entr'ouvre. Mais voulez-vous savoir comment se fit le mariage de son père et de sa mère? Vous croirez lire une page de la Bible. François Mistral avait déjà passé la jeunesse, il atteignait ses cin-

quante-cinq ans, lorsqu'il rencontra celle qui devait donner le jour, — le jour plein de soleil, — à l'auteur de *Mireille*.

Une année, à la Saint-Jean, maître François Mistral était allé au milieu de ses blés, qu'une troupe de moissonneurs abattait à la faucille. Un essaim de glaneuses suivait les tâcherons et ramassait les épis qui échappaient au râteau. Et voilà que mon seigneur père remarqua une belle fille qui restait en arrière, comme si elle eût eu peur de glaner comme les autres. Il s'avança près d'elle et lui dit :

« Mignonne, de qui es-tu? Quel est ton nom? »

La jeune fille répondit :

« Je suis la fille d'Etienne Poulinet, le maire de Maillane. Mon nom est Délaïde.

« — Comment! dit mon père, la fille de Poulinet, qui est le maire de Maillane, va glaner?

« — Maître, répliqua-t-elle, nous sommes une grosse famille : six filles et deux garçons, et notre père, quoiqu'il ait assez de bien, quand nous lui demandons de quoi nous attifer, nous répond : « Mes petites, si vous « voulez de la parure, gagnez-en. » Et voilà pourquoi je suis venue glaner. »

Six mois après, Booz épousait Ruth. Et lorsque, l'année suivante, Ruth mettait au monde un fils, Booz, selon son habitude, était au milieu de ses champs. C'est là qu'on vint lui porter la bonne nouvelle.

« Maître, cria le messager, venez, car la maîtresse vient d'accoucher maintenant même.

« — Combien qu'elle fait, demanda mon père?

« — Un beau, ma foi.

« — Un fils! Que le bon Dieu le fasse grand et sage! »

Et sans plus, comme si de rien n'était, ayant achevé son labour, le brave homme, lentement, s'en revint à la ferme. Non pas qu'il fût moins tendre pour cela; mais élevé, endoctriné, comme les Provençaux anciens, avec la tradition romaine, il avait, dans ses manières, l'apparente rudesse du vieux *pater familias*.

Ces tableaux d'une si belle ampleur, nous les retrouvons dans *Mireille,* avec cette même sérénité. La divine sérénité qui distribue la paix avec l'harmonie et que nous voyons si souvent répandue dans l'art antique, nous est devenue presque étrangère. A quelle héroïne de nos tragédies modernes appliquer cette comparaison du vieil Eschyle : *Ame sereine comme le calme des mers?* L'inquiétude, l'incertitude, et une sorte de frémissement continu devant la vie, un désir trouble et passionné, qui va jusqu'à l'angoisse, d'extraire de cette vie tout ce qu'elle peut contenir de fort, fût-ce mélangé d'amertume, voilà la marque contemporaine. Notre poésie est agitée comme la surface de l'eau quand souffle le vent. Elle n'a plus de limpidité ni de transparence. Même dans l'émotion, un Virgile, un Lamartine gardaient une noble tranquillité, et comme la puissance supérieure de ceux qui ont traversé les régions de la tristesse et de la douleur en sachant qu'elles ont des limites. Le calme d'un Leconte de Lisle, d'un Hérédia avait quelque chose de plus systé-

matique, de plus affecté. Il n'avait pas cette aisance ni ce naturel. Et nos derniers poètes aiment à crier leurs amours désordonnées et leurs frénésies nerveuses.

Pour mieux comprendre la sérénité de Mistral, rapprochez son œuvre de celle d'Alphonse Daudet. Celui-ci a rappelé souvent ses impressions d'enfance, ce passé qui, pour chacun de nous, « reste debout, lumineux, baigné d'aube (1) ». Sa Provence, néanmoins, si elle est éclatante de soleil, est comme enivrée de bruit, de lumière, de couleur, de passion, tandis que celle de Mistral se déploie avec la lenteur et la majesté de ces soirs d'été où la chaleur s'atténue, où les choses se recueillent, où les cœurs se pacifient.

Lamartine disait qu'il avait vécu, jeune, parmi les pasteurs. Mistral raconte plus simplement sa vie paysanne. Mais tous deux, sans doute, doivent à ces premières sensations le calme intérieur que ne donne pas l'éducation des villes. La grande nature leur a appris l'acceptation. On ne se révolte pas contre les saisons, ni contre la durée du jour. Et quel repos pour l'esprit est la vue d'un large horizon tout baigné d'air pur! Ainsi nous nous expliquons mieux l'impression de sérénité que laisse la lecture de *Mireille*. Mais son pittoresque et sa grâce, d'où viennent-ils? De sa fa-

(1) Alphonse Daudet, *Trente ans de Paris*.

mille paternelle, Mistral reçut en héritage des facultés d'ordre, de discipline, le sens et le respect de la grandeur, à quoi il ajouta une sorte de majesté dans l'expression de la nature. La fantaisie lui vint de sa famille maternelle.

J'ai retrouvé dans les *Mémoires* cet aïeul dont les merveilleux récits enflammèrent de bonne heure son imagination. Bien qu'il eût huit enfants, et toutes les raisons du monde d'épargner, grand-père Étienne mangea son bien en riant. Sa présence répandait la joie. Il conjurait le mauvais sort avec des chansons. Sa pauvre femme tentait en vain de le retenir. Il l'amadouait avec des plaisanteries, et lui arrachait des signatures qui entraînaient de bonnes hypothèques sur son douaire. Mais le moyen de résister à un gaillard qui dansait le rigaudon et le faisait danser à toute sa famille sur des paroles comme celles-ci : — *Nous savons bien que nous n'avons pas le sou* (ter). — *Et le compère qui vient derrière — Il n'a pas un denier* (bis). — On s'amusait tellement qu'on oubliait la débâcle prochaine.

Et quand ma pauvre aïeule, ajoute Mistral, se désolait de voir ainsi partir, l'un après l'autre, les meilleurs morceaux, la fleur de son beau patrimoine :

« Eh! bécasse, que pleures-tu? lui faisait mon grand-père, pour quelques lopins de terre? Il y pleuvait comme à la rue. »

Ou bien :

« Cette lande, quoi? Ce qu'elle rendait, ma belle, ne payait pas les impositions ! »

Ou bien :

« Cette friche-là? Les arbres du voisin la desséchaient comme bruyère. »

Et toujours, de cette façon, il avait la riposte aussi prompte que facile... Si bien qu'il disait même, en parlant des usuriers :

« Eh ! malheur! c'est bien heureux qu'il y ait des gens pareils. Car, sans eux, comment ferions-nous les dépensiers, les gaspilleurs, pour trouver du quibus, en un temps où, comme on sait, l'argent est marchandise? »

C'était surtout à la foire de Beaucaire qu'il allait *faire ses bamboches*. La foire de Beaucaire était, chaque année, une solennité, une sorte de petite exposition du Midi, avec le soleil pour collaborateur. On devine si l'incorrigible vieillard trouvait du plaisir à se mêler à tout ce tumulte, à écouter et recueillir toutes les blagues des charlatans. Il en revenait sans un liard, mais il en avait pour des jours, et même des semaines, à égayer sa maisonnée, avec des aventures auxquelles il ne manquait pas d'ajouter tout ce que lui suggérait son esprit d'invention. Et la chance le favorisait. Il trouva moyen de marier sans dot ses six filles, et même il faisait vergogne aux prétendants qui osaient s'informer de l'état de ses biens.

L'exemple de ce grand-père Étienne est très immoral. Car il encourage dangereusement la

prodigalité qui peut enrayer l'expansion d'une race pendant plusieurs générations. Détruire est si aisé, quand il faut tant d'obstination et d'efforts pour construire. Un patrimoine compromis, comment le libérer, lui restituer ce rôle de soutien qu'il remplit dans l'histoire d'une famille! En général, les prodigues sont aussi pernicieux que séduisants. Ils possèdent tous les dons qui rendent populaire, la mine joviale et le geste large. Ils passent pour désintéressés et généreux, quand ils sont les pires égoïstes. On les déclare entreprenants quand ils ne le sont que pour démolir, et d'esprit ouvert alors qu'ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Mais voilà, ils n'ont pas cet air renfrogné et maussade de ceux qui économisent sou par sou, et c'est pourquoi ils s'attirent de copieuses louanges, surtout chez les étrangers qui prennent part au plaisir, non à la peine. Vous n'avez pas souvent occasion de lire l'éloge de l'épargne. On affecte de la confondre avec l'avarice et, pour lui servir un plat de sa façon, on lui mesure la justice. Aussi un de nos plus récents romanciers, M. Marcel Mielvaque, a-t-il fait preuve de quelque audace dans *la Vertu du sol* en vantant la vertu traditionnelle de ces femmes qui, par le perpétuel sacrifice de leurs fantaisies, assurent la vitalité et la durée du foyer : « Pour ces privations quotidiennes et obscures, a-t-il dit, il faut un amour plus vaste à qui l'on

immole l'amour de soi-même, un idéal puissant, toujours présent, et vivant, et réel. Il faut aimer plus que soi la race plus vaste; la famille qui représente momentanément cette race groupée dans la maison. La maison, bâtie sur le sol des ancêtres, qui a prospéré par le sol et le travail du sol! La maison qui a son histoire de sourires et de joies, de larmes et de deuils! la maison qui est la représentation tangible du lien familial. » Et c'est elle qu'ébranlent ou ruinent les prodigues, quand elle leur a été confiée pour être maintenue, sinon agrandie, comme si l'héritage ne comportait que des droits sans obligations!

Mais un grand-père Étienne rend parfois d'autres services aussi importants. Une race, une famille qui poursuivent avec trop de méthode un but d'agrandissement, risquent de parvenir à une trop forte tension de volonté et de calcul qui nécessairement aboutira à la fatigue, à la nervosité, à la tristesse. Elles se montreront préoccupées, inquiètes, avides ou exclusivement positives. Un peu de fantaisie leur communiquera son imprévu et sa grâce, leur rappellera que la vie n'est pas seulement pratique. Quelle famille n'a pas rencontré son grand-père Étienne! C'est une bonne fortune si, pour la rançon de sa prodigalité, il sut donner plus de charme à la vie.

Je me rappelle le mien avec émotion. C'était un joli vieillard, d'une extrême politesse et d'une

exquise élégance. Ses cheveux frisés et tout blancs, comme poudrés, s'échappaient en mèches folles d'une petite calotte de velours noir ornée d'un gland de soie. Il était toujours complètement rasé, ce qui dégageait la grâce de la bouche, et ses traits pâles, qui parfois se fonçaient aux pommettes d'un léger afflux de sang, apparaissaient fins et délicats, presque féminins, sous la coquette chevelure blanche. Autour du cou, il enroulait un foulard, à l'ancienne mode. Il avait des soins touchants pour ses habits, et chaque fois qu'il prisait, il s'évertuait ensuite à souffler de son souffle grêle sur le moindre grain de tabac égaré dans les plis de sa redingote qu'il appelait une *lévite*.

Il fut doux à mon enfance. Il aimait la nature et il me la fit aimer. Il me prenait par la main et me conduisait dans les bois, de sa marche lente qu'il appuyait sur un grand baton ferré. Il suivait avec joie mes regards nouveaux. Je sortais de l'ombre et il y rentrait; néanmoins nous nous comprenions à merveille. Ainsi les choses se ressemblent à l'aurore et au crépuscule. Nos promenades étaient peu variées. Il affectionnait les mêmes paysages et recherchait les mêmes impressions, afin de se persuader de sa propre durée.

— Regarde, petit, me disait-il quand le soleil descendait sur l'horizon, et je lui demandais pourquoi le soleil se sauvait.

Il connaissait toutes les plantes sauvages et les appelait devant moi par leurs noms. Il me nommait aussi les champignons que nos pas rencontraient dans la mousse, au pied des châtaigniers. Nous rapportions dans un grand mouchoir à carreaux emporté par précaution les bolets aromatiques et les oronges semblables à des œufs au miroir, et je me persuadais que je fournissais à l'entretien de toute la maison. Mais je refusais de goûter de notre chasse : bien plus tard, j'en appréciai la saveur. Enfin, les soirs d'été, comme nous nous attardions sur le balcon d'où nous participions à la sérénité de la campagne, mon grand-père me comblait de bonheur en m'autorisant à regarder dans sa grande lunette qu'il ajustait avec soin et qui rapprochait de nous les constellations : Vénus, Jupiter, Saturne et son anneau me devinrent amis.

Un jour il me montra d'une hauteur péniblement gravie la plaine immense que tachaient les moissons de diverses couleurs. Une brise légère agitait nonchalamment les blés mûrs. Les forêts dont l'été augmente le mystère s'endormaient dans leur lourd feuillage. Et tout au fond nous distinguions les eaux bleues d'un lac souriant.

— Regarde, petit. Est-ce beau? Eh bien, tout ce que tu vois est à moi.

— Vraiment, grand-père?

Je n'étais pas très convaincu. Mon grand-père

ne réussissait jamais dans ses entreprises financières où il introduisait de la poésie, et le petit homme que j'étais — je ne saurais dire à quels signes — s'en doutait déjà.

— Oui, reprit-il, tout cela est bien à moi. Ces moissons dorées, ces vignes et ces hautes futaies, et ce lac aussi qui tremble d'aise au soleil. Le propriétaire a le droit d'*user* et d'*abuser*. Qui donc use et abuse plus que moi de toutes ces propriétés?

Et dans un petit rire sournois, il ajouta plutôt pour lui-même que pour son jeune compagnon qui pourtant s'en souvient :

— Et l'on m'épargne la peine de m'en occuper.

— Comme vous êtes riche, grand-père!

Je regardais la plaine avec admiration. Il me considéra un instant, et sans doute il me jugea digne de son héritage, car il étendit la main et son geste fut presque solennel :

— Je te donne tout ce que j'ai.

Je battis des mains et j'embrassai le cher vieillard. Ainsi me furent véritablement légués le charme et la grâce de la terre...

Ainsi l'histoire d'une famille peut se trouver augmentée par les soins inattendus d'un grand-père Étienne, et *Mireille*, sûrement, ne lui est pas étrangère.

*
* *

Il y avait aussi l'oncle Bénoni. L'oncle Bénoni avait deux toquades : la noblesse et la flûte. Par respect des temps anciens, il s'était mis en tête de n'épouser qu'une fille noble, et il chercha tant et si bien qu'il dénicha, du côté de Carpentras, une famille de noblesse authentique, sans fortune mais pourvue de sept filles à marier. Il se présenta et fut agréé. Quant à sa flûte, ou pour mieux dire son flûteau, il ne le quitta jamais. Volontiers il quittait, lui, son travail pour jouer un air, car il était naturellement paresseux. Les jeunes filles du voisinage accouraient aussitôt, attirées par la musique comme les mouches par la confiture, et il leur faisait danser la saltarelle. On comprend que la besogne n'avançait guère.

L'oncle Bénoni ne manquait pas un enterrement. Cet homme si guilleret aimait à flâner autour de la mort. Quand elle vint pour son propre compte, il l'accueillit en plaisantant : c'était sa manière. Et pendant les quelques jours de répit qu'elle lui laissa, il la nargua avec son flûteau, qu'il gardait sur sa table de nuit, à portée de la main.

— Que faites-vous de ce fifre-là, mon oncle ?

— Ces nigauds m'avaient donné une sonnette pour que je la remue quand j'aurais besoin de

tisane. Ne vaut-il pas mieux mon fifre? Sitôt que je veux boire, au lieu d'appeler ou de sonner, je prends mon fifre et je joue un air.

Quand il mourut, il tenait encore son flûteau. On le lui laissa emporter. Et bientôt une légende se forma, et l'on raconta aux veillées que, la nuit, l'oncle Bénoni sortait de son cercueil, et avec sa petite flûte réveillait les morts pour leur faire danser, jusqu'à l'aurore, un rigodon endiablé.

Les souvenirs que Mistral égrène sur sa parenté sont presque tous ensoleillés. On devine que, pour lui, l'enfance fut une féerie magnifique. Il m'a remis en mémoire un petit conte de Stéphane Mallarmé, qui souligne drôlement et douloureusement ensemble la douceur d'avoir de bons parents un peu fantaisistes et pas trop guindés ni méthodiques. Quand Mallarmé consentait à n'être pas obscur et abscons, il pouvait être délicieux. J'ajoute qu'il n'en abusait guère. Son influence littéraire a été si néfaste!

C'est un soir de mardi-gras, sur la place publique d'une petite ville de province qu'encombrent des voitures de forains. Un petit enfant vêtu de noir, un petit bourgeois de la ville, s'approche avec précaution de l'une de ces voitures d'où s'échappe quelque fils de clown en haillons, et celui-ci, plus déluré, engage la conversation avec l'orphelin.

— Tu es tout seul?

— Oui.

— Tu n'as pas de père?

— Non.

— Moi, j'en ai un. Il s'enfarine toute la figure, et il saute dans des cerceaux.

— Ah! fait l'orphelin émerveillé.

L'autre continue :

— Tu n'as pas de mère?

— Non.

— Moi, j'en ai une. Elle a une robe tout en or et elle danse sur une corde.

Et pour donner une conclusion générale à cet entretien, le petit clown trouve cette définition :

— Les parents, vois-tu, c'est des gens très drôles et qui nous font rire...

Je ne prétends pas que les bons parents se reconnaissent à ce qu'ils dansent sur la corde ou passent dans des cerceaux. Mais ils se reconnaissent infailliblement à ce petit frisson de plaisir que le temps de l'enfance, dès qu'il est évoqué, suscite plus tard chez leurs enfants. Ce frisson de plaisir, il vous parcourt durant toute la lecture des *Mémoires* de Mistral. Quelle merveilleuse préparation à la poésie, par exemple, que d'avoir marché, tout petit, sur le chemin d'Arles à la rencontre des rois mages? Jadis, de braves enfants de France, ayant entendu raconter que le tombeau du Christ était toujours aux mains des infidèles et que leurs pères n'avaient pas su le

délivrer, se mirent en tête de le reprendre, et ils s'en allèrent sur le grand chemin en chantant des cantiques, et dès qu'ils apercevaient un château, ils demandaient : « N'est-ce point là Jérusalem? » Les petits Maillanais, postés sur la route d'Arles, guettaient de même les passants, et, de loin, s'ils leur voyaient de la barbe et un air comme il faut, ils s'écriaient : « Voilà les rois mages! » Quand ils rentraient bredouilles, on les envoyait à l'église où l'on avait dressé la crèche pendant leur absence.

Les fêtes de famille étaient alors en grand honneur, et aussi les pèlerinages. Il y en avait qui témoignaient de quelque familiarité avec les saints, témoin celui de Saint-Anthime que faisaient les pénitents de Graveson pour demander la pluie, et quand la pluie ne venait pas, on trempait le saint trois fois dans un fossé pour lui redonner le goût de l'eau. Aux veillées, enfin, on avait la chance d'entendre les derniers conteurs, entre autres ce Bramaire qui mangeait toutes vivantes les cigales et les rainettes, « si bien que ces bestioles lui chantaient dans le ventre ». Ces veillées se tenaient, l'hiver, dans les étables ou les bergeries parce qu'on y était plus chaudement. Chaque assistant, à tour de rôle, fournissait la chandelle qui fixait la longueur de la soirée, car elle devait faire deux jours, et quand elle était à moitié, le premier jour, on levait la séance.

« Seulement, ajoute Mistral qui donne ces détails, pour que la chandelle s'usât moins rapidement, on mettait sur le lumignon, savez-vous quoi? un grain de sel ; on la posait debout sur le fond d'une portoire ou d'un cuvier renversé, et les femmes qui filaient ou qui berçaient leurs petits (car les mères apportaient les berceaux à la veillée) avec leurs hommes et leurs enfants s'asseyaient tout autour, sur la litière ou sur des billots. Lorsqu'il n'y avait pas de sièges, les fileuses, une devant l'autre, la quenouille au côté (quenouille de roseau renflée et coiffée de chanvre), tournaient lentement autour du veilloir, afin d'éclairer leur fil, et l'on y disait des contes, interrompus souvent par un ébrouement de bestiaux, un bêlement ou un braiment. » Là Mistral eut l'occasion d'entendre Jean Roussière qui lui apprit, sur d'autres paroles, la chanson de Magali, et le Major dont l'ambition était de compter les morues sur le port de Marseille. Il les appelle gentiment ses collaborateurs. Collaborateurs aussi, sans doute, le bûcheron Siboul qui, en taillant les saules, lui confiait ses observations sur le Rhône, ses courants, ses lagunes, ses graviers et ses îles, ou le paysan herboriste Xavier qui connaissait toutes les vertus des simples, ou le charretier Lamouroux qui, tout en conduisant ses chevaux le long du chemin de halage, avait appris de quoi n'être jamais entrepris sur rien. Mais c'était alors toute la Pro-

vence qui conspirait pour se donner à son poète.

L'instruction originale qu'il recevait de tous ces maîtres et de la nature, le collège ne la gâta pas. C'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire. C'était un bon collège sis *en* Avignon, rue Pétramale, et dont les professeurs rappellent assez les portraits que trace des siens M. Anatole France dans *le Livre de mon ami*. Au lieu de ces normaliens corrects et tous pareils qu'on expédie aujourd'hui dans les lycées avec un bagage important, les pédagogues de la pension Millet montraient dans l'enseignement une individualité singulière et laissaient plutôt à leurs élèves le souvenir de leurs personnes que celui de leurs leçons, de sorte que c'était encore une école d'humanité où les livres ne jouaient qu'un rôle secondaire. Avignon, d'ailleurs, abondait en types déraisonnables et amusants : ainsi le plâtrier Barret qui, ayant perdu son chapeau dans une bagarre politique, avait fait serment de n'en plus porter jusqu'à ce que Henri V fût monté sur le trône, de sorte que, toute sa vie, il s'en alla tête nue, ce qui, en Provence, est méritoire.

On passait tout de même son baccalauréat. Dans *le Bachelier de Nîmes* (1), Mistral a raconté ses impressions d'examen. J'en citerai quelques fragments pour compléter les *Mémoires :*

(1) Almanach provençal de 1883, cité par Paul Mariéton dans *la Terre provençale*.

... Ma mère me plia soigneusement deux belles chemises avec mon habit des dimanches, dans un grand mouchoir à carreaux, piqué à quatre épingles, bien proprement; mon père me donna, dans un petit sac de toile, cinquante écus, de gros écus, en me disant : « Au moins, avise-toi de ne pas les perdre! » Et je partis du mas pour la ville de Nîmes, mon petit paquet sous le bras, le chapeau sur l'oreille et un bâton de vigne à la main.

Moi, pauvre enfant des champs, je n'étais pas plus gros qu'un pois, car je ne savais rien du monde : et tout mon recours, hélas! était de dire en moi-même quelques *Pater* à saint Baudile, qui est le patron de Nîmes, afin qu'il mît au cœur des examinateurs un peu de bonté pour moi...

Messieurs les candidats se répandirent dans la ville, et me voilà tout seul avec mon petit paquet et ma badine sur le pavé de Nîmes. Maintenant, dis-je, il faut se loger. Et je m'en fus à la recherche d'une auberge convenable; et comme j'avais du temps, je fis bien deux fois le tour de Nîmes, en lorgnant les enseignes. Mais tous ces beaux hôtels, avec leurs grands diables de valets en habits noirs, qui à cinquante pas avaient l'air de me narguer, tout cela ne m'allait guère. Nous autres, les gens des mas, il nous faut des gens comme nous; et les salamalecks, les grandes façons et tous les *alleluia* nous ennuient.

Comme je passais dans le faubourg, j'aperçus un écriteau qui portait : *Au Petit Saint-Jean*. Ce *Petit Saint-Jean* me mit en joie. Aussitôt je crus me trouver en pays de connaissances. Saint Jean, c'est là un saint qui semble de notre endroit : Saint Jean amène la moisson, nous avons les feux de la Saint-Jean, l'herbe de la Saint-Jean, les pommes de la Saint-Jean... Et j'entrai au *Petit Saint-Jean*.

Dans la cour, il trouve un grand mouvement de va-et-vient : des charrettes qu'on dételle, des

chariots qu'on attelle, des paniers qu'on vide, des hottes qu'on garnit, et tout cela avec des exclamations, des discours et des rires. Les légumes et les fleurs des jardins avaient tous les honneurs des voitures et des conversations. C'étaient les jardiniers de Châteaurenard, de Saint-Remy et de Barbentane qui se rencontraient là, au marché, une fois la semaine. Vous pensez comme ils font fête à l'étudiant. Il doit leur expliquer la raison de sa venue, et tout ce qu'il faut savoir pour devenir bachelier. Devant son embarras, les jardiniers ne comprennent pas bien, et puis ils comprennent. Et les voilà qui se passionnent pour leur *pays* qui va se mesurer avec des messieurs. C'est un combat : ils en seront. Et ils décident de rester un soir de plus à Nîmes pour apprendre le résultat. « Pécaïre! disent les filles, comme il est pâle. On voit que la lecture ne fait pas de bien.. »

... Je jouai de bonheur, je fus reçu, et je continuai ma course dans la ville. Je me croyais porté par les anges. C'était au mois d'août, et quelle chaleur ! Je me rappelle que j'eus soif et en passant devant les cafés, ma badine en l'air, je pantelais d'envie à voir blanchir dans les verres la bonne bière mousseuse; mais j'étais si neuf à la vie du monde, et si timide, hélas! que je n'avais jamais mis les pieds dans un café, et je n'osai pas entrer.

Et alors, que fis-je? je rôdai dans Nîmes, radieux, triomphant, et tous me regardaient, et il y en a même qui disaient : Celui-là est bachelier! Et puis, chaque

fois que je rencontrai une fontaine, je m'abreuvais à l'onde fraiche, et le roi de Paris n'était pas mon cousin.

Mais le plus beau, ce fut encore au *Petit Saint-Jean*. Mes braves jardiniers m'attendaient, tressaillants; et en me voyant venir, faisant autour de moi fondre les brumes, ils s'écrièrent : « Il a passé! » Les hommes, les femmes, les filles, et l'hôte et l'hôtesse, et le valet d'étable, tout le monde sortit, et en voilà des embrassades et des poignées de main!

Le plus loquace prend la parole et fait un discours que voici :

— Maillanais, va, nous sommes bien contents; tu leur as fait voir, à ces *moussurots*, qu'il ne sort pas rien que des fourmis de la terre; il en sort aussi des hommes!... des hommes... Allons, petit, zou! un bout de farandole.

Et nous nous primes par la main, et nous farandolâmes toute la soirée, dans la cour du *Petit Saint-Jean;* puis on s'en alla dîner, on mangea une brandade, on but, on chanta et puis l'on se sépara.

Cependant, le bachelier prit l'habitude des examens. Il alla faire son droit à Aix, toujours en Provence, et il en revint licencié. Et il ne quitta plus le pays natal.

*
* *

Sur le seuil de la maison paternelle, à son retour de la ville, Frédéric Mistral, embrassant du regard tout son horizon d'enfance jusqu'à la chaîne des Alpilles, fit un triple vœu : première-

ment relever, raviver en Provence le sentiment de race qu'il avait vu s'étioler sous l'éducation fausse et antinaturelle de toutes les écoles; secondement, provoquer cette résurrection par la restauration de la langue naturelle et historique du pays; troisièmement, rendre la vogue au provençal par l'influence et la flamme de la divine poésie. Et il commença d'écrire *Mireille*.

Pour son père qui n'avait lu que l'Écriture et Don Quichotte, écrire était un office religieux. Lorsqu'il demandait : « Où est Frédéric? », et qu'on lui répondait : « Il écrit », il reprenait le chemin de ses champs, sans avoir souffert qu'on le dérangeât. C'était bien un office sacré que remplissait Frédéric Mistral. Il dotait la Provence de son épopée. Il répandait sur le monde, avec le charme de ses vers, la connaissance et l'amour de la vie rustique, et cette sérénité que donne la nature. Un poète de second ordre, Alphonse Dumas, eut la gloire de comprendre le premier toute la beauté saine et puissante de *Mireille,* et d'appeler justement son auteur le Virgile de la Provence. Enfin, il le présenta à Lamartine, à Lamartine que sa propre enfance préparait à goûter un poème de tant de simple grandeur, et qui devait consacrer sa réputation par quatre-vingts pages enthousiastes de son *Cours de littérature*, dont la dernière, toute lyrique, va jusqu'au tutoiement : « Oui, lui dit-il, ton poème épique

est un chef-d'œuvre ; que dirais-je de plus? il n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient ; on dirait que pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos, s'est détachée d'un groupe d'îles grecques ou ioniennes, et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ses chantres divins de la famille des Mélésigènes. Sois le bienvenu parmi les chantres de nos climats! Tu es d'un autre ciel et d'une autre langue, mais tu as apporté avec toi ton climat, ta langue et ton ciel! Nous ne te demandons pas d'où tu viens ni qui tu es, *Tu Marcellus eris...* » Mistral, en reconnaissance, lui dédia *Mireille* en seconde édition (1), et lorsque Lamartine mourut, il chanta sa gloire et son infortune dans une élégie d'une noble douleur.

Les *Mémoires et récits* de Mistral s'arrêtent là. « C'est le sommet de ma jeunesse, dit-il. Désormais mon histoire, qui est celle de mes œuvres, appartient, comme tant d'autres, à la publicité. » Je n'ai pas assez loué son style si savoureux, si habile dans l'art de composer des mots comme celui de *songe-fêtes* pour peindre son ami Anselme Mathieu, ou de *chasse-coquins* pour désigner les

(1) Voici la traduction française de cette dédicace provençale : « Je te consacre *Mireille :* c'est mon cœur et mon âme, c'est la fleur de mes années; c'est un raisin de Crau, qu'avec toutes ses feuilles t'offre un paysan ».

gendarmes, si joliment imagé dans les descriptions, si vivant dans les portraits. A ceux de mes lecteurs qui goûtent plus spécialement les beautés de la forme, je signalerai le tableau d'un repas à Trinquetaille qui est un faubourg d'Arles. Le Bædeker mentionne Trinquetaille pour ajouter aussitôt qu'il n'offre rien d'intéressant. Rien d'intéressant! allez le demander à Mistral ou au jeune Alphonse Daudet qui y *firent leurs bamboches*. Et tout à coup, au milieu de sa fantaisie, le ton de Mistral s'élargit : c'est la nature qui le visite et alors, sur le pont de bateaux de Trinquetaille dédaigné des guides officiels, il écrira cette phrase : « Lorsqu'on le traversait sur le plancher mouvant, ensablé sur des bateaux plats juxtaposés bord à bord, on sentait sous soi, puissante et vivante, la respiration du fleuve dont le poitrail houleux vous soulevait en s'élevant, vous abaissait en s'abaissant. » Ne sont-ce pas là façons de grand poète? Et songez à toute la force, à tout le pittoresque des expressions qui s'anémient ou se banalisent en passant du sonore provençal en français.

Les *Mémoires et récits* continuent l'œuvre de *Mireille* dont ils font connaître les origines. Ils restituent sa vie ancienne à une province française et ils nous montrent quelle perpétuelle nouveauté sourd comme une eau vive des vieilles traditions et quelle bienfaisante santé nous vient à remuer la terre des ancêtres, la terre natale.

III. — UN BERGER PROVENÇAL

Je veux, pour finir, offrir à Mistral un hommage plus éclatant. Je l'ai cueilli en Savoie, dans la campagne, comme une fleur sauvage. Mais c'était une fleur de Provence.

Cet été, j'ai rencontré à la descente, sur les pentes du mont Cenis aux riches pâturages, un berger qui conduisait un troupeau de deux ou trois cents moutons. Avec sa peau tannée, son profil de médaille et sa cape trouée qu'il rejetait d'un noble geste, il tenait du brigand et de quelque personnage décoratif du Véronèse. Il n'avait pas encore ouvert la bouche que j'avais reconnu son origine provençale. Dès qu'il eut parlé, j'entendis chanter les cigales.

— Vous venez de loin, avec vos moutons?

— De Maillane en Provence.

— De Maillane? Connaissez-vous Mistral?

— Si je le connais!

Et il prit incontinent une mine consternée pour me jeter cette grave nouvelle :

— Il est mort.

De plusieurs jours je n'avais pas lu de journaux. Isolé dans la montagne, je ne savais rien de la vie du monde. Et j'eus peur que ce pâtre errant ne fût mieux informé. C'était le soir et

l'ombre montait de la vallée. M'apportait-elle ce malheur? Mistral était-il descendu dans ce tombeau qu'il édifie lui-même au cimetière de Maillane sur le modèle du pavillon de la reine Jeanne qui est aux Baux?

— Comment le savez-vous? réclamai-je avec brusquerie pour cacher mon angoisse.

— Eh bien! il était monté sur une faucheuse; il est tombé, et en tombant il s'est cassé l'épine dorsale, et tout.

Cette fin convenait mieux à un moissonneur de profession. Je posai cette question incrédule :

— Le grand Mistral?

— Non, non. Pas le poète. Celui-là, il est immortel. C'est le berger, le berger qui venait ici comme moi et qui jouait des tours aux douaniers d'Italie. Ne le connaissez-vous donc pas?

Je respirai tout à fait. Au-dessus de moi, le troupeau qui m'avait dépassé ondulait comme un nuage mobile sur l'horizon clair encore. Au lieu du pâtre, c'était l'auteur de *Mireille* que j'évoquais, et son beau visage doré par le couchant, et sa haute taille que l'âge n'a point courbée. Et c'étaient nos imaginations qu'il conduisait sur les hauts plateaux où l'air plus salubre restitue à la pensée la simplicité et la noblesse qu'elle perd au contact des plaines trop habitées.

Celui-là, il est immortel. Je ne mettrais pas une telle parole dans la bouche d'un pâtre si je ne

l'avais entendue. Il y faut ajouter le ton, cette aisance naturelle des Provençaux qui sont de plain-pied avec les plus grands sujets. Aucun témoignage de gloire ne m'avait encore paru si important. Dans quel autre pays un berger le décernerait-il?...

Septembre 1906.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos I

Madame de Charmoisy 1
I. — La Philothée de saint François de Sales 7
II. — Le mariage de Louise Duchâtel 17
III. — La direction d'une âme 34
IV. — Vie de Mme de Charmoisy 58
V. — Saint François de Sales 76
La comtesse de Boigne 87
I. — Le salon de Mme de Boigne 89
II. — Mlle d'Osmond 103
III. — Le général de Boigne 108
IV. — Les *Mémoires* 125
V. — Galerie de portraits 139
VI. — L'ennemie de Chateaubriand 152
VII. — Mme de Boigne à Buisson-Rond 166
VIII. — Les deux vieillesses 172
Madame de Charrière 179
I. — Colombier 181
II. — Une jeune fille du dix-huitième siècle 186
III. — La dame de Colombier 204
IV. — Une amitié amoureuse 219
V. — Conclusion 232
Julie de Lespinasse 235
I. — Avant l'amour 239
II. — Premier amour 249
III. — Deuxième amour 255

Trois Comédiennes 269
I. — Ariane 272
II. — Le tombeau de la Malibran 279
III. — La princesse des îles d'Or 288
Une inconnue de Sainte-Beuve 295
L'enfance de Bayart 307
L'enfance de Mistral 317
I. — A Maillane 319
II. — Les souvenirs d'enfance 329
III. — Un berger provençal 354

PARIS

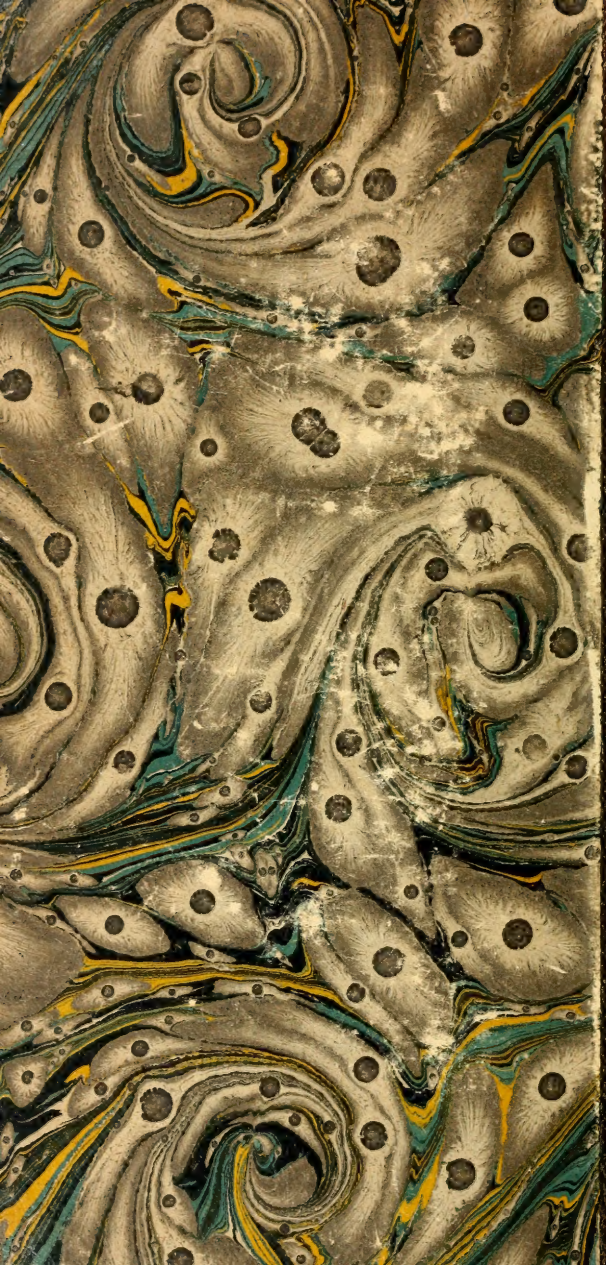
IMPRIMERIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

nd. 15

CT
3420
B6

Bordeaux, Henry
Portraits de femmes et d'enfants

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY